

Delly

# Rue des Trois-Grâces



**BeQ**

Delly

**Rue des Trois-Grâces**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 345 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **Rue des Trois-Grâces**

Édition de référence :  
Édition du Dauphin, 1950.

## I

La demie de midi sonnait à Saint-Sulpice quand Régis arrêta sa voiture devant le bel immeuble ancien dont son oncle était propriétaire.

Il fit jouer la trompe, et la concierge vint ouvrir le portail, avec un sourire sur sa figure fanée de quinquagénaire.

– Bonjour, monsieur Régis ! Vous avez fait un bon voyage ?

– Très bon, Coralie. Tout va bien ici ?

– Mais oui, monsieur, tout à fait bien.

Régis engagea la voiture sous la voûte. Une vaste cour s'étendait derrière le bâtiment principal. À gauche se trouvaient les garages ; dans le fond s'élevait un antre corps de logis d'un étage, dont une partie du rez-de-chaussée était occupée par les bureaux de M. Martin Dorians,

architecte réputé autant pour sa valeur que pour sa conscience professionnelle, et qui avait fait de son neveu Régis son associé.

Remettant sa voiture aux mains du valet chauffeur, qui flânait près du garage en fumant une cigarette, Régis revint au bâtiment principal et gagna le premier étage. Il ouvrit la porte avec sa clef, traversa la grande antichambre ornée de beaux meubles anciens et entra dans le petit salon parfumé de la senteur des violettes, fleurs préférées de M<sup>me</sup> Dorians.

– Ah ! te voilà, cher enfant !

M. Dorians, assis près de la cheminée, tournait vers l’arrivant un visage joyeux.

– Oui, mon oncle. J’ai fait un peu de vitesse pour arriver à l’heure du déjeuner.

– Va vite te changer, pour ne pas faire attendre le soufflé de Rosa, qui en ferait un drame, dit en riant M<sup>me</sup> Dorians.

Régis baisa affectueusement la main qu’elle lui tendait.

– Faites servir, ma tante. J’en ai pour dix

minutes et je mangerai le soufflé retombé, s'il y a lieu. Nous n'en dirons rien à Rosa.

Peu après il entra dans la salle à manger et venait s'asseoir près de M<sup>me</sup> Dorians, devant l'élégant couvert fleuri. La pièce était longue, avec une large baie ouvrant sur la cour et des meubles de chêne clair. Sur la tenture d'étoffe vieux rose ressortaient quelques fort belles natures mortes.

– Eh bien, tout marche à ton gré sur les chantiers, là-bas ? demanda M. Dorians.

Régis lui rendit compte en quelques phrases claires et précises de la tournée qu'il venait de faire en Normandie pour visiter des constructions en cours. M. Dorians l'écoutait, approuvant d'un mot ou d'un geste. À les voir ainsi en face l'un de l'autre, la ressemblance entre eux était frappante, d'autant mieux que sous des cheveux prématurément blanchis, la physionomie de l'oncle restait jeune. Ils avaient la même netteté dans les traits, la même bouche aisément souriante, un peu moqueuse parfois, la même élégance de manières, très naturelle. Dans le

regard aussi, d'un bleu plus clair chez l'oncle, une semblable vivacité d'intelligence, une ferme loyauté. Mais en celui de Régis existait un charme plus subtil qui venait peut-être de quelque profondeur de l'âme.

– Bon, tout va bien de ce côté, conclut M. Dorians. Maintenant, parlons d'une chose qui va t'intéresser.

– Ne laissez pas refroidir ce poisson, Martin, dit M<sup>me</sup> Dorians. Régis peut attendre quelques minutes, s'il n'est pas trop curieux.

Sa main donnait une petite tape amicale sur celle de son jeune voisin. Elle avait un aimable et paisible visage, un air de grande bonté. Régis, de bonne heure orphelin de mère, avait trouvé en elle toute la sollicitude et l'affection qui lui manquaient de ce côté.

– J'attendrai, tante Louise, comme un enfant bien sage, répliqua-t-il en riant.

M. Dorians eut à son adresse un clignement d'œil malicieux.

– Eh ! c'est que tu ne sais pas la bonne

surprise que je te réserve... à condition que tu acceptes, naturellement.

– Accepter quoi ?

– Tout à l’heure, cher ami, tout à l’heure... Ce poisson est parfait, Louise. Vous en ferez compliment à Rosa.

– Je m’en garderai bien ! Elle n’est déjà que trop disposée à se croire la huitième merveille du monde.

– Eh ! eh ! il ne faut pas l’induire en tentation, évidemment. C’est une bonne pensée de votre part, chère amie.

Ils rirent tous trois. Puis, tandis que M<sup>me</sup> Dorians sonnait pour qu’on apportât le plat suivant, son mari reprit :

– Je disais donc que j’ai reçu pour toi une offre intéressante. Il y a trois jours, Falimbrey est venu me voir... tu te souviens, Falimbrey, le filateur ?

– Oui, celui qui a fait bâtir une villa près de Fontainebleau.

– Il voudrait faire apporter quelques

modifications aux pièces de réception. J'ai rendez-vous pour cela avec lui la semaine prochaine. Mais il venait pour autre chose encore. Un de ses amis vient d'acheter un castel du seizième siècle, proche de Maussenac-en-Quercy...

– Maussenac ? Là où habite Paul de Bard ?

– Évidemment, c'est le même. Le dit castel étant assez délabré, l'acquéreur – il s'appelle Lebœuf et a fait une belle fortune dans un commerce en gros – voudrait qu'il fût remis en état. Falimbrey lui a parlé de toi comme étant fort à même de le contenter.

M. Dorians s'interrompt, pour se servir du plat que lui présentait la femme de chambre.

– ... Ce gratin dauphinois a bonne apparence. Toutefois, je doute qu'il vaille celui que j'ai mangé à Grenoble chez nos amis Bouriez. Quel moelleux parfait !

– Prenez garde, Martin, c'est brûlant.

– Merci de me prévenir, chère amie. Je continue donc ma petite histoire. M. Lebœuf est

venu me voir hier. Assez sympathique, pour un parvenu. Sa mère – c’est Falimbrey qui m’a raconté cela – était une paysanne ayant travaillé dur pour qu’il reçût une instruction dont il a profité. Il avait le sens des affaires, une certaine probité. Bref, il a réussi et, pour couronner cette réussite, il acquiert dans son pays natal cette demeure qui fut celle des seigneurs d’autrefois.

– Eh ! c’est assez amusant ! Que lui avez-vous répondu, mon oncle ?

– Que je t’en parlerais dès ton retour et que tu entrerais en rapports avec lui à ce sujet. Mais il s’absente demain pour une quinzaine de jours. D’autre part, il voudrait que les travaux de restauration fussent commencés le plus tôt possible. Je pense donc que tu pourrais aller le voir cet après-midi. Téléphone tout à l’heure pour demander un rendez-vous. S’il n’est pas là, sa femme te dira quand tu peux le rencontrer.

– C’est entendu. Si je m’arrange avec lui, je serai enchanté de cette occasion de revoir Paul. Ce cher vieux Paul !

Cette perspective mettait une lueur d’émotion

dans le regard de Régis. Paul de Bard et lui s'étaient connus, appréciés, fraternellement liés dans la camaraderie du scoutisme. Deux ans auparavant, Paul, ayant terminé ses études médicales était retourné dans la petite ville quercinaise de Maussenac où il devait assister son père, le docteur de Bard, très fatigué, en attendant de lui succéder. Il s'était marié récemment à une jeune fille de son pays et à cette occasion, avait renouvelé à Régis son invitation à le venir voir.

« Notre vieille petite ville t'intéresserait, mon cher artiste, disait-il, et nos pittoresques environs ne te plairaient pas moins. »

Régis n'avait pu jusqu'alors contenter ce désir, qui était aussi le sien, car Paul restait le plus cher de ses amis. Un séjour au Canada et aux États-Unis, l'année précédente, l'avait retenu assez longtemps hors de France, l'empêchant même de se rendre en Dordogne, chez son père. Dans ses projets pour cet été, il avait mis une visite à Maussenac. Il serait curieux qu'une obligation professionnelle l'amenât plus tôt qu'il ne le

pensait à revoir le jeune docteur.

Il s'en alla donc vers cinq heures dans la direction du boulevard de Villiers, où habitait M. Lebœuf. L'appartement avait un aspect cosu, sans trop de luxe. Régis fut reçu par M<sup>me</sup> Lebœuf, une femme aimable, quelconque, élégante et un peu trop fardée. Presque aussitôt parut son mari, petit, replet, la mine affable. Il semblait intelligent et, comme l'avait dit M. Dorians, ne présentait rien d'antipathique, ni de trop vulgaire. Il parla de son acquisition, donna quelques détails montrant qu'il savait en apprécier la valeur.

– ... Le précédent propriétaire, un enfant du pays lui aussi, n'avait plus les moyens d'entretenir cette demeure et la laissait depuis longtemps à l'abandon. Ses enfants l'ont enfin décidé à la vendre. Il s'agit maintenant de lui redonner son aspect d'autrefois. Mon ami Falimbrey m'a dit que vous seriez fort à même de le faire.

– Je l'espère. Mais je ne puis m'engager avant d'avoir vu la demeure en question.

– Évidemment. Aussi nous faudrait-il prendre

date. Je reviens à Paris dans quinze jours. Vous conviendrait-il que nous nous rendions à Maussenac le 22 mars ?

Régis, ayant sorti un carnet de sa poche, le consulta et déclara qu'il ne voyait sur ce point aucun empêchement.

– Donc, entendu, dit M. Lebœuf. Je pourrai vous emmener dans ma voiture.

– Je vous remercie, monsieur, mais je compte prendre la mienne, car je m'arrêterai au passage chez mon père, dans sa propriété proche de Sarlat.

– Ah ! fort bien ! Nous nous retrouverons donc à Maussenac. Il y a là un bon petit hôtel où la cuisine est excellente, faite par le patron Polydore Bugle, qui fut en son jeune temps cuisinier à Paris. Son père étant mort, il lui succéda à l'hôtel de la *Tête d'or*. De braves gens, ces Bugle. Sa femme est née dans une loge de concierge, avenue Gabriel. Elle a travaillé dans le commerce, à Paris, avant d'épouser Bugle. C'est une amusante commère, vous verrez.

En se levant pour prendre congé, Régis demanda :

– Sans doute connaissez-vous là-bas les docteurs de Bard, père et fils ?

– Si je les connais ! Une très vieille famille du pays ! J’ai été le condisciple de Roland du Bard, au collègue Saint-Michel. Il était dans les grands, et moi en cinquième. La bonté même, le devoir incarné ! Vous le connaissez ?

– Lui, non, mais une grande amitié me lie à son fils.

– Voilà qui sera fort agréable pour vous, si vous acceptez de restaurer Ormoy – c’est le nom de mon château. À bientôt donc, rendez-vous à Maussenac.

## II

Géraud Dorians, le père de Régis, exploitait lui-même sa propriété de la Pagerie, dans le Sarladais. Veuf inconsolable, il avait fait un second mariage tout de raison. La seconde M<sup>me</sup> Dorians, nature paisible et sûre, maîtresse de maison parfaite, lui avait donné huit enfants. Ménage uni et sans histoire. André, le fils aîné, récemment sorti d'une école d'agriculture, le secondait dans l'exploitation. Sa sœur Martine venait d'être fiancée à un jeune propriétaire des environs. Au séminaire de Cahors, Dominique se préparait au sacerdoce. Les autres se trouvaient en pension à Toulouse, sauf le dernier qui venait d'avoir cinq ans.

Géraud n'avait pas la nature expansive de son cadet Martin. Mais il conservait une secrète préférence pour son aîné, le fils de la bien-aimée jamais oubliée. Chaque hiver, il venait passer

quelques semaines chez son frère, afin de mieux jouir de lui, loin des occupations habituelles qui l'absorbaient et de la présence de sa femme en qui existait une obscure jalousie dont elle ne se rendait peut-être pas compte, mais que sentaient le père et le fils. Aussi fut-ce avec une joie contenue qu'il accueillit cette visite inopinée de Régis. Il voulut qu'il demeurât deux jours pour faire la connaissance de son futur beau-frère et M<sup>me</sup> Dorians insistant aussi, le jeune homme acquiesça d'autant plus volontiers qu'il avait pris quelque avance sur M. Lebœuf, dans l'intention de voir auparavant son ami. S'il acceptait de restaurer le château d'Ormoy, il aurait l'occasion de se rencontrer maintes fois avec lui, pendant le temps que nécessiterait ce travail.

Ce fut par une belle fin de matinée froide et pluvieuse qu'il fit connaissance avec la petite cité quercinoise. Elle s'élevait sur un plateau formant éperon au-dessus d'une rivière encaissée, torrentueuse. Au-dessus, des bois encore dépouillés couvraient les hauteurs. La pluie les noyait dans une brume et la première impression fut assez désagréable pour l'arrivant.

L'hôtel de la *Tête d'or* se trouvait dans une rue étroite, à l'entrée d'une petite place où s'élevaient une antique église et des maisons à arcades. Une cour sans clôture, bien sablée, précédait un bâtiment d'aspect ancien dont la façade s'ornait des sarments encore secs d'une vigne. Sur le seuil parut une petite femme corpulente vêtue d'une blouse grise, coiffée de cheveux blonds grisonnants coupés très court. Elle vint au-devant de Régis qui descendait de voiture.

– Monsieur Dorians, sans doute ? Monsieur Lebœuf m'avait envoyé un mot pour me prévenir, afin que je vous garde la meilleure chambre.

Elle avait une drôle de petite face ronde, une grande bouche aux dents irrégulières, des yeux gris très vifs. Une physionomie avenante, d'ailleurs, et une voix cordiale.

– Vous arrivez juste pour le déjeuner, monsieur. Est-ce que vous voulez rentrer maintenant la voiture ? La remise est là...

Elle montrait un bâtiment à droite de la cour.

– Oui, et je déjeunerai volontiers le plus tôt

possible.

Un jeune valet vint prendre la mallette du voyageur, et celui-ci ayant garé sa voiture entra dans la grande salle carrelée où la vaste cheminée d'autrefois offrait l'attrait de son feu pétillant, vers lequel se dirigea Régis.

– Pas de trop, n'est-ce pas, monsieur ? dit M<sup>me</sup> Bugle. On va allumer aussi dans votre chambre. Voulez-vous déjeuner ici, pour aujourd'hui ? Nous n'avons pas beaucoup de monde ; vous serez tranquille et plus au chaud.

Régis accepta volontiers et s'assit dans un vieux fauteuil campagnard garni de coussins bariolés. Allant vers une porte entrouverte, par laquelle s'échappaient des effluves appétissantes, l'hôtesse appela :

– Monsieur Bugle, viens donc un peu !

Un petit homme maigre, en tenue de cuisinier, apparut et salua d'un air compassé.

– C'est le monsieur que nous a recommandé M. Lebœuf, dit M<sup>me</sup> Bugle. As-tu quelque chose de bien pour déjeuner ?

– Il y a toujours quelque chose de bien à *la Tête d'or*, dit pompeusement le petit homme. Ce n'est pas chez Polydore Bugle que le client mangera de ces ragoûts qui n'ont pas de nom, de ces sauces qui empoisonnent. Nous ne sommes pas de ces taverniers-là, ici, monsieur. Vous le reconnaîtrez dès aujourd'hui.

Saluant de nouveau, il se retira, fier comme Artaban.

M<sup>me</sup> Bugle cligna de l'œil, en regardant Régis qui contenait avec peine son envie de rire.

– C'est un vrai artiste dans son métier, et il est susceptible, comme de juste... Angèle !

À cet appel parut une jeune fille brune, petite, rondelette, dont la grande bouche souriait, dont les yeux noirs riaient, tandis que s'inclinait sa courte taille en une comique révérence.

– Ma fille cadette, présenta M<sup>me</sup> Bugle. Mets le couvert de monsieur, Angèle. Tu apporteras le meilleur vin et de nos bonnes pommes ridées.

Peu après, Régis commençait à déjeuner de bon appétit, à la petite table garnie de linge de

couleur. D'autres convives arrivaient. La plupart étaient des habitués, fonctionnaires ou employés. Régis se sentait bien dans cette salle hospitalière. Mais il avait hâte de voir son ami, et quand M<sup>me</sup> Bugle lui apporta le café, il s'informa du lieu où il habitait.

La face ronde devint tout sourire.

– Ah ! vous êtes l'ami de monsieur Paul ? Quel gentil garçon ! Je l'ai vu tout jeune, monsieur ! Et son papa, le bon docteur ! Le pauvre, il a eu bien du chagrin avec sa femme paralysée. Mais voilà monsieur Paul marié, bien heureux. Vous voulez aller le voir tout de suite ? C'est bien facile. Vous traversez la place à côté, où est notre église, vous prenez la rue en face, vous arrivez sur la place du Rouet. Le docteur habite là, une maison qui fait le coin de cette place et de la rue des Trois-Grâces. Il y a une cour devant, vous ne pouvez pas vous tromper.

Peu après, ayant bu son café, Régis, guidé par l'hôtesse, montait au premier étage où il fut introduit dans une chambre simplement meublée, mais d'une méticuleuse propreté. M<sup>me</sup> Bugle lui

montra que la porte vitrée donnait sur un petit escalier de bois par où l'on descendait dans le jardin.

– Quand vous ne voudrez pas traverser la salle, vous n'aurez qu'à passer par ici, expliqua-t-elle. Il y a une petite porte qui donne sur le coin de la place.

Une demi-heure plus tard, Régis, rasé de frais, endossait son imperméable, et s'en allait à la recherche du logis des docteurs de Bard. La pluie continuait, une bruine plutôt maintenant. Jetant un coup d'œil sur le portail roman aux torsades de pierre sculptées, qu'il se proposait de considérer plus à loisir, Régis franchit le porche et entra dans l'église. Il s'agenouilla, s'absorba un moment dans la prière, la tête entre ses mains. Puis il se redressa, regarda la nef sombre, les piliers d'un pur style roman, la voûte qui se perdait dans la nuit de cette journée enténébrée. Il se leva, monta jusqu'au chœur, admira un instant un rétable ancien et les stalles de chêne ouvragées par un artisan de jadis. Puis il descendit l'une des nefs latérales. Là se trouvait une chapelle à

l'entrée de laquelle brûlaient des cierges. Deux jeunes personnes s'y trouvaient, penchées sur l'autel et chuchotant. Autant qu'en put juger Régis au passage, elles semblaient essayer quelque parement.

Il remonta l'autre nef latérale, s'arrêta devant un vieil autel de pierre, regarda avec intérêt une statue de Saint Michel d'un art un peu fruste, mais dont la physionomie vivait, rayonnait. Puis il regagna le bas de l'église. À ce moment, les jeunes personnes s'en allaient aussi. Il s'arrêta discrètement pour les laisser passer. L'une d'elles, la plus petite, leva sur lui un regard un peu curieux. De l'autre, il ne vit que le profil très fin. Mais il remarqua la taille souple, la démarche singulièrement élégante.

Il sortit après elles et les vit s'éloigner dans la direction qui était aussi la sienne. Elles marchaient vite, le parapluie ouvert. Dans la rue qui continuait la place, elles entrèrent dans un magasin de nouveautés.

Suivant cette même rue, Régis atteignit la petite place indiquée par M<sup>me</sup> Bugle. Elle était

entourée de vieilles maisons dont le rez-de-chaussée servait à quelque commerce, sauf une qui devait être celle du docteur de Bard, car elle faisait l'angle d'une rue.

Elle se trouvait en retrait sur une cour, close d'une grille basse dans laquelle ouvrait un large portail. Au moment où Régis s'en approchait, un homme en franchissait le seuil. Une exclamation s'éleva :

– Régis !

– Une surprise, mon cher Paul !

– Une fameuse, mon cher vieux !

Les mains s'étreignirent chaleureusement.

– Entre vite. Ce n'est pas le jour de causer dehors.

– Mais tu sortais ?

– Rien ne presse. Viens, viens !

Dans un salon accueillant, Paul s'assit près de son ami et lui serra de nouveau les mains. Sa franche physionomie témoignait d'une joie vive.

– Raconte comment tu arrives ainsi, sans crier

gare.

– Tu connais un monsieur Lebœuf ?

– Je crois bien ! L'enfant du pays qui a fait fortune. Un brave type... Quel rapport ?

– Eh bien, il songe à me charger de restaurer certain château dont il a fait l'acquisition.

– Ah ! Ormoy ! Une fameuse idée si cela doit nous faire jouir de ta présence. Il y a là du travail pour un certain temps, car c'est plutôt délabré. Mais on peut en faire quelque chose de bien, toi surtout, avec le goût et la science des vieilles choses que tu possèdes. Quand es-tu arrivé ?

– À l'heure du déjeuner, que j'ai pris à *la Tête d'or*, où monsieur Lebœuf m'avait fait retenir une chambre. Il doit me reprendre demain pour m'emmener visiter Ormoy.

– Mais il y a une chambre à ta disposition chez nous, Régis.

– Non, mon ami, je ne veux absolument pas vous déranger. D'ailleurs, il est fort probable que mon séjour n'excédera pas quarante-huit heures.

– En tout cas, tu dînes avec nous ce soir !

– Cela oui, si ta femme ne doit pas être ennuyée de cet impromptu.

– Guillemine ? Elle en sera charmée ! Toujours contente d'ailleurs, ma chère femme. Par exemple, tu n'auras peut-être pas une si bonne cuisine que chez le père Bugle, qui a vraiment du talent... mais qui le sait trop.

– Un peu trop, en effet ! dit Régis, riant au souvenir de la mine importante du petit hôtelier.

– Mon père aussi sera heureux de te connaître. Il a en ce moment un client dans son cabinet... Tiens, je crois que la voilà, Guillemine !

On entendait un bruit de talons sur le dallage du vestibule. La porte du salon fut ouverte par une main vive, et sur le seuil parut la plus petite des deux jeunes personnes vues par Régis à l'église.

Elle s'arrêta sur le seuil, toute surprise.

– Mon ami, Régis Dorians, Guillemine ! dit triomphalement Paul.

Elle sourit, en tendant la main à Régis qui s'inclinait.

– Nous nous sommes déjà rencontrés, Paul.

– Ah ! bah ! Où donc ?

– Tout à l’heure, à l’église. Je sortais avec Alix, après avoir essuyé le dessus d’autel que nous venions de terminer.

– Je me souviens que vous en aviez parlé à déjeuner. Eh bien, vous allez donc faire connaissance tous les deux ! Figurez-vous, ma chère amie, qu’Arsène Lebœuf veut le charger de rendre à Ormoy son ancienne beauté !

Le frais visage de blonde eut un malicieux sourire.

– Il veut s’installer dans le nid des anciens seigneurs. Je n’y vois pas d’inconvénient pour ma part. C’est un assez brave homme, mais qui a sa petite vanité. Il faut être indulgent aux faiblesses humaines.

– Je suis de votre avis, madame. Et si la fortune de monsieur Lebœuf permet de conserver un reste intéressant du passé, je trouve qu’elle sera utilement employée.

Madame de Bard se mit à rire.

– Il y a dans notre ville – et pas loin d’ici – certaines gens devant lesquels il ne faudrait pas émettre de tels propos. Ils ont le pauvre Leboeuf en exécration. Mais asseyez-vous, monsieur. Je vais retirer ces vêtements humides et je reviens.

– Voyez en passant si mon père est encore occupé, n’est-ce pas ? Vous lui apprendrez la bonne surprise qui nous tombe du ciel.

Elle s’éloigna, laissant comme un rayonnement de sa jeunesse et de sa grâce sans apprêt dans le salon assombri.

– Une jeune femme charmante, possédant les plus sérieuses qualités, disait un peu plus tard le docteur de Bard, demeuré seul avec Régis, tandis que son fils allait faire quelques visites professionnelles. Orpheline à l’âge de douze ans, elle a été élevée dans une excellente institution d’Agen. Ses études terminées, en attendant de s’orienter vers une carrière – car elle avait peu de fortune – elle était venue pour quelque temps chez son oncle et tuteur, le président Puymaurier, mon voisin et un peu mon parent...

La main du docteur se tendait vers le jardin sur

lequel donnaient les fenêtres du salon.

– ... Paul la connaissait déjà, car elle venait à Nantes passer les vacances, et ils s'aimaient depuis longtemps. Je n'aurais pu rêver mieux pour mon cher enfant. La gaieté, l'entrain de Guillemine lui seront utiles dans sa carrière, où nous guettent la fatigue, le souci des responsabilités professionnelles.

Régis regardait avec intérêt le maigre visage au teint bruni, les yeux vifs et bons. Paul ressemblait à son père. Moralement aussi, sans doute. Son ami le connaissait assez pour savoir que la haute conscience de ses devoirs ranimait dans l'exercice de sa profession.

Pendant le dîner, excellent et sans prétention, le docteur de Bard, qui aimait l'archéologie, fit l'historique du château d'Ormoy, puis parla de l'église de Maussenac, dont il se promettait de faire connaître à Régis tous les détails, s'il devait séjourner plus longtemps dans la petite ville.

– ... Nous avons aussi une vieille porte à mâchicoulis, des restes de remparts, des vieux logis. Vous en trouverez tout près d'ici, dans la

rue des Trois-Grâces.

– Un aimable nom, dit Régis en souriant.

– Et où habitent précisément les trois plus jolies femmes de Maussenac, répliqua M<sup>me</sup> de Bard.

Paul se mit à rire.

– Admire cette merveille, Régis ! Une femme qui porte ce jugement ! Guillemine n'a pas un soupçon de vanité ni de jalousie.

La jeune femme eut une moue pleine de malice.

– Pourquoi donc aurais-je ces vilains défauts ? Je me contente d'être ce que je suis : ni bien ni mal...

– Plutôt bien que mal, interrompit Paul.

– Si vous voulez, cher ami. Je ne demande pas mieux... Vous avez déjà entrevu l'une de ces trois beautés, monsieur : Alix d'Amberval, qui se trouvait avec moi à l'église. Sa mère, madame de Carlande, à trente-cinq ans – elle fut mariée à seize – est encore remarquable. La troisième est Iris Puymaurier, la petite-fille de mon tuteur.

– Et à qui donneriez-vous la pomme, si vous étiez Pâris ? demanda Régis.

– Oh ! à mon amie Alix, sans conteste ! La beauté de sa mère est peut-être plus parfaite, celle d'Iris plus... étrange ! Mais Alix... le regard d'Alix... Je ne sais comment expliquer ce qui attire en elle. Je ne la connais pas bien encore. Elle ne se confie pas. Je sens qu'il existe quelque chose de bien profond sous cette réserve. Je crois que...

Guillemine resta un moment songeuse et acheva pensivement :

– Je crois qu'elle souffre.

### III

Le soleil, un peu intermittent ce dimanche de fin mars dans le ciel traversé de nuages, vint égayer l'atmosphère de Maussenac et la vieille façade de l'église en était toute baignée quand Régis arriva sur la place à l'heure de la grand-messe.

Les fidèles commençaient de se rendre à l'office, en jetant au passage un coup d'œil curieux sur l'étranger. Un vieux char-à-banc déboucha d'une ruelle longeant l'église. Il était conduit par un paysan en tenue du dimanche. Près de lui se trouvait une antique personne coiffée d'un chapeau fané en forme de galette, les épaules couvertes d'un mantelet de soie verdie, soutaché, et qui devait dater d'une soixantaine d'années. Le paysan ayant mis pied à terre vint l'aider à descendre. Elle était petite, un peu contrefaite. Alerte encore, elle s'en alla d'un pas

claudicant vers le porche, appuyée sur une canne, laissant traîner derrière elle sa jupe à volants.

En même temps que cet équipage arrivait une automobile d'ancien modèle, conduite par un homme jeune vêtu d'un imperméable gris. À l'intérieur se trouvait une dame qu'il aida à descendre : une dame grande, obèse, en tenue de deuil. Tandis qu'il remontait sur son siège, elle se dirigea vers l'église. Sus le seuil, elle se trouva près de la vieille petite dame au mantelet 1880. Elles se tournèrent le dos et entrèrent chacune par l'une des deux portes donnant accès à l'intérieur.

Tandis que Régis considérait cette petite scène, M<sup>me</sup> de Bard vint à lui, sortant d'une pâtisserie située sous les arcades.

– Vous regardez les deux irréductibles ennemies ? dit-elle en riant. Elles font cette petite comédie chaque fois qu'il leur arrive de se rencontrer. Mademoiselle Clorinde de Ponty a quatre-vingt-cinq ans, mais je crois qu'elle emportera dans la tombe sa haine contre tous les Carlande.

– Cette dame qui est descendue de l'auto

s'appelle madame de Carlande ?

– Oui, et c'est son fils qui conduisait. Il ne met jamais les pieds à l'église. C'est un assez singulier garçon, et sa mère est bien peu sympathique. Mais il ne faut pas que je vous retarde ! À bientôt ! Vous verrez mon beau-père à la sortie.

Régis entra à son tour. Il se dirigea, par le bas-côté, vers la chapelle où il avait vu la veille M<sup>me</sup> de Bard et son amie. C'était la chapelle de la Vierge, comme en témoignait une très vieille statue placée au-dessus de l'autel. Il prit une chaise et se recueillit un moment. Mais une voix dit près de lui :

– Pardon, monsieur...

Relevant la tête, il vit une jeune femme en jaquette de fourrure foncée, coiffée d'un seyant chapeau. Une beauté frappante, une distinction rare. Il s'écarta pour qu'elle pût passer. Elle entra dans la chapelle, s'agenouilla sur le prie-Dieu de chêne à l'accoudoir de velours vert. Régis pensa : Peut-être une des trois Grâces ? Puis il éloigna la distraction, suivit l'office avec sa ferveur

habituelle. Cependant, parfois, un involontaire coup d'œil dirigé vers la chapelle lui montrait l'inconnue, les mains appuyées sur son missel ouvert, l'air absent, un peu hautain.

À la sortie de l'office, il trouva le docteur de Bard qui l'attendait pour l'emmener chez lui, où il devait déjeuner. M<sup>lle</sup> de Ponty s'en allait dans son rustique équipage. M. de Carlande attendait sa mère, debout près de sa voiture. C'était un petit homme d'une trentaine d'années, maigre, au teint un peu jaune, qui parut à Régis assez laid. D'un regard en dessous, il examina rapidement l'étranger.

Vilaine physionomie ! pensa Régis.

– Docteur, s'il vous plaît...

Au son de cette voix féminine, le docteur se détourna. Une jeune fille venait à lui, vêtue d'un manteau bleu de roi au col de fourrure claire, une toque de velours du même ton coiffant ses cheveux blonds teintés de roux.

– ... Pourriez-vous venir voir grand-mère aujourd'hui ? Elle se plaint de son estomac et m'a

chargée de vous demander cela.

Il y avait une note d'ironie dans l'accent de la jeune personne.

– Vous lui direz que cela m'est impossible, Iris. Je lui ai donné toutes les prescriptions nécessaires en ce cas, je ne puis faire mieux. Demain, je passerai un instant chez elle. Mais c'est du temps vraiment perdu.

– À qui le dites-vous !

L'ironie s'accroissait sur les lèvres de la jeune fille, des lèvres un peu longues, très roses dans la singulière blancheur du visage. Une blancheur laiteuse, presque excessive. Les traits avaient une grande finesse. Des yeux clairs s'attachaient sur Régis avec une nuance de curiosité.

Le docteur de Bard présenta :

– Monsieur Dorians, un ami de Paul... Mademoiselle Iris Puymaurier, la petite-fille du président Puymaurier, notre voisin.

M<sup>lle</sup> Puymaurier répondit au salut de Régis par un demi-sourire ambigu.

– Un ami de Paris, sans doute ?

– Oui, mademoiselle.

– Paris, ma ville natale... À demain donc, docteur.

Elle se détourna, alla vers le jeune homme debout près de l'automobile.

– Bonjour, Tristan...

En s'éloignant avec son compagnon, le docteur de Bard expliqua :

– C'est le baron de Carlande, qui habite avec sa mère le château de Mazerolles, non loin d'ici. Iris est un peu leur parente par sa grand-mère. Toutes nos vieilles familles du pays sont d'ailleurs plus ou moins alliées entre elles... Jolie, n'est-ce pas, cette jeune Iris ?

– Très jolie. Un air... particulier.

Le docteur eut un petit rire.

– Qui ne vous emballe pas ?

– Pas au premier abord. Mais il est difficile de juger sur une si rapide vision.

– Naturellement. Mais je doute que votre opinion change. Iris est une nature assez difficile

à définir. Il y a chez elle un atavisme quelque peu trouble du côté maternel. Edme Puymaurier, le fils du président, ayant refusé d'entrer dans la magistrature, faisait ses études de peinture à Paris quand il s'amouracha d'une artiste, ou soi-disant telle, de nationalité indécise, et possédant une certaine fortune dont l'origine était inconnue. Il l'épousa malgré l'opposition de ses parents, qui ne voulurent plus le revoir. Il y a deux ans, son père reçut une lettre de lui, datée du Caire. Il était mourant, ruiné, sa femme avait disparu depuis plusieurs années. Sa fille se trouvait dans un couvent français du Caire. Il suppliait ses parents de l'accueillir, de la traiter avec bonté. Le président qui avait beaucoup souffert de cette séparation d'avec son fils unique, fut bouleversé et voulut partir aussitôt, malgré l'opposition de sa femme. Ce fut peut-être la première fois de sa vie qu'il imposa sa volonté. Car il n'est pas de tyrannie supérieure à celle qu'exerce autour d'elle madame Puymaurier. C'est le type de l'égoïste parfaite. Tout doit se rapporter à elle, à ses commodités, à ses goûts, à ses malaises de malade imaginaire. Guillemine a connu le

malheur de vivre près d'elle ! Une seule personne échappe à ce despotisme : Iris.

– Comment cela ?

– Oui, comment ? Pourquoi ? Nous nous sommes posé plus d'une fois cette question. Elle n'aime pas sa petite-fille, d'ailleurs ces natures sont-elles capables d'aimer ? Elle l'a accueillie de la plus mauvaise grâce, en refusant d'abord de la voir. Mais Iris s'est imposée... infiltrée, je ne sais quel mot employer. De quelle façon ? Le président ne se l'explique pas lui-même. Il dit : cette enfant est un peu sorcière. Guillemine, elle, prétend que madame Puymaurier la craint.

– Ah ! Bizarre... Et que pense madame de Bard de cette jeune personne ?

– Il m'est difficile de vous répondre, car Guillemine n'aimerait pas que l'on répète le jugement qu'elle a laissé échapper devant nous, d'autant moins qu'Iris s'est toujours montrée fort aimable pour elle. Ainsi donc, vous formerez vous-même votre opinion quand vous aurez l'occasion de revoir mademoiselle Puymaurier,

ce qui se produira certainement si vous devez passer quelque temps ici.

## IV

Les deux hommes arrivaient en ce moment sur la petite place où se trouvait la demeure du docteur. Celui-ci demanda :

– Voulez-vous jeter un coup d’œil sur les vieux hôtels de la rue des Trois-Grâces ?

Régis ayant acquiescé, ils s’engagèrent dans la rue étroite, sans trottoirs, dont les pavés semblaient dater d’une période lointaine. De vieux murs enclosaient des jardins : à gauche, celui du docteur, à droite un autre après lequel, derrière la délicate ferronnerie d’une grille, apparaissait un logis datant de la Renaissance, avec un rez-de-chaussée en retrait, un escalier à balustres de pierre ouvragée, sur le côté, et menant à la loggia du premier étage. Par la sobriété des ornements, par la grâce des proportions, cette demeure donnait une impression de parfaite harmonie.

– Un Carlande revenant d’un voyage en Orient la fit construire, dit le docteur. C’est en souvenir de ce séjour, probablement, qu’il fit sculpter cette feuille de palmier que vous voyez là. Aussi appelle-t-on ce logis l’hôtel du Palmier. Il appartient à Tristan de Carlande, dernier descendant de la branche aînée. Mais il ne l’habite pas. Il se détériore, comme vous le voyez, et l’intérieur est fort délabré. Il y a peu d’argent chez Tristan et Mazerolles lui-même ne peut être entretenu comme il conviendrait. À côté, voici l’hôtel de son oncle, Honoré de Carlande.

Ici, une massive porte cochère, avec ses heurtoirs de bronze, s’encastrait entre deux pans de murs qui masquaient en partie l’habitation, dont on ne voyait que les mansardes encadrées de pierre grise.

– Cet hôtel fut bâti au XVII<sup>e</sup> siècle, par un cadet de Carlande qui avait épousé une riche héritière. Quelques années plus tard, il périt empoisonné. On accusa la jeune femme, qui fut jugée, condamnée à mort malgré ses protestations

d'innocence. Mais six ans après, la révélation d'un serviteur à son lit de mort apprit que, le frère de cette malheureuse, l'héritier de tous ses biens, était l'auteur du crime.

– Dramatique histoire !

– Au quinzième siècle, il y avait ici un monastère qui fut détruit par un incendie. Une crypte de ce temps-là existe toujours, sous ces vieux logis. Il faudra visiter cela quand vous reviendrez... Voici maintenant l'hôtel Puymaurier, début du dix-septième siècle.

En face de l'hôtel du Palmier se dressait une demeure un peu massive, dont les fenêtres du rez-de-chaussée se trouvaient garnies de grilles en belle ferronnerie. Sur le portail de chêne, deux têtes de femme ornaient les heurtoirs.

– Vieille famille de robe, ces Puymaurier, dit le docteur. Bien déchue elle aussi au point de vue fortune. L'entretien de ce logis est dur, mais le président n'envisage pas la possibilité de le quitter.

En causant, les deux hommes firent quelques

pas vers le haut de la rue. À gauche, s'étendait le jardin de l'hôtel Puymaurier ; à droite se trouvaient les communs, écuries, remises de l'hôtel de Carlande.

– Eh bien, retournons, mon cher ami. Paul doit être rentré maintenant et il faut qu'il jouisse de votre présence.

Ils firent volte-face et commencèrent de descendre la rue. À l'autre extrémité de celle-ci, une femme s'avancait. M. de Bard dit :

– Tenez, voilà madame Honoré de Carlande, la belle Béatrix.

Régis reconnut la jeune femme à la jaquette de fourrure qui avait assisté à la messe dans la chapelle de la Vierge. Tandis qu'elle approchait, il remarquait l'élégance de sa démarche, la souplesse, la parfaite harmonie de la taille élancée. Quand elle fut à quelques pas des deux hommes, elle inclina la tête d'un mouvement gracieux, pour répondre à leur salut. Régis entrevit la beauté des yeux dans le regard qui l'effleurait au passage, sans curiosité apparente. Tandis que le docteur et son compagnon

continuaient d'avancer, ils entendirent le bruit sec du heurtoir retombant sur le portail.

– Une bien belle femme, n'est-ce pas ?

– Certes ! Je l'avais déjà remarquée tout à l'heure, à l'église.

– Une assez triste destinée, pourtant. Mariée toute jeune à ce marquis d'Amberval, un jeune viveur, riche alors, mais vite ruiné par le jeu. À vingt-cinq ans elle était veuve, avec une fille. Elle retournait chez son père, au château de Contezac. Monsieur du Borois était un homme bizarre, égoïste fieffé, toujours par monts et par vaux et, lui aussi, joueur, hélas ! Quand il revenait à Contezac, souvent malade, sa fille le soignait. Elle vécut ainsi cinq ans, pas heureuse, comme vous pouvez le penser. Mais elle ne se plaignait jamais. Enfin, il arriva que monsieur Honoré de Carlande demanda sa main. Il avait vingt-cinq ans de plus qu'elle, c'est mon contemporain et je l'ai eu comme condisciple au collège Saint-Michel. Il possédait une grosse fortune, héritage d'un oncle planteur au Brésil. Madame d'Amberval accepta sa demande. Fut-elle

poussée par son père, ou voulut-elle échapper à une existence pénible, difficile au point de vue pécuniaire ? Nul ne l'a su. C'est une nature secrète, probablement orgueilleuse. Mais le certain, c'est qu'elle ne doit pas être heureuse avec un mari jaloux et de caractère difficile.

– Ah ! il est jaloux ? Ce n'est pas très surprenant.

– Évidemment. Mais à la connaissance de tous ici, elle ne lui a pas donné de motifs pour cela.

Ils arrivaient à ce moment à l'angle de la rue des Trois-Grâces et de la place. Iris Puymaurier traversait celle-ci. Elle eut un sourire, un petit signe de tête en réponse à leur salut.

– Et la petite fille ? demanda Régis tandis qu'il franchissait avec son hôte le seuil de la cour.

– La petite Alix ? Après le remariage de sa mère, elle fut mise en pension dans un couvent de Belgique, et depuis un an seulement elle habite chez son beau-père. Celui-ci voyageait beaucoup avec sa femme, mais depuis quelque temps des rhumatismes tenaces l'obligent à devenir plus

sédentaire.

D'une fenêtre de la salle à manger, Guillemine appela :

– Venez, messieurs ! Le déjeuner est prêt.

M. Lebœuf devait arriver vers la fin de cette matinée. Il était convenu à l'avance avec lui qu'il viendrait prendre Régis à *la Tête d'or* après le déjeuner pour le conduire à Ormoy. Aussi M<sup>me</sup> de Bard avait-elle fait avancer quelque peu le repas pour que son hôte ne fût pas pressé de partir aussitôt après.

La demie d'une heure sonnait quand Régis arriva à l'hôtel. M. Lebœuf s'y trouvait déjà, assis dans la salle devant une tasse de café, sous l'œil bienveillant de M<sup>me</sup> Bugle.

– J'ai voulu goûter encore l'excellent café de *la Tête d'or*, dit-il en tendant la main à Régis. Madame Bugle a la main pour cela.

– Je lui en ai déjà fait compliment, répliqua Régis en souriant à l'hôtesse.

M<sup>me</sup> Bugle se rengorgea un peu, tout en prenant un petit air de fausse modestie fort

amusant sur sa ronde figure.

– Vous êtes bien bons, messieurs. Vous voyez qu’à *la Tête d’or* on n’est pas de ces mercantis qui empoisonnent le monde, que c’est une pitié !

Vive, empressée, elle accompagna les deux hommes jusqu’au seuil de la porte, les regarda monter dans la voiture au volant de laquelle se trouvait le chauffeur de M. Lebœuf. Puis elle se détourna et jeta un regard de triomphe dans la salle où demeuraient quelques convives attardés.

– Toujours bien aimable, monsieur Arsène, dit un gros homme joufflu. Ses sous ne l’ont pas gâté.

Il semblait tout fier de la poignée de mains que lui avait donnée M. Lebœuf, ainsi qu’à ses voisins de table.

– ... Ce beau jeune homme est le monsieur qui va lui arranger son château ?

– Oui, mon garçon, et je suis bien sûre que ce sera de l’ouvrage figolé, car il n’y a qu’à voir ce monsieur Dorians pour se rendre compte que ce n’est pas quelqu’un d’ordinaire.

– Je te l’ai déjà dit, madame Bugie, le jour de son arrivée.

Ayant ainsi mis le point final, M. Bugle, un instant sorti de sa cuisine, y rentra majestueusement.

## V

La route longeait d'abord la rivière, encaissée entre ses berges plantées de saules. Dégagé enfin des nuages enfuis au loin, le soleil réchauffait la fraîche atmosphère de ce jour hésitant entre l'hiver et le printemps. Sur les hauteurs, sur les pentes, sa lumière éclairait les bois dépouillés, les champs nus, quelques maisons solitaires parmi des jardins sans fleurs. Plus loin, la voiture, quittant la route nationale, s'engageait dans une autre qui montait entre des escarpements rocheux. Une coupée dans ce terrain accidenté laissa apercevoir les quatre tours d'un château, entre des squelettes d'arbres pressés.

– Mazerolles, le château des Carlande, dit M. Lebœuf. Il appartient à Tristan de Carlande...

– Ah ! oui, le jeune homme que j'ai vu ce matin en sortant de l'église. Il venait chercher sa mère. Le docteur de Bard m'a montré sa maison

de la rue des Trois-Grâces.

– Une maison qui s’en ira en ruines d’ici quelques années, à moins qu’il se décide à la vendre. Il n’a pas de quoi entretenir le château et ce logis-ci. Mazerolles, du moins, lui rapporte un peu à cause de ses deux fermes. Mais ce vieux château demanderait aussi des réparations. Le baron et sa mère n’en habitent qu’une partie. Ce garçon-là ne sait rien faire autre chose que chasser et pêcher.

Une note de mépris passait dans l’accent de l’homme enrichi par son travail.

– ... Je me demande comment il se tirera de cette situation. À moins qu’il fasse un mariage riche. On ne le prendrait alors que pour son titre et l’ancienneté de la famille, car il n’a rien de bien attirant.

– C’est aussi mon impression. Mais il a un oncle très fortuné, sans enfants, d’après ce que j’ai compris ?

– Monsieur Honoré ? Oui, mais il paraît qu’il y a eu de la bisbille entre eux, ou bien entre

monsieur Agénor, le père du jeune homme et son frère cadet, on ne sait au juste. En tout cas, l'oncle et le neveu ne sont pas brouillés ; ils continuent à se voir de temps à autre. Mais monsieur Honoré a un drôle de caractère. Et puis il est marié, et peut-être laissera-t-il l'héritage à la jeune dame. L'avez-vous vue, elle, monsieur Dorians ?

– Oui, je l'ai aperçue ce matin.

– Une vraie beauté, hein ? Mais fière. Pas bien heureuse probablement. Si elle a voulu la fortune, il faut qu'elle la paye... Ah ! nous approchons d'Ormoy.

La route avait tourné, descendait vers un vallon tapissé de prairies, parcouru de ruisseaux. Derrière une grille rouillée s'étendait une pelouse mal tenue, au-devant d'un castel de la Renaissance, dégradé, mélancolique dans l'encadrement de son parc sans feuillage.

Quand Régis eut tout examiné, tout visité, entendu les suggestions du propriétaire et présenté les siennes, il conclut.

– Il y a quelque chose d'intéressant à faire ici. Mais il y faudra du temps et du travail. Je vais prendre les notes nécessaires et vous établirai un devis dès mon retour. Un devis approximatif pour certaines choses, comme les sculptures à refaire. Je m'en occuperai moi-même, avec un ouvrier spécialisé.

– Soit, mais là où ce sera possible, je voudrais faire travailler des gens au pays. À Maussenac, il y a un excellent maçon, intelligent, et un menuisier habile aussi en ébénisterie.

Régis déclara qu'il comprenait son idée et se trouvait tout à fait d'accord avec lui sur ce point. Il fut convenu que le lendemain matin, M. Lebœuf viendrait le chercher pour qu'il prit contact avec ces artisans.

De même, après examen du jardin à la française, abandonné à lui-même, qui s'étendait derrière le château, le jeune architecte s'engagea à le faire remettre dans son état primitif, sous sa direction, par un horticulteur de Maussenac.

La nuit n'était pas encore venue quand les deux hommes regagnèrent la petite ville. M.

Lebœuf laissa son compagnon à *la Tête d'or* et regagna le logis de l'ami, ancien commerçant de Maussenac qui lui donnait l'hospitalité. Régis entra dans la salle de l'hôtel. Il n'y avait là qu'une seule personne, un vieillard assis près du feu, la pipe entre les lèvres. Il se souleva un peu pour saluer l'arrivant.

– Excusez-moi, monsieur. Je suis venu là par des douleurs...

– Ne vous dérangez pas, je vous en prie, dit aimablement Régis.

M<sup>me</sup> Bugle sortit à ce moment d'une pièce voisine.

– Ah ! vous voilà, monsieur Dorians ! Eh bien, vous avez vu ce pauvre château ? Pas brillant, n'est-ce pas ?

– On peut en faire quelque chose de bien, comme je l'ai dit à monsieur Lebœuf.

– Alors, vous viendrez pour vous en occuper ?

– Certainement, si nous nous entendons, monsieur Lebœuf et moi.

La physionomie de l'hôtesse témoigna d'une

vive satisfaction.

– Ah ! tant mieux, tant mieux ? Vous entendez, mon oncle, monsieur va restaurer le château d’Ormoy.

S’adressant à Régis, elle expliqua :

– C’est l’oncle Blaise, un oncle à monsieur Bugle. Il a été pendant soixante ans domestique à Mazerolles, chez le baron de Carlande.

Le vieux ôta la pipe de sa bouche et murmura :

– Ormoy ? C’est ancien, mais pas autant que Mazerolles. Il y a toujours eu des Carlande à Mazerolles.

M<sup>me</sup> Bugle confia à l’oreille de Régis :

– Il n’y a pour lui que ce château-là. Tout ce temps qu’il y a vécu... Ça lui trotte toujours dans son vieux cerveau, vous comprenez ?

Tandis que Régis se dirigeait vers l’escalier, il entendit le vieux Blaise qui marmottait :

– Un château bien ancien... La famille est la plus ancienne du pays...

## VI

Régis reparut à Maussenac au milieu de mai. Il amenait avec lui un commis chargé de surveiller les travaux pendant ses absences. M. Lebœuf avait témoigné le désir que tout fût terminé pour l'automne et le jeune architecte pensait pouvoir lui donner satisfaction, si rien ne se mettait à la traverse de ses projets.

Pour une nature d'artiste comme la sienne, ce genre de travail était particulièrement agréable. Il s'intéressait passionnément à l'archéologie, avait le sens inné de la beauté, de l'harmonie. Ormoy était un intéressant spécimen de cette période de la Renaissance qui a laissé tant de traces dans les provinces françaises, et il se réjouissait de lui rendre son aspect d'autrefois.

Il avait retrouvé sa chambre à *la Tête d'or*, et le cordial accueil de M<sup>me</sup> Bugle. Chez le docteur de Bard, on lui avait dit une fois pour toutes qu'il

aurait toujours son couvert mis, quand il lui plairait de donner à ses amis cette joie de le recevoir.

– Il faudra que nous te fassions faire connaissance avec quelques-unes des personnalités de notre ville, lui avait dit Paul deux jours après son retour. Si tu aimes toujours comme autrefois les études de caractères, tu trouveras ici à t’occuper. Veux-tu que pour commencer, nous te présentions demain dimanche à nos amis Puymaurier ? C’est le jour de réception de madame.

Régis acquiesça. Il avait une nature sociable et, comme le disait son ami, aimait observer autour de lui. Cette petite ville lui réservait peut-être sur ce point des sujets intéressants.

À la grand-messe du lendemain, il revit la vieille petite dame que M<sup>me</sup> de Bard avait appelée M<sup>lle</sup> Clorinde de Ponty, la baronne de Carlande toujours amenée par l’automobile de son fils. Mais M<sup>me</sup> Honoré de Carlande ne vint pas prendre sa place dans la chapelle, et il n’aperçut pas Iris Puymaurier. Par contre, il se trouva à la

sortie près d'Alix d'Amberval. Il entrevit son fin profil, de beaux yeux ombrés de cils foncés. Plus petite que sa mère, elle avait la même allure élégante, la même distinction rare dans un costume visiblement du bon faiseur. Comme elle quittait le porche, M<sup>lle</sup> de Ponty, déjà montée dans son équipage, l'appela :

– Alix !... Eh ! petite !

La jeune fille alla vers elle. Paul, qui venait derrière son ami, dit à mi-voix en riant :

– Croirait-on que ces deux-là appartiennent à la même race, ont le même sang dans les veines ?

– Elles sont parentes ?

– Mademoiselle de Ponty est l'arrière-grand-tante d'Alix, par sa mère. Un vrai type ! Une survivance d'autrefois. Si jamais tu te trouvais en sa présence, ne lui parle surtout pas de monsieur Lebœuf et d'Ormoy ! La pensée que celui-ci est entre des mains roturières la met hors d'elle. Des gens d'ici disent qu'elle est un peu sorcière. Elle vit de je ne sais quoi dans une gentilhommière à demi ruinée, avec une servante sourde. Et elle n'a

de relations avec personne, en dehors de ses petites-nièces, madame de Carlande et sa fille.

Vers le milieu de l'après-midi, Régis accompagna Paul et Guillemine à l'hôtel Puymaurier. Un vieux domestique en livrée râpée les introduisit dans un grand salon lambrissé, aux fenêtres garnies de lourds rideaux en velours grenat fané. Près d'une table était assise, causant avec deux visiteurs, une femme au mince visage poudré, coiffée d'une perruque brune. Elle eut un éclair de vive curiosité dans le regard, à la vue de l'étranger, puis aussitôt prit un air dolent. Tendait la main à Régis que lui présentait Paul de Bard, elle dit d'une voix faible :

– Comme c'est aimable à vous de venir voir une pauvre malade ! Paul, approchez ce siège, pour votre ami. Guillemine, chère petite, va prévenir le président. Il sera très heureux de voir monsieur Dorians. Ah ! dis aussi à Flavien qu'il apporte le thé... je me sens une défaillance... Quelle pitié d'avoir une telle délicatesse d'estomac !

Les deux visiteuses à qui Régis venait d'être

présenté – l’une était la femme d’un notaire, l’autre la veuve d’un magistrat – témoignèrent de leur compassion sans beaucoup de chaleur, la première surtout, jeune femme aux yeux moqueurs. Quant à Paul, avec un petit sourire sarcastique, il s’en alla vers une fenêtre qu’il fit mine d’ouvrir.

M<sup>me</sup> Puymaurier sursauta sur sa douillette bergère.

– Êtes-vous fou ? Avez-vous l’intention de me faire prendre mal ?

La voix sortait cette fois, forte, un peu aigre, des lèvres minces et flétries.

– Rien ne vaut l’air pour ces défaillances-là. On étouffe ici !

– Parlez pour vous, qui êtes jeune, bien portant. Pour une constitution délicate comme la mienne, on ne saurait prendre trop de précautions.

La voix baissait de nouveau, prenait un ton gémissant.

– Une malheureuse femme accablée de maux,

voilà ce que je suis...

Elle s'adressait à Régis. Sa main droite, potelée, garnie de bagues, agitait un mouchoir entouré de dentelles d'où s'exhalait un parfum pénétrant.

– ... Je ne vis qu'à force de soins. Un rien me bouleverse. Il me faut une petite existence tranquille, pas très gaie, évidemment.

– Vous avez heureusement votre petite-fille pour vous tenir compagnie, dit M<sup>me</sup> Renard, la notairesse.

M<sup>me</sup> Puymaurier leva les yeux vers le plafond décoré de peintures et de dorures ternies.

– Iris ! Je la vois si peu ! Toujours occupée à sa musique, ou à je ne sais quoi.

Ou bien à courir les routes à bicyclette. Aujourd'hui, elle a déjeuné à Mazerolles et je ne sais quand nous la reverrons.

– Peut-être en deviendra-t-elle la châtelaine ? dit M<sup>me</sup> Armandoux, la veuve du magistrat, grande femme au profil chevalin, en prenant un ton de confiance.

M<sup>me</sup> Puymaurier pinça les lèvres.

– Ne vous imaginez pas cela ! Tout le monde sait que la fortune des Carlande n'existe plus, que le domaine est hypothéqué. Comment Tristan pourrait-il penser à se marier ?

À ce moment le président parut, suivi de Guillemine. C'était un grand vieillard obèse, au teint coloré, à la mine bienveillante. Comme il commençait à entretenir Régis du château d'Ormoy, des travaux en projet, sa femme l'interrompit :

– Ne parlez pas de ce Leboeuf, Hector ! Cet homme est ridicule de vouloir jouer au châtelain. S'il croit que nous l'accueillerons sur un pied d'égalité, il se trompe bien ! Et pas davantage il ne réussira près d'Honoré de Carlande !

– Oh ! quant à cela, je n'en doute pas, dit le président.

Il se frottait les mains, en prenant un air embarrassé. On devinait aussitôt en lui l'homme faible, pliant sous le joug d'une peu facile épouse.

Le vieux domestique entra, apportant le thé. Guillemine le servit. Il était faible, sentait un peu le moisi. Mais la « malade » avait une tasse de chocolat épais accompagné d'une brioche, alors que des gâteaux secs étaient offerts à ses hôtes.

– Le thé m'est tout à fait défavorable, confia-t-elle à Régis. Je l'aime cependant, mais il me faut supporter cette privation.

– Consolez-vous, madame, elle n'est pas bien terrible, dit Paul, le pince-sans-rire. Vous voyez, je vous tiens compagnie. Le thé m'est aussi interdit... en certaines occasions.

Le président se frotta de nouveau les mains, en jetant un coup d'œil inquiet vers sa femme. Mais elle ne semblait pas avoir compris et dégustait son chocolat avec un singulier mélange de délectation et de fausse indifférence.

## VII

– Oh ! vous avez beaucoup de compagnie, grand-mère !

Au seuil de la porte paraissait Iris. Ses cheveux teints de roux entouraient son visage, dont une robe de crêpe rouge géranium accentuait la blancheur, en l'avivant d'une sorte de reflet rose. Elle vint au milieu de la pièce, répondit par un aimable signe de tête au salut de Régis et de Paul. S'avançant encore, elle serra la main que lui tendaient les visiteurs.

– Te voilà enfin, ma fille...

M<sup>me</sup> Puymaurier prenait une petite voix onctueuse.

– ... Comment va-t-on à Mazerolles ?

– Comme toujours. Madame de Carlande se plaint de son cœur. Tristan a péché quelques truites qu'il m'a remises pour vous...

Un pli gourmand se forma au coin de la bouche où demeuraient quelques traces de chocolat.

– Ah ! c’est aimable à lui. Mon estomac supporte bien ce poisson, heureusement. Vous n’y tenez pas, vous, Hector ?

– Mais non, chère amie, pas du tout... Iris, tu ne prends pas de thé ?

– Non, grand-père, j’en ferai tout à l’heure dans ma chambre. J’ai mes petites habitudes, moi aussi... Tout comme grand-mère.

Elle s’était assise près de Guillemine, en face de Régis. Il la voyait bien ainsi, remarquait la souplesse, la ligne flexible de son corps mince, et aussi ses yeux clairs, changeants, un peu étranges. Elle souriait en lançant ce petit coup de griffe à son aïeule, mais Régis crut discerner une ironie méchante dans ce regard dont il pensa aussitôt : qu’il me déplâit !

– Avez-vous préparé votre toilette pour jeudi, Guillemine ? demanda-t-elle.

– Certainement.

Se tournant vers Régis, M<sup>me</sup> de Bard expliqua :

– Il s’agit d’un thé-dansant que donne notre voisine, madame Honoré de Carlande.

– Mais monsieur Dorians sera des nôtres, je l’espère bien, dit Iris.

Elle adressait à Régis un sourire que l’on pouvait qualifier de séduisant, mais qui ne l’était pas pour lui.

– Un étranger comme moi ne peut prétendre...

Paul l’interrompt :

– Et pourquoi pas ? Ces dames seront enchantées d’avoir un danseur de plus. Et un danseur remarquable. Guillemine en dira un mot à Alix, et tu recevras ton invitation, cher ami.

– Ce sera comme toujours une réception parfaitement réussie, dit M<sup>me</sup> Renard. M<sup>me</sup> de Carlande s’y entend fort bien.

– L’admirable Béatrix !... Elle est là dans son cadre...

Iris prononçait ces mots sur un ton rêveur. Ses cils d’un roux doré se baissaient, cachant les

yeux, et elle prenait tout à coup ainsi un air de sphinx.

– ... Il se trouve des gens pour croire qu'elle est malheureuse. Comment le serait-elle, avec un mari qui l'aime, qui la comble de tout ?

– Mais on le prétend jaloux, dit M<sup>me</sup> Renard.

M<sup>me</sup> Puymaurier fit entendre un petit rire méprisant.

– Il a peut-être des raisons pour cela. Le voilà qui atteint la soixantaine, qui est rhumatisant, et Béatrix est très jeune encore.

– Plus belle que jamais, ajouta le président.

Sa femme lui jeta un coup d'œil sans aménité.

– À votre âge, mon cher ami, vous pourriez vous dispenser de ces appréciations, bonnes pour des jeunes gens.

Sous cette observation faite d'un ton aigre-doux, le pauvre président demeura coi, la mine penaude.

Iris eut un rire léger, qui entrouvrit à peine sa bouche.

– Oh ! l’admiration des jeunes gens, elle l’a sans conteste ! Mais elle ne paraît pas s’en soucier. Il lui suffit probablement d’être aimée d’un seul, jeune ou non.

Guillemine se tourna vivement vers elle.

– Que dites-vous, Iris ? Qu’insinuez-vous ?

Il y avait dans sa voix une sécheresse mêlée d’irritation.

– Mais je n’insinue rien du tout, chère cousine. Je fais simplement une supposition, assez naturelle, étant donné les circonstances.

– Et moi je suis certaine que madame de Carlande est trop honnête pour manquer à son devoir !

M<sup>me</sup> Puymaurier interrompit la jeune femme, d’un ton gémissant.

– Ne parle pas si fort, Guillemine ! Et tes affirmations sont ridicules. Il faut une bien forte dose de naïveté pour se porter garante de la vertu d’une femme dans la situation de Béatrix.

– Mais, ma cousine...

– Assez, assez ! Parlons de choses plus intéressantes... Tu as remis ces truites à l’office, Iris ? J’espère que Léocadie les fera cuire à point. Rien n’est plus mauvais pour la digestion que le poisson mal cuit.

– Ah ! je l’ignorais, dit Paul d’un air candide.

– Vous ignorez beaucoup de choses, docteur Paul de Bard. Heureusement qu’une pauvre malade comme moi a depuis longtemps, hélas ! appris à ménager au mieux sa triste santé.

Jugeant leur ami suffisamment édifié sur les agréments d’une visite à la présidente Puymaurier, Guillemine et Paul prirent congé peu après. En tendant la main à Régis, Iris dit en souriant :

– À jeudi ! Nous danserons ensemble.

Dehors, à quelques pas de l’hôtel Puymaurier, Paul regarda Régis d’un air amusé.

– Eh bien, qu’en dis-tu ?

– Pauvre président !

– Un excellent homme, mais d’une désolante faiblesse, dit Guillemine. J’étais à bout de

patience quand le cher Paul a eu la bonne idée de me demander en mariage.

– Je me demande même comment vous avez pu résister jusque-là, ajouta Paul. Cela prouve une grande réserve d'énergie... Et Iris, qu'en penses-tu, Régis ?

– Je ne sais trop... Ou plutôt je sais une chose : c'est qu'il n'existe pas chez moi de sympathie spontanée à son égard.

– Je n'en suis pas étonné. Tu auras le temps de l'étudier et tu nous donneras alors ton opinion... Si nous faisons un petit tour, au sortir de cette pièce sans air ? Je vais te montrer quelques restes de nos remparts, tout près d'ici.

– Et moi je rentre, dit Guillemine. Bonne promenade, messieurs.

Les deux amis, contournant le mur du jardin de l'hôtel du Palmier, se trouvèrent sur un large chemin couvert en partie d'une herbe haute que le printemps fleurissait. À droite subsistait une tour, en partie effondrée, puis des pans de rempart, une échauguette, les restes d'un chemin de ronde. Sur

ces pierres antiques, les feuillages de vignes vierges étendaient leur parure verdoyante. Des églantiers fleurissaient entre les fissures.

Par les ouvertures, ou bien en se penchant sur les pans de murs écroulés, on voyait la rivière cascasant sur son lit rocheux, au bas de l'à-pic sur lequel avait été édifiée l'enceinte fortifiée de Maussenac.

De l'autre côté du chemin, il y avait les murs des jardins qui s'étendaient derrière les hôtels du Palmier et de Carlande. D'ici, on n'apercevait de ces deux nobles demeures que des combles ouvragés. Dans le mur de la première s'encastrait l'entrée des remises et écuries ainsi qu'un petit bâtiment qui avait dû être une maison de jardinier.

Régis fit observer, tandis qu'il marchait près de son ami :

– Il est étonnant que le baron de Carlande conserve cette demeure dont il ne fait rien, s'il est vraiment gêné comme on a l'air de le dire.

– Oh ! je crois qu'il ne s'en défera qu'à la

dernière extrémité. Cette famille tient à tout ce qui rappelle l'antiquité de sa race. Cependant, il faudra probablement, un jour peut-être proche, qu'il se décide à choisir entre Mazerolles et l'hôtel du Palmier.

– On lui prête des vues matrimoniales sur mademoiselle Puymaurier, d'après ce que j'ai compris ?

Paul leva les épaules.

– Potins de petite ville ! Iris va assez souvent voir la baronne de Carlande, qui est sa parente du côté paternel. Alors on imagine aussitôt que Tristan en est amoureux, ce qui est d'ailleurs dans les choses possibles. Mais comme l'a dit avec raison madame Puymaurier, il ne se trouve pas en situation d'y songer. Quant à Iris, je ne crois pas qu'une existence de gêne soit dans ses projets d'avenir. Guillemine, d'après certaines observations faites par elle, la suppose avide de luxe, de plaisirs. Ce sont là choses que jamais Tristan ne lui donnera.

## VIII

Régis reçut le surlendemain une invitation pour le thé-dansant de l'hôtel de Carlande. Il ne lui déplaisait pas de pénétrer dans cette société de petite ville qui pouvait prêter à des observations intéressantes, surtout en cet hôtel de Carlande dont les hôtes excitaient sa curiosité d'après ce qu'il en avait entendu dire et la rapide vision de la mère et de la fille.

Retenu par ses obligations professionnelles, Paul ne pouvait se rendre qu'assez tard chez ses voisins. Quant à son père, il n'y devait faire qu'une courte apparition. Régis seul accompagnait donc M<sup>me</sup> de Bard, quand ils franchirent le portail de l'hôtel de Carlande. Des orangers décoraient la cour pavée, de chaque côté du grand perron. Après avoir passé le vestibule à haute voûte peinte, les invités entraient dans le principal salon. Là se trouvait M. de Carlande,

appuyé sur une canne, et près de lui sa femme, vêtue de satin noir, avec un seul bijou : un très beau diamant entouré de perles retombant en pendentif sur la poitrine. M<sup>me</sup> de Bard présenta :

– Monsieur Dorians, le grand ami de mon mari.

– C’est pourquoi il est le bienvenu ici, dit M<sup>me</sup> de Carlande avec une grâce un peu froide.

Son mari dévisageant Régis, dit avec un léger rictus de sa bouche mince, qu’ombrageait une moustache brune striée de fils blancs :

– Ah ! c’est vous, monsieur, qui allez reconstituer la seigneurie d’Ormoy pour le sieur Lebœuf ? Peste ! il se met bien, le petit Arsène ! Il ne faut pas désespérer de le voir acheter un jour nos hôtels de famille.

Avant que Régis eût pu répliquer, il s’adressait à un autre arrivant :

– Qu’en dis-tu, Tristan ? Si tu lui vendais le Palmier ?

Régis se détourna un peu pour regarder le jeune baron de Carlande. Celui-ci esquissait un

sourire qui semblait plutôt une grimace.

– Mon hôtel n'est pas à vendre, mon oncle, et surtout pas à un monsieur Lebœuf. J'espère bien qu'il ne sortira jamais de la famille.

– Je le souhaite aussi... Béatrix, je vais m'asseoir maintenant. Nos hôtes me trouveront là-bas.

Il s'en alla, appuyé sur sa canne, grand, maigre, d'assez belle allure encore. Derrière lui s'avavançait Tristan dont la petite taille sans élégance n'était pas avantagée par le smoking, d'ailleurs mal coupé. Sa démarche était disgracieuse et il boitait légèrement à gauche.

– Chère Alix, je vous présente un danseur, un parfait danseur, paraît-il.

Guillemine, souriante, tendait la main à M<sup>lle</sup> d'Amberval. Régis rencontra un beau regard profond, d'une douceur un peu grave.

– S'il ne s'agissait que de moi, vous n'auriez pas une partenaire bien brillante, monsieur. Mais vous en trouverez d'autres dans cette réunion.

Il aima aussitôt cette voix, d'une chaude

sonorité ! Il admira l'ovale délicat de ce visage, le teint un peu mat à peine coloré de rose.

– Ne l'écoutez pas, monsieur ! dit M<sup>me</sup> de Bard. Elle a le défaut d'être trop modeste. Vous en jugerez d'ailleurs... Mais je vous laisse, Alix, car voici de nouveaux arrivants. Je vais montrer votre roseraie à monsieur Dorians.

Elle sortit avec Régis par une des portes-fenêtres donnant sur une terrasse dallée, d'où l'on descendait par trois marches jusqu'au jardin décoré de portiques, de pergolas, de bosquets garnis de rosiers à peine fleuris encore. À gauche s'étendait une orangerie toute garnie de roses écarlates.

– Un beau jardin, n'est-ce pas ? Monsieur de Carlande a l'amour des roses. Il paraît qu'il a recommandé que, s'il mourait dans leur saison, on en remplisse son cercueil,

– Bizarre idée !

– Oh ! il a plus d'une originalité à son actif !  
Et vous allez voir...

Elle le ramena vers la porte-fenêtre et dit à mi-

voix :

– Vous le voyez, assis là-bas dans ce fauteuil ? Il peut apercevoir de là ce qui se passe dans le salon voisin, où l'on dansera aussi. Eh bien, il ne quittera pas ce poste de tout le temps.

– Pourquoi ?

– Pour avoir sa femme sous les yeux pendant la danse.

– Jalousie ?

– Eh oui ! Vous me direz peut-être pourquoi, en ce cas, ne lui interdit-il pas de danser ? Pourquoi permet-il qu'elle donne ces réceptions ? Eh bien, le plus curieux, c'est qu'il tient à ce qu'elle en donne ! Quel démon le pousse à exciter ainsi sa misérable jalousie ? Mon beau-père prétend qu'il doit espérer découvrir le bien-fondé de quelque soupçon. Méditez là-dessus, en attendant que l'on danse. Vous viendrez alors m'inviter.

Elle s'éloigna, et Régis demeura près de la fenêtre, regardant les allants et venants, cherchant machinalement du regard une fine silhouette de

jeune fille vêtue de blanc. Puis son regard revenait au maître du logis, observait ce visage osseux au long nez en bec d'oiseau, ce front haut, dégagé par d'épais cheveux gris, ce regard glacé qui errait çà et là et s'arrêtait un instant, attentif, guetteur. En en suivant la direction, Régis constata que chaque fois il s'arrêtait sur M<sup>me</sup> de Carlande, lorsqu'un des hommes présents s'inclinait devant elle ou lui adressait la parole.

On dirait un chat guettant un oiseau, pensa-t-il, désagréablement impressionné.

Il considérait non sans quelque compassion la jeune femme recevant ses hôtes avec cette grâce un peu hautaine, cet air un peu détaché qu'il avait remarqué lors de sa présentation. À quelques pas de là se tenait Tristan de Carlande. Il avait une physionomie figée, comme en attente. Et Régis vit tout à coup son maigre profil s'animer, sa bouche s'entrouvrir. Iris Puymaurier entra, vêtue de soie vert émeraude, un ruban de même nuance retenant ses boucles aux reflets roux. Elle serra la main de M<sup>me</sup> de Carlande, dit quelques mots en souriant. Puis elle s'avança, passa près

de Tristan sans paraître le voir et alla se joindre à un groupe de jeunes personnes dans le salon voisin.

De nouveau, la physionomie de Tristan se figeait. Abandonnant son immobilité, il s'en alla vers la fenêtre près de laquelle se tenait Régis, et, passant près de lui, sortit dans le jardin.

Amoureux de la belle Iris, sans doute, pensa Régis. Pas très séduisant comme prétendant !

Les salons se remplissaient peu à peu. M<sup>me</sup> de Carlande allait d'un groupe à l'autre, s'occupant de ses hôtes en maîtresse de maison accomplie. Elle était aidée par sa fille, dont les manières simples et réservées semblaient aux yeux de Régis un charme de plus. Dans la pièce voisine, un piano et un violon commençaient de jouer une danse.

Régis alla inviter M<sup>me</sup> de Bard. Elle lui demanda en riant :

- Avez-vous déjà fait quelques observations ?
- Mais oui. Il y a des physionomies intéressantes. Peut-être existe-t-il de douloureux

conflits, sous ces apparences mondaines ou familiales.

– Peut-être, certainement même, s’il s’agit de notre hôtesse... Tenez, jetez un coup d’œil sur « lui » !

M. de Carlande était toujours dans son fauteuil, les mains appuyées sur sa canne, les yeux tournés vers le salon voisin.

– ... Voyez, sa femme danse avec monsieur Romieux, un propriétaire des environs, bel homme, jeune encore et fort aimable. Il ne la quittera pas du regard, vous pouvez en être sûr !

– Elle ne semble pas coquette, pourtant.

– Pas le moins du monde. Elle donne l’impression de tenir pour des corvées toutes ces obligations mondaines. De relations intimes avec qui que ce soit dans le pays, elle n’en a pas. À la vérité, elle a l’air de ne s’intéresser à personne, de se murer dans une sorte de tour d’ivoire.

– Mais sa fille ?

– Je ne la crois pas une mère affectueuse. Oh ! elle s’occupe d’elle, l’a fait élever très

sérieusement, lui procure les distractions qui peuvent plaire à sa nature fine, à son esprit très ouvert. Mais je suppose, bien qu'Alix ne se soit jamais ouverte à moi sur ce sujet, qu'elle souffre d'un manque d'intimité entre sa mère et elle, et d'un manque de tendresse... Ah ! voilà Tristan de Carlande qui erre comme une âme en peine. Je me demande ce qu'il vient faire ici !

– Il ne danse pas ?

– Non, à cause de sa légère infirmité, peut-être, mais surtout, je crois, parce qu'il se juge trop gauche.

À la danse suivante, Régis alla inviter M<sup>lle</sup> d'Amberval. Il lui parla de la Belgique, où il avait séjourné à plusieurs reprises. Alix, sortant aux vacances de Pâques et de Pentecôte chez les parents d'une amie, avait visité avec eux les principales villes du pays, les musées, d'anciennes demeures. Elle en parlait avec un plaisir évident, montrant un esprit cultivé, un goût déjà très sûr. Régis voyait maintenant de près ses yeux si beaux, d'un brun clair teinté de vert, où s'exprimaient la pureté, la simplicité de

cette âme de jeune fille. Une naturelle réserve semblait exister chez elle. Mais bien que sa bouche charmante ne se refusât pas au sourire, celui-ci conservât quelque chose d'un peu forcé, comme le reflet d'une persistante souffrance.

Il se fût volontiers attardé près d'elle, attiré par ce charme délicat, ému aussi par ce voile de tristesse, ce mystère pressenti. Mais, comme la danse finissait, Iris Puymaurier surgit près d'eux.

– Votre mère vous cherche, Alix, dit-elle.

M<sup>lle</sup> d'Amberval quitta le bras de son cavalier et s'éloigna, Iris demanda :

– Avez-vous vu le jardin, monsieur ?

– Madame de Bard me l'a montré de la terrasse.

– Il faut le voir de près, vous promener parmi ces roses, malheureusement trop peu fleuries encore. Après, nous danserons, voulez-vous ?

Il ne pouvait qu'acquiescer, sans enthousiasme. Certes, la beauté d'Iris était incontestable et cette toilette, bien que d'un goût douteux, y ajoutait encore une note d'étrangeté,

faisant ressortir cette excessive blancheur du teint, cette masse rousse de la chevelure. Néanmoins M<sup>lle</sup> Puymaurier lui avait déplu dès le premier moment où il l'avait vue et cette impression ne semblait pas devoir se modifier.

Ils traversèrent la terrasse, descendirent les degrés. Suivie par son compagnon, Iris erra un moment dans la roseraie, en lui faisant remarquer au hasard une variété parmi celles que M. de Carlande avait réunies là. Puis, revenant sur ses pas, elle s'arrêta près d'un buisson de roses jaune d'or déjà presque épanouies.

– Une touffe ferait très bien sur ma robe, qu'en dites-vous ?

Sans attendre la réponse, elle se penchait et essayait de détacher une branche. Régis vint à son aide et lui tendit les fleurs convoitées en disant :

– J'espère que nos hôtes n'en seront pas contrariés ?

– Oh ! pas du tout ! Monsieur de Carlande n'est pas avare de ses fleurs, et sa femme... tout

lui est indifférent, je crois.

Elle glissa les roses dans l'ouverture de son corsage, un peu trop échancré pour le goût de Régis. Puis elle lui adressa ce sourire ambigu déjà remarqué sur ses lèvres, et qu'il n'aimait pas.

– Rentrons maintenant, et dansons.

Comme Régis mettait le pied sur la première marche de la terrasse, il releva machinalement la tête et vit près de la porte-fenêtre une face tourmentée, des yeux qui lui parurent pleins de fureur. Ce fut une brève vision. Ce personnage en qui il avait reconnu Tristan de Carlande, disparut aussitôt.

Il devait nous surveiller, pensa Régis. Décidément, il est amoureux de cette Iris, et jaloux. Eh bien, ce n'est pas moi qui la lui disputerai !

Mais pour l'instant, il était le cavalier de cette jeune personne pour la danse qui commençait. Il fallait d'ailleurs reconnaître qu'elle était une partenaire remarquable. Son corps mince avait

une souplesse de liane, ses mouvements une grâce enveloppante. Tandis qu'elle parlait à Régis de l'Égypte, où elle avait été élevée, et que lui aussi connaissait, il avait l'impression qu'elle exerçait sur lui une tentative de séduction. Cependant, combien il détestait ces yeux singuliers, ces yeux aux teintes changeantes dont la caresse lui semblait recéler quelque inquiétant mystère !

Comme, dans les évolutions de la danse, ils passaient près d'une porte ouverte sur le fumoir, Régis aperçut le jeune baron de Carlande, accoudé au chambranle, qui les regardait. Il entrevit la lueur de ses yeux, qui lui parut féroce.

Pauvre garçon, si tu savais comme je te laisserais volontiers ma place ! songea-t-il, mi-amusé, mi-contrarié.

La danse terminée, il lui fallut encore conduire Iris dans la grande salle à manger décorée de panneaux sculptés, où l'on servait le thé et les rafraîchissements. Enfin, la voyant entourée d'un groupe de jeunes gens empressés, il put

s'esquiver et rejoindre Paul arrivé quelque temps auparavant.

## IX

Quand les danses reprirent, Régis, peu désireux d'y prendre part maintenant, songeait à gagner le jardin, quand M<sup>me</sup> de Bard vint à lui.

– Vous devriez inviter madame de Carlande.

– Vous croyez ?

– Mais oui. Vous êtes étranger, nouvellement présenté. C'est indiqué !

Régis se résigna de bonne grâce. M<sup>me</sup> de Carlande accueillit sa demande avec cette aimable indifférence qui semblait lui être habituelle. De même, en dansant, elle avait l'air d'accomplir quelque devoir fastidieux. Mais elle dansait fort bien. Elle causait aussi agréablement. Elle interrogea Régis sur la restauration d'Ormoy et continua l'entretien un peu après que la danse fut terminée. Régis voyait un peu d'intérêt dans ses yeux plus foncés que ceux d'Alix, ombrés de

cils bruns épais. Un regard concentré, difficilement pénétrable. À peine un rare sourire, sans gaieté, sur ces belles lèvres si bien ourlées. Régis remarqua les meurtrissures des paupières, le pli près de la bouche. Signes de souffrance, de fatigue ? Vue de près, la belle Béatrix ne semblait plus si jeune. Mais elle était toujours parfaitement belle, et incomparable dans son allure, dans une inimitable distinction.

Ils se tenaient tous deux debout près d'une fenêtre du salon. Comme M<sup>me</sup> de Carlande le quittait, terminant l'entretien par un sourire, Régis, tournant machinalement la tête, vit à quelque distance M. Honoré de Carlande. Tout ce qu'un regard peut contenir de haine, il lui sembla le découvrir en celui-là. Impatienté, il tourna le dos et sortit sur la terrasse. Ces jaloux, l'oncle et le neveu, l'excédaient à la fin ! Ils répandaient autour d'eux, du moins c'était son impression personnelle, une atmosphère de malaise difficile à supporter.

Et il faut que cette pauvre femme la supporte, cependant ! songea-t-il avec un élan de pitié.

C'était là sans doute la raison, une des raisons plutôt, de la tristesse d'Alix.

Il alla jeter un coup d'œil sur l'orangerie qui se trouvait à gauche sur la terrasse, puis gagna le jardin. Avisant un berceau garni de roses, il s'assit à l'intérieur et alluma une cigarette.

Ce calme, cette solitude lui parurent agréables au sortir de ces salons encombrés. On n'entendait que les sons lointains du petit orchestre de danse, quelques gazouillis d'oiseaux, le bruit léger d'une source dans un bassin de rocailles. Le soleil s'éteignait dans un ciel pur. Une brise tiède agitait de suaves parfums de fleurs. Régis rêvait, les paupières mi-closes. Il revoyait un jeune visage d'un ovale si fin, les beaux yeux qui révélaient tant de droiture, la douceur d'un sourire sans gaieté. Il aimait sa robe blanche toute simple, ses cheveux bruns qui prenaient parfois une teinte mordorée...

Un bruit de pas interrompit sa songerie. Avançant un peu la tête, il vit dans une allée voisine Iris et le baron de Carlande. Celui-ci venait, le front penché. Sa mâchoire se

contractait, comme sous l'empire de la colère. Près de lui, Iris marchait d'un pas tranquille. La soie verte de sa robe semblait étinceler sous les reflets du soleil couchant. Ses doigts tenaient les roses cueillies par Régis et les effeuillaient lentement. Elle était singulièrement belle dans cette lumière, dans ce cadre fleuri. Ses paupières baissées cachaient ses yeux. Elle semblait ainsi une sphinge redoutable.

Tristan releva tout à coup la tête, posa la main sur son bras. Ils s'étaient arrêtés tous deux, face à face. Régis voyait le profil de Tristan, crispé, la bouche serrée. Il voyait les paupières d'Iris se lever, sa bouche s'entrouvrir pour des mots qu'il n'entendait pas. Puis brusquement, Tristan se pencha, et ils échangèrent un baiser. Après quoi, l'écartant d'un geste impérieux, elle se détourna et s'en alla vers la maison suivie de son prétendant boitillant.

Cette petite scène laissait Régis passablement suffoqué. Vraiment, quel méchant jeu jouait cette Iris, en excitant la jalousie de ce garçon amoureux qu'elle ne pouvait pas épouser, mais

qu'elle semblait pourtant encourager ? Déplaisante nature, en vérité ! Il conviendrait de se défier d'elle, de se tenir sur la plus grande réserve à son égard.

Quand Régis rentra dans le salon, Iris était partie, le baron prenait congé de son oncle qui lui tendait deux doigts négligents, sans paraître le regarder. Tristan alla baiser la main de M<sup>me</sup> de Carlande et se retira, bientôt suivi des autres invités.

– Il est tard ! dit M<sup>me</sup> de Bard en sortant avec son mari et Régis. Vous nous donnerez demain vos impressions, monsieur, puisque vous ne voulez pas venir souper avec nous.

– Non, il faut que je rentre pour travailler. J'ai perdu du temps cet après-midi. À demain.

Il regagna *la Tête d'or*, et, après le repas léger servi dans sa chambre, se mit à la besogne. Mais il était distrait, peu en train ce soir. Les divers personnages auxquels il s'était intéressé cet après-midi, revenaient sans cesse à son esprit : M. Honoré de Carlande, le mari jaloux, son déplaisant neveu, l'inquiétante Iris, la belle et

froide Béatrix, et surtout Alix, pure et mélancolique figure. Dans cette demeure d'ancienne noblesse provinciale, quelque dramatique conflit semblait rendre l'air peu respirable, du moins pour une âme douée de finesse d'observation, sensible à toutes les dissonances morales, telle qu'était la sienne.

Voyant qu'il ne pouvait décidément s'absorber dans son travail, il se leva, alla vers la porte vitrée ouverte sur le jardin de l'hôtel. Cette soirée de mai était tiède et, bien que sans lune, la nuit n'était pas obscure.

Pensant qu'une courte promenade aurait peut-être un heureux effet sur ses nerfs un peu agités, il descendit le petit escalier de bois qui menait au jardin et sortit par une porte à claire-voie donnant sur la place de l'église. Ayant allumé une cigarette il s'en alla en flânant, arriva à la place du Rouet où se trouvait la maison de Bard et s'engagea dans le chemin qui longeait les jardins des deux hôtels de Carlande. Quand il l'eut parcouru jusqu'au bout, il revint sur ses pas, le long des ruines de remparts qui prenaient dans la

nuit une apparence lugubre. Dans la vieille tour éventrée demeurait un banc de pierre. Régis s'assit là pour finir sa cigarette. Il respirait longuement cet air nocturne où passaient les parfums des jardins et des bois proches. Le bruit de la rivière cascasant sur les rocs de son lit arrivait jusqu'à lui, seul dans le silence de la ville et de la campagne.

Comme il allait se lever pour regagner sa demeure, il aperçut une silhouette longeant le mur du jardin de l'hôtel de Carlande. Homme ou femme, il ne savait, car elle était enveloppée d'une longue pèlerine sombre tombant presque jusqu'aux pieds. Un capuchon couvrait la tête. Ce promeneur nocturne, dont la démarche était un peu claudicante, arriva au jardin de l'hôtel du Palmier, s'arrêta devant la petite maison de jardinier, ouvrit la porte et disparut à l'intérieur.

Cette maison serait donc habitée ? pensa Régis. Cependant, les volets étaient clos quand j'y suis passé l'autre jour, avec Paul.

Ce fait ne l'intéressant pas, il se leva et regagna *la Tête d'or* où il se coucha, sa

promenade n'ayant décidément pas produit l'effet  
escompté.

## X

Régis passa toute la matinée du lendemain à Ormoy. Le travail des maçons était en train et il surveillait de près certaines réfections assez délicates. Lui-même mettait la main à quelques décors dont la restauration s'avérait assez difficile et demandait une main habituée à manier les outils du sculpteur. Au retour, il prit le chemin des écoliers, voulant revoir une gorge sauvage où Paul de Bard l'avait mené le lendemain de son retour. Il était midi quand il arrêta sa voiture devant l'hôtel.

Du premier coup d'œil, il vit que la cour présentait un aspect insolite. Des gens parlaient, très animés, entourant M<sup>me</sup> Bugle rouge d'émotion, les bras pendant le long du corps. Près d'elle, sa fille Angèle, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, donnait assez l'impression d'une physionomie horrifiée. Au seuil de l'hôtel,

M. Bugle se tenait debout, tout raide, et, preuve de grand bouleversement, avait sa toque blanche posée presque sur l'oreille !

M<sup>me</sup> Bugle se tourna vers l'arrivant, en levant au ciel ses bras courts et dodus.

– Ah ! monsieur Dorians, quelle affreuse chose ! Monsieur de Carlande... assassiné !

Régis eut un haut-le-corps.

– Monsieur Honoré de Carlande ?

– Oui, monsieur ! À coups de poignard, à ce qu'a dit Lambert, le valet de chambre, qui est arrivé ici comme un fou. Il faut vous dire qu'il est un cousin à nous... Ce matin, comme son maître ne le sonnait pas et que sa porte était fermée à clef comme d'habitude, il est allé prévenir madame et ils sont passés par la salle de bains pour entrer dans la chambre.

Ici, la narratrice s'interrompt un moment pour réaliser sans doute plus d'effet dramatique.

– ... Il était mort, monsieur !... tout ce qu'il y a de plus mort ! Le pauvre Lambert en était blanc comme fromage quand il est arrivé ici. Je lui ai

donné un verre de notre bonne eau-de-vie pour le remonter... N'est-ce pas, monsieur Bugle, qu'il était complètement chaviré ?

– Complètement chaviré ! dit l'hôtelier d'une voix sépulcrale.

– Les médecins y sont allés tout de suite, mais rien à faire. On a appelé le commissaire de police, comme de juste, et on attend les magistrats tout à l'heure. Croyez-vous, monsieur Dorians, qu'il nous arrive de pareilles choses à Maussenac ?

Elle en paraissait toute glorieuse. Mais Régis ressentait avec stupeur, une émotion que ne lui eût pas procurée un fait-divers de ce genre en d'autres circonstances. Cet homme, il l'avait vu la veille, il avait été son hôte pendant quelques heures. Et il imaginait le désarroi causé par une semblable découverte, l'effroi, l'angoisse devant une telle mort, à défaut de la douleur qui ne devait pas exister, s'il fallait en croire les apparences.

M<sup>me</sup> de Carlande était peut-être de forces à supporter sans faiblesse un coup semblable...

mais Alix, si jeune, et qui devait être si sensible...

Régis déjeuna rapidement. Il voulait se rendre chez ses amis pour avoir des nouvelles. Sur la place du Rouet stationnaient des groupes de curieux, et d'autres circulaient dans la rue des Trois-Grâces, devant cette demeure qu'on allait désigner maintenant par ce nom sinistre : la maison du crime. Régis trouva M<sup>me</sup> de Bard dans le salon où arriva aussitôt son beau-père, qui avait vu entrer le jeune homme.

– Eh bien, vous savez ?

– Oui, j'ai appris l'horrible chose en rentrant déjeuner. C'est vous qu'on a appelé, docteur ?

– C'est moi. Paul est venu me rejoindre. Tout était fini depuis longtemps. D'après nos constatations, la mort remontait à sept ou huit heures. Elle a dû être instantanée. La plaie au cœur était fort exigüe et avait saigné. L'arme avait été retirée. Rien n'a été dérangé, rien n'a disparu. Le plus singulier, c'est que la porte de la chambre donnant sur le palier, était fermée à clef, comme le défunt avait toujours coutume de le faire.

– Mais il en existait une autre, sans doute ?

– Oui. Je vais vous expliquer la topographie des lieux. À la suite de cette chambre se trouvait une salle de bains, puis une pièce appelée la petite bibliothèque et la chambre de madame de Carlande, elle-même suivie d'une salle de bains. Toutes ces pièces, donnant sur le palier, avaient leur porte également fermée à clef, ainsi qu'on l'a constaté.

– Par une fenêtre, peut-être ?

– Ce premier étage est haut, et il n'y a rien sur la façade qui puisse aider à l'escalade. En outre, toutes les fenêtres étaient fermées, comme chaque soir, sauf celle de madame de Carlande. Mais elle a précisément passé une nuit d'insomnie, ne s'étant décidée à prendre un somnifère qu'à quatre heures du matin, ce qui exclut la possibilité que l'assassin ait pu passer par sa chambre, puisque le crime a eu lieu entre minuit et une heure du matin.

– Alors ?

– Eh bien, alors, c'est pour le moment le plus

complet mystère. Le Parquet va arriver tout à l'heure. Je connaîtrai le résultat de l'examen des lieux et des premiers interrogatoires par le commissaire de police, qui est un de mes bons amis.

– Et... ces dames ?

– Madame de Carlande reste calme, pleine de sang-froid. Elle a répondu à toutes les questions de monsieur Robin, le commissaire, sans émotion apparente. Mais je devine chez elle un violent effort des nerfs.

– Et ceux d'Alix ont été aussi bien éprouvés par une émotion pareille, dit Guillemine. Je voulais l'amener ici, mais elle refuse de quitter sa mère. Vous me voyez encore toute bouleversée de ce drame ! Hier on dansait chez lui et maintenant...

Régis quitta le docteur et sa belle-fille et retourna à *la Tête d'or*, où il eut grand peine à faire quelque travail utile. Au passage, il avait aperçu les voitures amenant le Parquet et la police. Ce drame le préoccupait d'une façon singulière. Ses réflexions l'amenaient à penser

que de fortes complications se préparaient.

Vers six heures, il vit apparaître Paul, celui-ci montrait une physionomie préoccupée qui frappa son ami.

– Je crains que cela se présente mal pour madame de Carlande, dit-il sans préambule. L’interrogatoire de la femme de charge a démontré que les deux époux ont eu une discussion hier soir, plus violente qu’aucune autre. Car monsieur de Carlande avait continué de faire à sa femme des scènes de jalousie, comme celle-ci l’a déclaré. Cette Léocadie, la femme de charge, était depuis longtemps chez le défunt avant son mariage, et elle détestait sa nouvelle maîtresse, sous des dehors cauteleux. Mademoiselle d’Amberval, si bonne, si charitable, a dit un jour à Guillemine : C’est une détestable créature ! Je crois qu’elle ferait à maman tout le mal possible, si elle en trouvait l’occasion. Eh bien, l’occasion, la voilà.

– Qu’a-t-elle dit ?

– Elle a déclaré que, montant hier soir après le dîner pour prendre les ordres de madame de

Carlande, dans la petite bibliothèque, elle s'était arrêtée au moment de frapper en entendant son maître parler d'une voix furieuse. Il accusait sa femme d'avoir fait des avances à monsieur Romieux, et à toi...

– À moi ? par exemple !

– Oh ! c'était son habitude, à cet homme ! Madame de Carlande l'a dit elle-même aux magistrats quand ils l'ont interrogée à ce sujet. Le plus grave, c'est que cette Léocadie a déclaré l'avoir entendue cette fois proférer une menace. Monsieur de Carlande aurait crié : Je vous ferai bien avouer vos trahisons ! Et elle aurait répondu : Vous ne me ferez rien avouer du tout, sinon que je vous méprise et ne souhaite que d'être délivrée de vous !

– Oh ! en effet, si c'est vrai...

– Elle n'a pas nié cette phrase, mais elle a expliqué qu'elle faisait allusion à une séparation depuis longtemps demandée par elle et dont il ne voulait pas entendre parler. C'est plausible, et même possible. L'hypothèse d'un tel crime de sa part me semble invraisemblable.

– Certes ! Mais pour des gens non prévenus en sa faveur, les apparences sont plutôt troublantes. Autre chose encore : l’arme qui l’a tué avait été retirée de la plaie. On l’a retrouvée dans une panoplie d’armes blanches qui orne une paroi de la chambre du défunt. C’est un stylet ancien dont la poignée d’argent ciselé figure une tête de faucon. La lame avait été essuyée, non assez soigneusement, car on discerne quelques traces de sang. Lambert, le valet de chambre, a déclaré qu’il l’avait fourbie comme les autres huit jours auparavant. Il a dit, lui aussi, avoir entendu plusieurs fois des discussions entre ses maîtres. Monsieur était très méfiant, il surveillait madame tant qu’il pouvait. Mais elle ne semblait pas y faire attention et quand il se fâchait, elle le laissait dire sans presque lui répondre sauf parfois un mot bien sec. La femme de chambre a dit peu de chose à ce sujet. C’est une fille très discrète, qui aime beaucoup sa maîtresse. Elle a déclaré seulement : Madame était bien patiente, et à sa place j’aurais été autrement méchante.

Les deux amis restèrent un moment silencieux. Régis, le front plissé, réfléchissait.

– C’est une grave affaire pour madame de Carlande, dit-il enfin : si on ne parvient pas à l’élucider rapidement...

Paul hocha la tête.

– Oui, cela se présente terriblement mal. L’inspecteur qui accompagnait les magistrats est demeuré ici, pour continuer l’enquête. On va emporter le corps pour l’autopsie. Les obsèques sont fixées à lundi.

Paul se leva, en ajoutant :

– Je te laisse maintenant, car j’ai plusieurs malades à voir avant le dîner. J’ai été retardé par ce lamentable événement. Mais je voulais te faire connaître le résultat de ce début d’enquête, pensant que tu prendrais intérêt à cette affaire, maintenant que tu connais ces dames, nos voisines.

– Certes, et je plains beaucoup cette pauvre femme, qui va avoir de durs moments à passer, je le crains. Sa fille aussi, pauvre enfant !

– Oui, pauvre petite Alix, quand elle connaîtra les soupçons pesant sur sa mère, quel choc !

Après le départ de son ami, Régis, jugeant inutile de se mettre au travail avant le dîner, descendit au jardin pour réfléchir en fumant. C'était un jardin potager surtout, avec çà et là quelques rosiers, quelques plantes vivaces. Sous une cytise en pleine floraison se trouvaient deux bancs de bois. L'oncle de M. Bugle, le vieux Blaise, était assis sur l'un d'eux, sa pipe éteinte entre les dents. Il l'enleva et salua Régis. Celui-ci s'arrêta près de lui.

– Vous êtes bien ici, père Blaise ? Vous avez de bons parents qui vous soignent comme il faut.

– Quant à ça, il n'y a rien à dire, monsieur. Polydore et sa femme sont de braves gens. Je pourrai finir tranquillement mes jours chez eux.

Il semblait aujourd'hui disposé à causer. Ses yeux n'avaient plus l'apparence morne habituelle.

– ... Ils m'en ont raconté des choses ! Monsieur Honoré a été assassiné ?

– Hélas ! oui !

– Quel malheur ! Et par qui donc ?

– On ne sait pas encore. On cherche.

Le vieux secoua la tête.

– Ce n’était pas que j’avais beaucoup de sympathie pour lui, à vous dire vrai, monsieur, mais ça fait tout de même quelque chose quand on l’a connu comme moi tout, tout petit.

– Ah ! oui, c’est vrai, vous avez été longtemps au service de la famille ?

– Depuis l’âge de vingt ans, jusqu’à soixante-quinze ans. Monsieur Agénor m’aurait bien gardé pour finir mes jours chez lui, mais madame n’était pas de cet avis et c’est pourquoi j’ai accepté l’offre de mes neveux. Il était bon, monsieur Agénor, mais faible. Sa femme le menait, fallait voir ! C’est elle qui l’a fait se brouiller avec monsieur Honoré, à cause de l’héritage de l’oncle du Brésil.

– Oui, j’ai entendu parler de cela.

– Après, elle a essayé de rattraper la sottise qu’elle avait faite là. Mais monsieur Honoré n’était pas homme à oublier ni pardonner. Il a consenti à venir au lit de mort de son frère pour un semblant de réconciliation, mais il ne s’est

jamais soucié de son neveu, malgré les avances de madame et de monsieur Tristan. Il aurait même dit carrément à celui-ci qu'il ne lui fallait pas compter sur son héritage.

Le vieillard se tut. Sortant une blague de sa poche, il se mit à bourrer sa pipe.

– Monsieur Honoré avait un caractère difficile ? demanda Régis.

– Ah ! pour cela oui ! Monsieur le baron, son père, avait grand-peine à le tenir.

Quand il a hérité de monsieur Elzéar, il venait d'être majeur. Aussitôt, il est parti pour mener une vie indépendante, voyager, s'occuper de peinture et de je ne sais quoi. Ah ! oui, c'était un drôle de caractère ! La jeune dame qu'il a épousée sur le tard n'a pas dû avoir une vie bien rose !

– On le dit en effet.

– Ah ! la pauvre dame ! Enfin, la voilà délivrée de lui. Quoique on aimerait mieux que ce soit d'une autre façon. Qu'est-ce qui a bien pu venir le tuer comme ça ? Et pas pour le voler,

encore !

Oui, qui ? Qui était ce meurtrier ? Là se trouvait le problème que déjà Régis, avec sa lucidité et sa vive imagination, s'attachait à essayer de résoudre.

Peut-être surtout parce qu'il évoquait un charmant visage désolé, de beaux yeux douloureux.

## XI

Dès la journée de lendemain, tout Maussenac était au courant des soupçons pesant sur M<sup>me</sup> de Carlande.

Sans doute la femme de charge les avait-elle répandus, continuant d'assouvir sa rancune. Peut-être aussi Lambert, le valet de chambre, avait-il fait, sans mauvaise intention, quelques réflexions ou donné quelques détails pouvant éveiller l'attention des curieux et des malveillants, assez nombreux dans la petite ville, car Béatrix, fière et réservée, ne s'était pas attirée beaucoup de sympathies, surtout chez les femmes jalouses de sa beauté, de sa fortune.

– Se doute-t-elle de ces soupçons ? demanda Régis à M<sup>me</sup> de Bard qu'il rencontra le dimanche, au sortir de la grand-messe.

– Certainement ! elle me l'a dit : je me rends bien compte que l'on va me considérer comme la

seule personne capable d'avoir accompli cette horrible chose.

– Comment prend-elle cette situation ?

– Avec calme, en apparence. Car certains signes montrent parfois son angoisse. Mais elle doit avoir une force d'âme étonnante !

– Sa fille se doute-t-elle ?

– Non, pas encore. Pauvre chère Alix ! Ah ! si l'on pouvait vite, vite, découvrir ce misérable ! Vous avez vu l'inspecteur ? Il loge à *la Tête d'or*.

– Oui, je l'ai aperçu. Il paraît assez quelconque.

– À Toulouse, il y en a un fort capable qui a débrouillé très bien, l'année dernière, une affaire criminelle fort difficile. Mon beau-père dit que si la menace se précise, il faudra le demander...

À ce moment, sortant de l'église, parut M<sup>lle</sup> Clorinde de Ponty. Elle s'en alla toute boitillante vers son antique équipage, et sa voix s'éleva, un peu discordante :

– Menez-moi à l'hôtel de Carlande, Roubinoux !

– Elle n’y mettait jamais les pieds du vivant de monsieur Honoré, dit Guillemine à mi-voix. Madame de Carlande allait assez souvent la voir. C’est sa petite-nièce, je crois vous l’avoir dit ?

– En effet...

Tout en répondant, Régis considérait machinalement Tristan, debout près de sa voiture, attendant sa mère.

– A-t-il rendu visite à la veuve de son oncle ? demanda-t-il.

– Il est venu jeudi dans l’après-midi, madame de Carlande l’ayant fait prévenir, comme il se devait. Les magistrats l’ont interrogé pour la forme, car lui ne pouvait rien savoir. Il a dit ignorer quels étaient les rapports entre le mari et la femme, n’ayant avec son oncle que des relations cérémonieuses.

La baronne de Carlande s’avançait à ce moment, lourde, obèse, un voile de deuil couvrant son visage. Tristan ouvrit la portière, l’aida à monter, prit place sur le siège et mit sa voiture en marche.

– Leur ancien domestique, le vieil oncle des Bugle, prétend que c’est elle qui a brouillé les deux frères de Carlande.

– Mon beau-père le dit aussi. Il l’a connue du vivant de monsieur Agénor et la juge fausse, haineuse, sous des dehors bonasses... Bon, voici cette Iris ! Partons ! Elle m’horripile de plus en plus !

Et, tout eu marchant à pas rapides, M<sup>me</sup> de Bard ajouta :

– Elle a accompagné vendredi son grand-père qui allait voir madame de Carlande pour lui offrir ses condoléances. C’est Alix qui les a reçus, en excusant sa mère très fatiguée. Alors Iris a dit, avec son air de chatte sournoise : Votre pauvre maman ! Quelle calamité que cette mort ! Mais dites-lui que nous serons toujours avec elle, quoi qu’il arrive. Il paraît que son grand-père l’a regardée d’une drôle de manière. Alix n’a pas compris pourquoi. Mais il est probable que le président, qui se rend compte de la position redoutable où se trouve madame de Carlande, a jugé cette phrase pour le moins déplacée, alors

qu'aucune accusation, qu'aucun soupçon même n'a été formulé officiellement contre elle.

– Ah ! en effet ! murmura Régis.

Il poursuivait une idée qu'il exprima presque aussitôt.

– Peut-on admettre qu'une femme telle que madame de Carlande, même si elle avait eu l'atroce énergie morale de le faire, ait eu la force physique nécessaire pour porter un tel coup .

– Cette objection, je l'ai adressée à mon beau-père. Il m'a répondu que madame de Carlande avait pratiqué toute jeune des exercices physiques dont son père était grand partisan. Elle a acquis ainsi une musculature assez exceptionnelle chez une femme. Il ne paraîtrait donc pas impossible que... Oh ! c'est horrible à discuter cela ! ajouta la jeune femme en frissonnant. Et peut-on imaginer qu'elle aurait eu l'affreux courage de l'enlever de la plaie, de... ? Et pourquoi ?

– Ce pourrait être pour donner à supposer que l'assassin a emporté une arme. Mais en continuant notre raisonnement hypothétique,

comment admettre qu'une femme ayant une telle présence d'esprit, un tel sang-froid dans le crime, ait laissé sur l'arme ces traces, alors que rien ne la pressait ?

À ce moment, Iris rejoignait M<sup>me</sup> de Bard et Régis. Elle ne s'arrêta pas et les salua au passage d'un aimable signe de tête. Elle était aujourd'hui vêtue de gris, couleur du temps morose de cette matinée.

– Elle a tout de même le tact de ne pas mettre de couleurs voyantes, dit Guillemine. Il y a de lointaines alliances entre les Puymaurier et les Carlande... Pour en revenir à notre sujet, oui, cela me paraît comme à vous inadmissible.

– N'est-il pas aussi singulier que, en admettant sa culpabilité, elle ne se soit pas arrangée pour qu'une des portes ne fût pas fermée à clef, afin de laisser supposer que l'assassin avait pu pénétrer par là ? Elle avait un prétexte tout trouvé pour expliquer cet oubli, en alléguant l'émotion produite par cette scène avec son mari.

– Non, c'était impossible. Monsieur de Carlande fermait lui-même les portes de sa

chambre, de la salle de bains et de la bibliothèque. C'était une manie chez lui. Elle datait du jour, une vingtaine d'années auparavant, où un malfaiteur s'était introduit nuitamment dans une chambre de l'hôtel. Brusquement éveillé, il avait jeté un cri si terrible que l'homme, craignant sans doute d'être surpris par les gens de l'hôtel, s'était éclipsé. Mais monsieur de Carlande avait éprouvé une secousse nerveuse dont les effets subsistaient, et c'est pourquoi il s'enfermait toujours, même chez lui. Il exigeait que sa femme fît de même. Comme elle a affirmé n'avoir pas dormi jusqu'à quatre heures du matin, il lui serait impossible, en tout état de cause, de justifier un oubli de sa part, puisque on ne pouvait passer par sa chambre sans qu'elle entendît.

– Il semble évident que si elle était coupable, elle n'aurait point parlé de cette insomnie. À moins qu'on y voie une suprême habileté, une affectation de sincérité pour donner le change.

Ils arrivaient à ce moment sur la place du Rouet. M<sup>me</sup> de Bard demanda :

– Rentrez-vous tout de suite à la maison ? Ou bien m’accompagnez-vous à l’hôtel de Carlande ? On a rapporté le corps hier après l’autopsie et le cercueil est exposé dans le grand salon. Je vais prier près de lui un instant.

– Oui, je vous accompagne, dit Régis.

Le portail était grand ouvert, la porte du logis aussi. Dans le vestibule, une femme se détacha de l’ombre et les salua. Régis entrevit une grande silhouette maigre, une face aplatie, de petits yeux inquisiteurs.

– La femme de charge, chuchota Guillemine.

Dans le grand salon enténébré par les volets clos, des cierges, plantés en de hauts chandeliers, brûlaient autour de la bière couverte d’un drap noir dont la croix blanche disparaissait sous une jonchée de roses. Une religieuse, assise, égrenait son chapelet. Sur un des prie-Dieu était agenouillée Alix d’Amberval, le front entre ses mains. Elle le releva une seconde pour voir qui entrait, puis reprit sa pose accablée.

M<sup>me</sup> de Bard et Régis, après avoir prié un

moment, se relevèrent pour jeter de l'eau bénite sur le cercueil. Alors Alix, quittant son prie-Dieu, s'avança vers eux.

– Venez, murmura-t-elle.

Elle les conduisit dans le petit salon voisin. Ici, un volet était entrouvert, et le visage de la jeune fille apparut très pâle, avec un cerne autour des yeux.

– Comment va votre mère, ma chérie ? demanda M<sup>me</sup> de Bard en lui prenant les mains.

– Elle souffre beaucoup de la tête aujourd'hui, ma pauvre maman. Je l'ai obligée à se coucher. Mais elle veut absolument veiller une partie de la nuit. Heureusement votre excellent beau-père l'a bien aidée pour les pénibles formalités. Je lui en suis tellement reconnaissante !

– Lui et Paul seront toujours à votre disposition pour quoi que ce soit, ma petite Alix. Voulez-vous que mon beau-père vienne voir madame de Carlande ?

– Oh ! non, il est inutile de le déranger. Maman a pris un comprimé et j'espère qu'elle

souffrira moins tout à l'heure. Je crois qu'elle a eu hier une grosse émotion, à cause de cette Léocadie...

Alix baissait la voix.

– ... Il y a eu une discussion entre elles. Je ne me trouvais pas présente. C'était à propos des roses... Vous savez qu'il avait recommandé, s'il mourrait au moment de leur floraison, qu'on en remplît son cercueil ?

– Oui, je l'ai entendu dire.

– Maman n'y pensait plus.

Léocadie le lui a rappelé. Maman a répondu que le corps ayant été ramené après l'autopsie dans le cercueil fermé, elle ne voulait pas qu'on le rouvrît. Alors Léocadie lui a dit quelque chose... Je ne sais pas quoi, maman ne l'ayant pas répété. Mais c'est une chose qui a dû lui faire bien du mal, car lorsque je suis entrée dans sa chambre, un peu après, elle était toute pâle, comme prête à perdre connaissance.

De son petit mouchoir, Alix essuya une larme qui glissait de ses paupières.

– ... Le menuisier est venu ce matin, on a couvert le... corps de roses que Léocadie avait cueillies. Maman n'était pas présente. Je ne lui en ai pas parlé.

– Chère Alix, ce sont quelques mauvais moments à passer. Mais tout s'arrangera. Vous serez débarrassées de cette affreuse femme...

Guillemine entourant de ses bras les épaules de la jeune fille, l'embrassait affectueusement.

– ... Venez passer quelques moments chez nous cet après-midi. Vous échapperez un peu à cette atmosphère funèbre.

– Vous êtes très bonne, Guillemine, mais je ne puis encore accepter votre invitation. Dans quelques jours, oui, je serai heureuse de répondre à votre amitié, si précieuse pour moi.

Elle tendit la main à Régis, dont la physionomie témoignait d'une émotion contenue.

– Veuillez faire connaître à madame de Carlande, mademoiselle, ma très respectueuse sympathie, dit-il en s'inclinant.

Elle murmura : Merci ! et il vit la tristesse de

son regard s'atténuer un instant.

Hors de la maison, Guillemine s'arrêta quelques secondes, en regardant son compagnon.

– Avez-vous idée de ce que cette femme a pu dire à madame de Carlande pour produire sur elle un tel effet ?

– Oh ! certainement... Et vous aussi sans doute ?

– Hélas ! murmura M<sup>me</sup> de Bard. La malheureuse, ce n'est peut-être que le commencement de son calvaire !

## XII

Les obsèques furent célébrées le lendemain dans cette église où, depuis longtemps, ne paraissait plus monsieur Honoré de Carlande, sinon pour accomplir quelque obligation sociale. Selon la coutume, la veuve n'y assistait pas. Tristan conduisait le deuil avec trois cousins du défunt venus de Cahors, de Toulouse et de Paris.

Le président Puymaurier et les docteurs de Bard suivaient. Alix s'avancait près de la baronne de Carlande, le visage invisible sous son voile. Madame de Bard et Iris venaient ensuite, presque sur la même ligne que la femme de charge, elle aussi voilée.

L'église était pleine. Cette mort dramatique suscitait curiosité et commentaires. Régis avait pris place près de la chapelle de la Vierge. Vers la fin de la cérémonie, comme il tournait la tête, il vit non loin de lui un homme de haute taille,

d'assez forte stature. Il avait un beau visage brun, viril, accusant une quarantaine d'années. Sa tenue, son apparence, étaient celles d'un homme du monde. Sa vue éveilla chez Régis un intérêt qu'il ne put s'expliquer. Il le chercha du regard au cimetière, mais ne le vit pas.

La bière déposée dans le caveau des Carlande, ce fut le défilé devant la famille. À quelques pas de là se tenait la femme de charge. Elle avait un peu écarté son voile pour examiner les invités. Cette face plate, cette bouche lippue, ces yeux demi-baissés, provoquèrent chez Régis un sentiment de répulsion dont il ne fut pas maître.

Cette femme représente le plus grand danger pour madame de Carlande, pensa-t-il.

Puis il reporta son attention sur la famille. Alix, derrière son voile, restait invisible, la baronne aussi. Régis regardait curieusement Tristan. Celui-ci paraissait emprunté dans son vêtement de deuil. Il tendait la main aux invités d'un geste presque mécanique, sans les regarder. Ses yeux demeuraient peu visibles sous les paupières demi-baissées. Dans son visage, au

teint un peu bilieux, la bouche serrée faisait une fente étroite, le nez mince pointait.

Laide figure, décidément ! pensa Régis.

À son tour, il passa devant la famille, serra la main de Tristan. Ces doigts courts, au froid contact, lui produisirent une impression presque répulsive, que ne put effacer la tiède pression de la main d'Alix.

Après cela, il s'en retourna à *la Tête d'or*, pressé de se remettre au travail, un peu dérangé les jours précédents. Il se rendit à Ormoy dans l'après-midi, en bicyclette, et rentra tard.

Dans une rue de Maussenac, le docteur de Bard, sortant de chez un client, le héla au passage :

– Monsieur Dorians ! Écoutez...

Quand Régis fut descendu et se mit à marcher près de lui, le docteur dit en baissant la voix :

– Un nouveau coup dur pour madame de Carlande ! On a ouvert cet après-midi le testament. Elle est légataire universelle, avec charge de distribuer certains legs, entre autres

deux cent mille francs à la femme de charge.

– Ah ! ah !... Terrible, en effet ! Le mobile du crime... Oui, ce sera la conclusion du juge.

– Et le pire, c'est qu'elle le savait, et qu'elle n'entend pas le cacher ! Elle nous l'a déclaré très net en venant nous voir à sa sortie de l'étude. Je suis innocente, je n'ai rien à cacher. Car naturellement elle se rend tout à fait compte de la menace redoutable qui pèse sur elle. Mais elle prétend y faire face sans user de réticences.

– C'est d'un beau courage ! Mais son mari lui avait donc fait part de ses intentions ?

– Il s'agit encore d'une des singularités de ce bizarre cerveau. Au moment de son mariage, il a refusé de faire un contrat, mais il a promis à monsieur du Borois, son parent et futur beau-père, de léguer toute sa fortune à sa femme. Il voulait, prétendait-il, que l'on se fît à sa parole, sans nul besoin de signatures et de papier timbré. Cette promesse, il l'a tenue, quels que fussent ses griefs, d'ailleurs probablement imaginaires.

– Grave, très grave !

– Hélas ! Tout se réunit contre elle. Et pourtant... non, c'est impossible, impossible ! Mais arrivera-t-on à percer cet affreux mystère ?

– Je ne crois pas en tout cas qu'il le soit par cet inspecteur qui loge à *la Tête d'or*. Il me paraît plutôt falot.

– Nous demanderons qu'on en envoie un de Toulouse. Le président Puymaurier et moi nous occuperons de cette affaire. Car lui aussi est convaincu de son innocence. Il n'en est pas de même de madame Puymaurier, paraît-il. Guillemine, qui est allée cet après-midi un instant chez elle pour lui donner un renseignement demandé, en est revenue furieuse. Cette femme n'a cessé de pousser des pointes contre madame de Carlande, avec des hélas ! des soupirs, des mines de vertueuse indignation et d'injurieux sous-entendus. Iris était là et disait de temps à autre, avec un air désolé : Oh ! grand-mère !... Oh ! croyez-vous ? non, non, je ne puis croire ! sur un ton qui laissait entendre qu'elle aussi... Ah ! c'est odieux !

– Oui, c'est odieux, mais c'est l'abominable

hypocrisie du monde. Cette femme qu'on jalousait pour sa beauté, pour sa fortune, quelle perspective de la voir un jour humiliée, torturée, déchue ! Pouah ! Ces êtres-là me répugnent au delà de tout.

Régis eut le lendemain une nouvelle preuve que déjà madame de Carlande prenait figure d'accusée aux yeux de ses concitoyens. M<sup>me</sup> Bugle, en venant lui apporter son déjeuner, s'exclama, toute agitée :

– Croyez-vous ça, monsieur Dorians ? Croyez-vous que madame de Carlande a tué son mari pour avoir son héritage, comme on le raconte aujourd'hui ?

– Qui donc raconte cela ? dit violemment Régis.

Pourquoi tant d'indignation ? Pourquoi prenait-il tant à cœur ce malheur, la dangereuse situation d'une femme à peine connue, et depuis si peu de temps ?

– ... Oui, quelles misérables langues venimeuses ont répandu cette calomnie ?

– Ah ! ça se dit partout dans la ville, monsieur ! Qui l’a dit en premier, je n’en sais rien. Mais croyez-vous ça possible, vous, monsieur Dorian ?

– Non, je ne crois pas ! Il y a dans ce crime un mystère, mais il sera éclairci, madame Bugle, n’en doutez pas !

L’accent énergique de son pensionnaire parut impressionner l’hôtesse. Elle déclara que pour sa part elle en serait bien contente, car il était épouvantable de penser qu’une jeune dame aussi bien aurait commis un pareil crime.

– Surtout pour de l’argent, ajouta-t-elle.

Oui, songea Régis, devant des juges, devant un jury, ce serait une charge plus grave qu’un motif passionnel, ou même une réaction de vengeance contre l’humiliante jalousie de son mari. Tuer pour de l’argent... Inexcusable ! Mais impossible dans ce cas !... Alors quoi ? Où chercher un fil conducteur ?

Deux jours plus tard, M<sup>me</sup> de Carlande se

rendait à Figeac, où la convoquait le juge d'instruction. Le docteur de Bard avait offert de l'accompagner, mais elle refusa, tout en lui témoignant sa reconnaissance avec plus d'émotion qu'elle n'en avait montré jusqu'alors.

– Je dirai simplement la vérité. Je ne puis dire autre chose. Certes, je comprends bien que tout semble m'accuser. Mais comment prouver mon innocence, tant que le coupable reste inconnu ?

Elle avait appris à sa fille la menace qui pesait sur elle. Le jour où elle se rendit à Figeac, Alix vint déjeuner chez M<sup>me</sup> de Bard. Celle-ci avait dit à Régis : Venez aussi. Nous tâcherons de la distraire un peu. La jeune fille semblait tenir de sa mère le courage moral. En dépit d'une visible angoisse, elle s'efforça de s'intéresser à la conversation, aux souvenirs de scoutisme évoqués par les deux amis, aux anecdotes contées par Régis sur des personnages en vue, artistes, littérateurs, savants connus de son oncle. Mais Régis se sentait profondément ému devant ce fin visage pâli, ces beaux yeux tristes qui semblaient retenir leurs larmes.

Cet après-midi-là, quand Régis eut été jeter un coup d'œil sur les travaux d'Ormoy, il décida de prendre pour regagner Maussenac un chemin encore inconnu de lui. Après avoir longé une gorge étroite dont la végétation était absente, il déboucha dans un vallon boisé, passa la rivière sur un vieux pont enguirlandé de lierre et s'engagea dans un sentier sous bois. Le ciel était pur aujourd'hui, le soleil encore chaud en cette fin d'après-midi. Régis, sur sa bicyclette, avançait dans le clair-obscur des feuillages, entre les hêtres pressés autour de lui et les buissons vivant dans leur ombre. Il arriva ainsi à ce qui avait dû être autrefois une avenue. De très vieux ormes subsistaient encore. D'autres, abattus par l'orage, les tempêtes ou la vétusté, gisaient sur l'herbe épaisse. En continuant, Régis atteignit un espace couvert de cette même herbe, qui avait dû être une cour. En face de lui, il vit une antique demeure dont la façade délabrée, la tour en poivrière disparaissaient presque sous l'exubérant feuillage d'une vigne énorme. Un colombier en ruines s'élevait à droite de la cour, près d'un puits à la margelle croulante, surmonté d'une

ferronnerie maintenant rouillée. À droite, des communs, ruinés eux aussi. Autour, il y avait eu sans doute autrefois un parc, un jardin. Mais tout avait disparu sous l’envahissement des arbres, des ronciers, des noisetiers, maîtres de l’espace abandonné, qui maintenant enserraient cette gentilhommière, répandaient sur elle une ombre à peine teintée de lumière en ce jour de printemps.

Régis, descendu de sa monture, s’approcha pour voir le millésime et les armoiries inscrits sur un linteau de pierre, au-dessus de la porte au vantail à demi pourri.

Cette porte s’ouvrit tout à coup. Sur le seuil parut M<sup>lle</sup> de Ponty, vêtue d’un vieux peignoir de coton noir à pois blancs. Elle dévisagea le jeune homme de ses petits yeux noirs, étonnamment vifs dans ce visage desséché de vieille femme.

– Vous venez voir ma ruine ? Cela vous intéresse ?

La voix était un peu aigre, un peu ricanante.

– Je m’intéresse à toutes les choses du passé, mademoiselle.

Elle le toisa, des pieds à la tête.

– Ne seriez-vous pas cet architecte de Paris qui a entrepris de restaurer Ormoy ?

– Régis Dorians, oui, mademoiselle.

Elle eut un petit rire qui avait le son d'une crécelle.

– Oh ! oh ! Arsène Lebœuf, seigneur d'Ormoy ! Et vous prêtez la main à cette ridicule comédie, jeune homme ?

– Je ne considère pas cela comme une comédie, mademoiselle. J'estime au contraire que cet homme honorable agit intelligemment en employant sa fortune de cette façon, en sauvant de la ruine une de ces vieilles demeures, trésors hérités du passé, dont beaucoup sont malheureusement en train de disparaître.

Régis avait parlé d'un ton net, fièrement, avec cet air de courtoisie qui lui était habituel. La vieille demoiselle, de son regard perçant, considéra un instant cette belle physionomie grave, ces yeux qui reflétaient la droiture du cœur, l'ardeur de l'intelligence. Elle dit

brusquement :

– Eh bien puisque vous aimez les vieux logis, entrez chez moi. Vous n’y verrez que la ruine, mais personne n’y touchera, pour la réparer, non, pas même après ma mort.

Elle rentra à l’intérieur, et Régis la suivit.

On pénétrait directement dans une grande salle voûtée, dallée de pierres en partie brisées. Des débris de tentures pendaient aux murs décrépits. Dans une énorme cheminée de pierre au manteau sculpté demeuraient les hauts landiers forgés, sur les pierres du foyer désagrégées. Aux parois, des trophées de vénerie. Comme ameublement, une armoire, une grande table de merisier dont le bois se fendait.

Arrivée au milieu de cette pièce, M<sup>lle</sup> de Ponty s’arrêta, en se tournant brusquement vers Régis.

– Non, pas même après ma mort, car je la léguerai à ma petite-nièce, madame de Carlande, avec l’obligation de la faire démolir afin qu’il n’en reste pas pierre sur pierre.

Elle parlait avec une sorte de violence

contenue. Son petit visage ridé, jaunâtre, se colorait un peu, ses yeux brillaient, pleins de passion.

– Où ont vécu mes ancêtres, je ne veux pas que des étrangers habitent jamais. Je suis la dernière de cette race des Ponty, qui fut autrefois une des premières de ce pays. Tout cela finira avec moi.

Elle étendait ses petits bras maigres, flottant dans les manches trop larges, comme si elle embrassait tout ce qui l’entourait.

– Mais puisque madame de Carlande est de votre famille, mademoiselle ?

– Que ferait-elle de ce vieux nid ? Et sa fille après elle ? Inutile de leur laisser ce fardeau. Car c’est tout ce que j’aurai à leur léguer.

Puis, sans transition, elle demanda, de ce ton brusque qui semblait habituel chez elle :

– Qu’est-ce qu’on dit là-bas, à propos de l’assassinat d’Honoré ?

Régis se sentit embarrassé. M<sup>lle</sup> de Ponty était-elle au courant des soupçons planant sur sa

nièce ? Devait-il les lui faire connaître ?

– Je sais de quoi on ose l'accuser, dit-elle en voyant son hésitation. Elle n'a pas de secret pour moi. Et vous, la croyez-vous coupable ?

– Oh ! non !

La spontanéité de cette réponse amena une curieuse flamme dans le regard de la vieille demoiselle. Elle saisit la main de Régis et la serra entre ses doigts secs, un peu déformés.

– Eh bien, jeune homme, vous êtes au moins un être intelligent, au milieu de tous ces ânes bâtés de Maussenaçais...

– Oh ! mademoiselle, la famille de Bard...

– Oui, oui, eux aussi sont ses amis. Venez par ici...

Toujours lui tenant la main, elle l'emmena dans une pièce voisine, plus petite, dont le plafond était traversé de poutrelles noircies.

Il y avait là une antique cheminée de chêne sculpté, un bahut du même temps, quelques sièges dépareillés, un tapis usé sur le parquet en partie détruit par l'humidité.

– Asseyez-vous...

Elle lui désignait un petit fauteuil à médaillon dont la tapisserie n'avait plus de couleur. Elle-même prit place dans une grande bergère où disparaissait sa mince personne difforme. Cette pièce donnait sur l'autre façade de l'habitation. Par la fenêtre ouverte, on voyait un petit étang, qui avait peut-être représenté autrefois une pièce d'eau. Les margelles s'étaient sans doute effondrées, ensevelies sous les hautes herbes. Quelques plantes aquatiques flottaient à la surface de cette eau demi-morte qui reflétait tristement l'ombre verte des arbres pressés autour d'elle.

– Ruine, ruine, ruine ! dit M<sup>lle</sup> de Ponty d'une voix devenue stridente, en étendant la main dans cette direction. Ruine partout, et jusque dans l'âme de ma pauvre Béatrix, sacrifiée au misérable égoïsme de son père.

Elle croisa nerveusement ses mains sur le coton usé de son peignoir. En cette vieille femme semblait exister encore une extraordinaire vitalité. Ses yeux parlaient presque avant sa

bouche, qui laissait voir des dents encore belles, un peu aiguës.

– Vous ne la jugez pas coupable ? Alors, que croyez-vous, monsieur ?

– Eh bien, mademoiselle, nous sommes pour le moment encore dans l’obscurité la plus complète ! Ce testament a encore compliqué la situation...

– Oui, hélas ! Cet homme lui aura fait tout le mal possible ! Mais dans son orgueil imbécile, il voulait que l’on se fiât à sa parole, tout simplement ! Un contrat comme tout le monde, fi donc ! Et puis sans doute pensait-il tenir sa femme sous sa domination, par la crainte de se voir déshéritée.

– Mais comment le père de madame de Carlande a-t-il accepté cela ?

La vieille demoiselle ricana.

– Lui, Armand ? Eh ! il ne pouvait pas refuser ! Il vendait sa fille pour payer ses dettes.

– Quoi ?

– Exact, mon cher monsieur. Ah ! c’est une

triste vie que celle de Béatrix ! Mariée à seize ans à ce d'Amberval, noceur, joueur, qui la laissa ruinée, vivant ensuite chez ce père sans cœur, joueur aussi, confiné dans son égoïsme ! Un beau jour, ce fut la grosse perte d'argent, la menace du déshonneur. Des créanciers en outre surgissaient de toutes parts. Il s'adressa à Honoré, son cousin éloigné, il le supplia de lui venir en aide. L'autre acceptait, à condition d'épouser Béatrix. Celle-ci, bien qu'éprouvant de l'éloignement à l'égard de ce prétendant, consentit à se sacrifier pour sauver l'honneur de son père. Cependant, dès cet instant, elle se sentit une grande amertume à l'égard de l'homme qui pesait ainsi sur sa volonté, en profitant d'une situation désespérée. Mais cette amertume devint du mépris quand, au lit de mort de son père, elle apprit que son mari avait racheté les créances et ne les avait pas détruites.

La main agitée de la vieille demoiselle plongea dans une poche de son peignoir et en sortit une ancienne tabatière d'argent.

– ... Comprenez-vous ? Ils les conservait pour que l'honneur d'Armand restât entre ses mains,

jusqu'à la fin.

– Mais puisqu'il avait épousé sa fille ?...

– Nous avons supposé, Béatrix et moi, qu'Armand avait peut-être commis quelque irrégularité, quelque imprudence... enfin une chose que connaissait Honoré, dont il avait les preuves entre les mains. Ainsi tenait-il une menace suspendue sur son beau-père, et, par contrecoup, sur sa femme.

M<sup>lle</sup> de Ponty prit une prise, l'aspira lentement et referma la tabatière d'un coup sec.

– ... Car il était trop perspicace – perspicace comme le diable – pour ne pas se rendre compte des sentiments qu'il lui inspirait. Après la mort de son père, elle tâcha d'obtenir la séparation. Impossible ! Il n'entendait pas lâcher sa victime. Et de plus belle continuèrent les suspicions insultantes, les odieuses scènes de jalousie, toute une comédie de méchancetés enfin !

M<sup>lle</sup> de Ponty s'interrompit, ferma les yeux, et sa physionomie prit tout à coup une expression de grande tristesse.

– Pauvre enfant ! Ma pauvre Béatrix ! murmura-t-elle. Quelle âme fière ! Quelle énergie ! Ah ! c’est une Ponty, elle, par sa grand-mère, ma sœur aînée. Orgueilleuse comme nous tous, mais droite, incapable d’une bassesse. Une âme solitaire. À moi seule, elle se confiait. Je crois que j’ai tout connu de ses souffrances.

Elle resta un moment silencieuse, puis soulevant ses paupières, se redressa dans la bergère, d’un mouvement incroyablement vif pour son âge. Régis rencontra de nouveau ses yeux brillants.

– Croyez-vous qu’ils oseront l’arrêter ?

– J’espère bien que non ! L’enquête doit être poussée beaucoup plus avant. Un inspecteur venant de Toulouse, fort habile dit-on, est arrivé cet après-midi. Il trouvera peut-être des indices permettant de suivre une autre piste.

– Ces portes fermées... cette discussion... ce testament...

La vieille demoiselle parlait rêveusement. De nouveau, sa vivacité s’affaissait. Elle enfouit la

tabatière dans sa poche et repoussa d'un geste lent une mèche de ses cheveux blancs égarée sur son front jauni.

– ... Ce testament... une vengeance d'Honoré, croirait-on. Une double vengeance, puisqu'il déshérite complètement son neveu.

– Il ne l'aimait pas, m'a-t-on dit ?

– Il le détestait même, à cause de sa mère qu'il haïssait. Ah ! ces Carlande, quelles natures ! Agénor était le meilleur, mais son frère, mon beau-frère ! Qu'a-t-elle enduré aussi, ma sœur Mathilde !

La vieille demoiselle grinçait des dents. Un feu s'allumait dans son regard.

– ... La veuve d'Agénor est digne des autres. Les Carlande !... les Carlande !

Un rire aigre s'échappait de ses lèvres. Puis, sans transition, elle tendit à Régis sa petite main ridée.

– Allons, jeune homme, je vous ai retardé en vous parlant de mes inquiétudes. Je ne l'aurais pas fait pour d'autres, mais vous, vous m'avez

inspiré confiance, tout d'un coup. J'ai vu quelque chose dans vos yeux...

Elle jeta un regard autour d'elle, soupira, et, dit avec tristesse :

– Je ne puis rien pour défendre Béatrix. Si j'étais plus jeune... ah ! je le trouverais bien, le lâche, le misérable qui a commis ce crime !

Son vif regard rencontra celui de Régis, debout devant elle.

– J'espère que nous le découvrirons aussi, mademoiselle. Pour ma part, je m'intéresse infiniment à cette troublante affaire. J'y ai déjà réfléchi, je compte y réfléchir beaucoup encore.

– Eh bien, si vous trouvez quelque chose, ne manquez pas de venir me le dire.

Elle prit la canne déposée près d'elle et se leva sans attendre que Régis lui offrît son aide.

– ... D'ailleurs, venez quand il vous plaira, s'il ne vous est pas désagréable d'échanger quelques mots avec une vieille solitaire. Je ne vois guère plus personne, en dehors de mes nièces, je vis avec une servante sourde, dans mes ruines...

Elle étendit les bras, d'un mouvement subit, comme pour englober tout l'espace autour d'elle.

– Ici vécurent les comtes de Ponty, quand ils venaient chasser dans leurs domaines des alentours. Ils avaient un château près de Cahors, un hôtel à Paris, et ils étaient fort bien reçus à la cour. Maintenant tout est fini. Je suis la dernière des Ponty.

Il y avait quelque chose de si poignant dans son accent, dans le geste des bras retombant le long du corps, que Régis, ému, se pencha, prit sa main et y appuya respectueusement ses lèvres.

Sur la bouche bien dessinée qui avait dû être la seule beauté de cet être déshérité, un sourire parut, presque doux, qui donna un attrait inattendu à ce visage d'octogénaire.

– Jusqu'ici, Béatrix seule me comprenait. Je crois que maintenant il y aura vous aussi, monsieur Dorians.

## XIII

Au début de la semaine suivante, Régis partit pour Paris où il devait demeurer une dizaine de jours. À ce moment M<sup>me</sup> de Carlande était encore libre. Blondain, l'inspecteur toulousain, continuait l'enquête. Il avait paru à Régis intelligent et réservé. Tous deux, se rencontrant à *la Tête d'or*, avaient échangé quelques paroles, mais rien qui se rapportât à l'affaire. Celle-ci continuait de préoccuper Régis, dont le cerveau ruminait certaines idées ; mais jusqu'alors il ne pouvait découvrir le moindre fil conducteur.

Trois jours avant son retour, il reçut une lettre de Paul. M<sup>me</sup> de Carlande avait été arrêtée la veille.

... À la suite d'un second interrogatoire, il s'est présenté un fait nouveau. Cette misérable Léocadie a raconté qu'un hiver, à Rome, un secrétaire d'ambassade, M. de Montray, faisait à

M<sup>me</sup> de Carlande une cour discrète, mais fort empressée, qui avait été bien accueillie. M. de Carlande l'avait su, d'où reproches, colère de sa part, dénégations de la soi-disant coupable. Or cette femme, ayant, dit-elle, aperçu le diplomate en question aux obsèques de son maître, a su, faisant elle-même sa petite enquête, qu'il se trouvait depuis quelque temps dans un hôtel de Figeac et qu'on l'avait vu rôder aux alentours de Maussenac. L'inspecteur, vérifiant ses racontars, a constaté leur exactitude. Le juge d'instruction en a parlé à M<sup>me</sup> de Carlande. Avec cette franchise qui, je le crains, paraît suspecte à des gens accoutumés aux mensonges, aux faux-fuyants des prévenus, elle a reconnu que M. de Montray, à Rome, lui avait fait connaître les sentiments passionnés qu'elle lui inspirait. Mais elle l'avait écarté, ne voulant pas manquer à son devoir, quelque dur qu'il fût. Quant à la présence du diplomate aux environs, elle la connaissait par une lettre qu'il lui avait fait tenir, et à laquelle elle ne donna pas de réponse.

« Tu comprends ce qu'on va échafauder sur ce nouveau mobile du crime ? L'inspecteur

Blandain n'a pas caché à mon père que la situation était fort grave pour elle. La malheureuse femme garde son courage. Elle a choisi pour l'assister un avocat du barreau d'Agen. Mais je me souviens que ton oncle est l'ami de M<sup>e</sup> Régent, l'excellent avocat d'assises. Pourrais-tu lui demander d'être son défenseur, si rien ne vient à la traverse de cet affreux procès ?

« Mon père a été la voir dans sa prison avec la pauvre petite Alix, si brisée par le chagrin, mais gardant toujours son courage, elle aussi. »

Quelques heures plus tard, Régis se trouvait chez l'ami de son oncle. Quand il eut exposé les faits avec précision, M<sup>e</sup> Régent déclara :

– Affaire très intéressante... et difficile, si rien ne survient qui éclaire la situation. Je m'en chargerai volontiers, mon cher Régis. L'accusée va sans doute être transférée bientôt à Agen. J'irai la voir et prendrai contact avec mon collègue.

Régis avait une hâte singulière de se retrouver à Maussenac. Ce fut cependant le cœur serré qu'il y pénétra, ce soir de juin encore brûlant et entra

dans la salle de l'hôtel où la première personne qu'il aperçut fut l'inspecteur Blondain, occupé à lire son journal en attendant le dîner. Ils se saluèrent, sans se parler, et Régis gagna sa chambre. M<sup>me</sup> Bugle parut peu après, apportant le potage.

– Il s'est passé des choses pendant que vous étiez absent, monsieur Dorians !

– Oui, mon ami m'a écrit... Mais que fait encore ici cet inspecteur, puisque madame de Carlande est inculpée ?

– On se le demande ! Est-ce qu'il a encore l'idée de chercher autre chose ? Il a questionné de nouveau la femme de charge, les domestiques. Pourquoi ce ne serait pas cette Léocadie, la coupable ? Peut-être que son maître lui avait dit ce qu'il lui laisserait et elle pouvait avoir envie de toucher plus tôt son legs.

– Comment serait-elle entrée, puisque toutes les portes étaient fermées, la clef restant dans la serrure ?

– Ah ! c'est vrai ! Mais, vous savez, ça paraît

si énorme, un pareil crime, de la part d'une jeune dame comme elle !... Non, je suis obligée de me raisonner pour y croire !

Régis dîna rapidement et descendit pour se rendre chez ses amis. L'inspecteur, dans la salle, causait avec des gens du pays attablés là. Que cherchait-il ? Quels étaient ses soupçons ?

Chez le docteur, la porte fut ouverte par M<sup>me</sup> de Bard, qui jeta une exclamation joyeuse :

– Ah ! vous voilà ! Paul va être content. Il est dans le cabinet avec son père. Entrez. Ils vous attendaient un peu ce soir.

Par la porte du salon restée ouverte, Régis entrevit la silhouette d'Alix assise près d'une fenêtre. Guillemine dit à mi-voix :

– Elle habite chez nous. Quelle pitié !

Quelques instants après, Régis était assis dans le cabinet du docteur, en face de celui-ci et près de son ami. Il écoutait le récit des derniers événements, que Paul lui avait déjà contés dans sa lettre.

– Que fait ici l'inspecteur ? demanda-t-il

quand Paul eut terminé.

– Il cherche. Il doute. Quelque chose lui semble louche. Tout est trop bien préparé pour perdre madame de Carlande. Voilà ce qu’il a confié à mon père.

– D’après lui, le juge d’instruction s’est trop hâté de donner le mandat d’amener, ajouta le docteur de Bard. Entre autres choses, il ne s’explique pas pourquoi elle aurait retiré l’arme de la plaie pour la remettre à sa place après l’avoir essuyée, assez mal d’ailleurs, puisqu’il subsistait à l’extrémité des traces de sang.

– Je me suis fait aussi cette réflexion, dit Régis. Complication inutile, comble d’horreur dans le crime, difficile à admettre.

– Puis encore, une femme aussi intelligente que celle-là aurait songé qu’en de telles circonstances, elle serait la première soupçonnée. Mais on se heurte toujours à cette impossibilité de pénétrer dans ces pièces fermées.

– Évidemment. J’avais bien songé aussi à cette crypte que vous m’aviez dit exister sous les deux

maisons, et où peut-être l'on pourrait pénétrer par le jardin de l'hôtel du Palmier. Mais cette même impossibilité subsiste toujours.

– Et aussi le fait que rien n'a été volé.

Régis tira une bouffée de la cigarette qu'il tenait entre ses doigts, puis demanda :

– Est-ce que la maison de jardinier, derrière l'hôtel du Palmier, est habitée ?

– Non, pas que je sache, dit le docteur. Elle ne l'a jamais été depuis que les Carlande ont définitivement quitté ce logis.

– Cependant, j'y ai vu entrer quelqu'un dans la nuit du crime. Il devait être onze heures du soir. Je me promenais par là en fumant, n'ayant pas sommeil.

– Tiens ! Comment était cet individu ?

– Plutôt petit, enveloppé dans une sorte de grande cape qui tombait presque jusqu'à ses pieds. Un chapeau était enfoncé sur sa tête. Il m'a semblé qu'il boitait légèrement.

– Ah ! mais, c'est intéressant ! s'écria Paul.

Mais aussitôt découragé, il ajouta :

– Cela ne sert à rien, puisqu'en admettant qu'il eût de mauvais desseins, il ne pouvait pénétrer chez madame de Carlande.

– Voilà pourquoi jusqu'alors je n'ai pas fait mention de ce fait.

– Et puis, Tristan a pu loger quelqu'un là sans que nous le sachions. Toutefois, à l'occasion, nous devrions signaler cela à l'inspecteur. Il aura peut-être une idée, lui... Et l'histoire relative à ce monsieur de Montray, qu'est-ce que tu en dis ?

– C'est lui que j'ai dû apercevoir dans l'église, le jour des obsèques. Un homme fort distingué, de belle prestance. Il avait sans doute cherché à la revoir, à lui parler. Y avait-il réussi ? Nous n'en savons rien.

– En tout cas, c'est une nouvelle charge dont va s'emparer l'accusation. Ah ! mes enfants, ce sera dur de sortir d'une telle impasse la pauvre femme ! conclut le docteur de Bard.

Les jours suivants, Régis fut absorbé par ses

occupations. M. Lebœuf se trouvait pour quarante-huit heures à Maussenac et tous deux passaient une grande partie de la journée à Ormoy. Vers la fin d'un après-midi cependant, Régis prit le chemin de Ronceval, le logis de M<sup>lle</sup> de Ponty. Il pensait à la colère, au chagrin de la vieille demoiselle maintenant que ce qu'elle redoutait tant s'était accompli pour sa petite-nièce.

Il avait plu le matin. Le temps restait humide et gris. Ensermée dans cette verdure encore trempée de pluie, la gentilhommière semblait plus lamentable encore. Près de l'entrée était accotée une bicyclette de femme. Au moment où Régis allait frapper, la porte s'ouvrit, laissant paraître Alix d'Amberval. Elle eut un petit sursaut, puis lui tendit la main en esquissant un sourire.

– Vous venez voir ma tante, monsieur. Elle en sera bien contente, car elle a gardé de vous un très bon souvenir. Je vais la prévenir...

Elle s'éloigna et revint aussitôt.

– Entrez, ma tante vous attend.

Elle répondit à son salut par un gracieux signe de tête et sortit.

M<sup>lle</sup> de Ponty accueillit l'arrivant par une exclamation jetée de sa voix discordante :

– Ah ! ah ! on n'oublie pas sa vieille amie ! Une bonne note pour vous, jeune homme.

Quand il fut assis devant elle, la vieille demoiselle demanda :

– Il paraît que vous vous êtes occupé d'avoir un avocat pour défendre ma pauvre Béatrix ? Vous croyez donc qu'on en arrivera là ?

– J'espère bien que non ! Mais cependant, je dois avouer que rien jusqu'ici n'éclaire cette obscurité.

M<sup>lle</sup> de Ponty eut une grimace de mépris.

– Est-ce que tous ces gens de justice ne devraient pas voir qu'une femme comme celle-là est incapable d'une chose pareille ? Peut-on l'imaginer frappant ainsi ?... Ah ! quelle horreur !

Elle frissonna, les traits crispés.

– ... Ces affreux stylets ! J'ai toujours eu

horreur de ce genre d'armes, quand je les voyais dans la bibliothèque d'Armand de Carlande.

Régis se pencha, le visage tendu.

– Les !... Il y en avait donc plusieurs ?

– Deux, rapportés d'Orient par le père d'Armand. Il avait voyagé en Arabie et un souverain arabe quelconque, auquel il avait rendu je ne sais plus quel service, lui en avait fait don. Agénor en garda un et remit l'autre à son frère.

– Ils étaient semblables ?

– Oui, c'était la même tête de faucon. Mais à la base de l'une d'elles était gravée une petite croix. Sans doute cette arme avait-elle appartenu à un seigneur français du temps des Croisades et tomba-t-elle entre les mains de quelque émir. C'était du moins l'explication donnée par Armand de Carlande.

– Quel fut le possesseur de ce stylet ?

– Ah ! je l'ignore ! J'ai connu seulement cette particularité au hasard d'une conversation avec Armand, dans sa bibliothèque.

– L'autre stylet serait donc en la possession de

Tristan ?

– Évidemment, à moins qu’il l’ait vendu, ce qui est peu probable... Cela paraît vous intéresser, monsieur.

– Cela m’intéresse énormément !

– Pourquoi ?

– Je ne puis vous répondre encore. Il faut que je demande un renseignement à l’inspecteur... Puis j’ai besoin de parler au valet de chambre de monsieur de Carlande. Savez-vous, mademoiselle, s’il est encore à Maussenac ?

– Oui, il reste à l’hôtel pour le garder, l’aérer, m’a dit Alix.

– Très bien. Je vous quitte, mademoiselle. J’ai hâte de me rendre compte... Je reviendrai bientôt.

Il s’en alla hâtivement, suivi du regard surpris de la vieille demoiselle. En croisant sur sa poitrine ses petites mains parcheminées, M<sup>lle</sup> de Ponty murmura :

– Ce jeune homme-là est bien capable de découvrir ce que toute leur police est incapable de voir !

## XIV

Dès son retour, Régis alla frapper à la chambre que l'inspecteur occupait à *la Tête d'or*. Blondain se leva à son entrée, visiblement surpris.

– Je m'excuse de vous déranger, inspecteur. Mais il s'agit d'une chose qui peut présenter quelque importance pour l'affaire de Carlande.

Prenant place sur le fauteuil que lui offrait l'inspecteur, Régis résuma ce que lui avait appris M<sup>lle</sup> de Ponty au sujet des stylets.

– ... Vous avez sans doute en mains celui qui a tué monsieur de Carlande ? Y avez-vous remarqué cette croix gravée ?

– Je n'ai vu aucune croix.

– Cependant, d'après mademoiselle de Ponty, celui que possédait le défunt portait ce signe.

– J'interrogerai à ce sujet le valet de chambre Lambert. Si c'est lui qui entretenait la panoplie, il

a probablement vu cette marque. En outre, je me rendrai demain à Figeac pour examiner de très près l'arme du crime. Au cas où elle ne serait pas celle appartenant au défunt, nous nous trouverions en présence d'un nouveau mystère.

– Qui ne serait pas défavorable à madame de Carlande, cette fois ?

– En effet. Mais il resterait toujours cette énigme des portes fermées... et du mobile, qui pour elle apparaît de façon éclatante.

– Trop éclatante, peut-être ?

L'inspecteur eut un sourire qui détendit un instant sa bouche sérieuse.

– Vous trouvez que tout était trop bien arrangé pour la désigner comme suspecte ? Évidemment. Mais la passion peut rendre une femme imprudente... trop pressée...

– Vous croyez donc à cette histoire au sujet de ce monsieur de Montray ?

– C'est plausible, du moins. Pour le moment, j'erre encore dans les ténèbres. J'ai de nouveau interrogé la femme de charge. Elle maintient ses

dières. Entre nous, je puis vous avouer que je la juge comme une âme pleine de fiel. Mais jusqu'ici rien ne me permet de réfuter ce qu'elle avance.

– Il est aussi un fait que je dois vous faire connaître, inspecteur...

Et Régis raconta ce qu'il avait vu près de la maison du jardinier, la nuit du crime.

– Je n'en avais pas parlé, n'y attachant pas d'importance, étant donné que personne d'étranger n'a pu pénétrer dans l'appartement de la victime.

L'inspecteur frappa sur son genou, d'un geste impatient de sa grande main osseuse.

– Voilà, nous en revenons toujours au même point ! Madame de Carlande seule a eu accès près de son mari.

– Et cependant elle n'est pas coupable !

L'inspecteur sourit à nouveau, avec quelque ironie.

– Je n'en suis pas si assuré que vous, monsieur. Je dis seulement qu'il y a dans cette

affaire quelques points un peu troublants... Eh bien, donc, j'éluciderai cette question des stylets dès demain et je vous dirai ce qu'il en est advenu.

Là-dessus, ils se serrèrent la main et se séparèrent cordialement.

Après son dîner, Régis descendit avec l'intention d'aller faire une courte visite à ses amis. Le vieux Blaise errait dans la cour, sa pipe aux dents. Régis songea tout à coup qu'ayant été si longtemps au service des Carlande, il pouvait avoir connaissance de ce stylet qu'avait possédé le père de Tristan. Il s'approcha, lui adressa la parole. Mais le vieillard était dans ses jours de mutisme, il répondait par monosyllabes et son regard restait morne. Régis dut renoncer pour ce soir-là, en se promettant de saisir un moment favorable.

Chez ses amis, il ne dit mot de ce qu'il avait appris en cette journée. C'était un trop faible indice, un anneau isolé d'une chaîne inexistante. Il ne fallait pas donner un faux espoir à la jeune fille aux yeux tristes, dont il eût voulu prendre sur lui tout le fardeau d'angoisse, dans l'ardeur de

son cœur déjà pris par l'amour.

Mais il avait en tête un projet qu'il réalisa dès ce soir-là, en rappelant au docteur de Bard l'offre qu'il lui avait faite de visiter le château de Mazerolles, qui présentait de l'intérêt pour un amateur d'archéologie.

– Volontiers. Demain après-midi, si vous le voulez. J'en profiterai pour m'arrêter chez un fermier dont la femme a été opérée assez récemment et qui doit être encore surveillée. La baronne et son fils ne sont pas très accueillants, mais pour moi, ils se montrent relativement aimables.

Vers trois heures, les deux hommes s'en allèrent dans la voiture du docteur. Le ciel était bas, la pluie semblait proche. La route montait, longeant des bois touffus à gauche, et à droite un sombre ravin où écumait la rivière. Entre deux piliers de pierre verdie apparut une allée mal entretenue, tracée entre des buissons pressés, que surmontaient les frondaisons des hêtres.

– Il y a eu beaucoup de coupes faites en ces dernières années, dit le docteur. Les châtelains

ont besoin d'argent. Leurs deux fermes rapportent peu, car Tristan ne surveille rien. Paresse ou incapacité ? Les deux peut-être. Quand sa mère était plus jeune, elle s'occupait de tout et les affaires allaient mieux. Mais elle a le cœur malade, et, en outre, une fracture mal remise la gêne dans sa marche.

À l'extrémité de l'avenue, apparut le château, construction datant en partie du quinzième siècle. Là aussi, le manque d'entretien s'avérait aussitôt très grave pour l'œil exercé de Régis. Le pont qui enjambait les douves envahies par l'herbe offrait même l'apparence d'une ruine inévitable.

– Cette partie n'est pas habitée, dit le docteur quand il eut arrêté sa voiture. Les châtelains se sont cantonnés dans quelques pièces, par derrière.

L'autre façade s'encadrait entre deux grosses tours rondes garnies de mâchicoulis. Les fenêtres, étroites comme des meurtrières sur le devant, avaient été insuffisamment élargies pour permettre une pénétration à peu près normale de l'air et du soleil. Un grand parterre négligé, où se voyaient quelques statues verdâtres, s'étendait

au-devant, ayant pour fond les arbres d'un parc.

D'une grande charmille qui se trouvait à droite du château sortit M<sup>me</sup> de Carlande, marchant lentement, appuyée sur une canne. Elle était vêtue d'une longue pèlerine noire tombant jusqu'à mi-jambe. Un capuchon d'étoffe caoutchoutée couvrait les cheveux.

– Ah ! ah ! je vois que vous faites cas de mes prescriptions, madame ! dit le docteur en s'avançant au-devant d'elle. Ces petites promenades, sans fatigue, sont excellentes pour vous.

– Oui, je m'y astreins presque chaque jour. Cet après-midi, je craignais la pluie, mais je m'étais vêtue en conséquence.

Elle avait une voix lente, douceuse. Ses yeux d'un bleu trop pâle s'attachaient avec indifférence sur Régis, qui s'inclinait.

– Mon jeune ami, monsieur Régis Dorians. Il est architecte, et s'occupe en même temps d'études archéologiques. Votre Mazerolles l'intéressera beaucoup, si vous lui permettez de le

visiter.

– Du moment où il est amené par vous, docteur... C'est vous qui travaillez à Ormoy pour ce Lebœuf, monsieur.

Il n'y avait aucune bienveillance ni cordialité dans l'accent et le regard de la baronne. Sur la réponse affirmative, elle ajouta avec un sourire dédaigneux de ses lèvres pâles :

– Dans quelques années, il se fera appeler Lebœuf d'Ormoy. Cela sonnera très bien... Venez, docteur, et vous, monsieur. Je vais faire appeler mon fils pour qu'il soit votre cicérone.

Elle alla vers une porte en arc surbaissé ouverte dans la façade garnie de vigne vierge. Une pièce voûtée, meublée de quelques coffres et bahuts, servait de vestibule. Des patères de chêne étaient attachées au mur, sous des têtes de cerfs et des hures de sangliers. M<sup>me</sup> de Carlande enleva sa pèlerine avec l'aide du docteur, qui l'accrocha près du capuchon.

– Gervaise !

À cet appel parut une servante trapue, au

visage rougeaud.

– ... Allez dire à monsieur que le docteur de Bard est ici avec un de ses amis.

Puis la baronne ouvrit une porte et introduisit ses visiteurs dans une grande pièce bien meublée, où l'on avait probablement réuni ce qui subsistait d'un passé plus fortuné.

Régis regardait sa silhouette un peu lourde se mouvoir avec quelque difficulté. Elle était grande, obèse. Sa robe même s'écartait complètement de la mode. Faite de voile, sans autre ornement qu'un ruché blanc autour de l'encolure échancrée, elle l'enveloppait de larges plis qui donnaient quelque majesté à son allure. Elle s'assit près d'une fenêtre, devant une petite table où se trouvaient un tricot, des livres, une écritoire ancienne.

Tandis qu'elle adressait quelques mots à ses hôtes, Régis l'examinait discrètement. Elle avait un large visage blafard, avec une ombre de duvet au-dessus des lèvres minces et un peu de gonflement sous les yeux. Sa physionomie conservait un air d'indifférence, sa voix restait

doucereuse, et ses yeux regardaient rarement en face l'interlocuteur.

Quelques minutes plus tard, une porte fut lentement ouverte et Tristan parut.

Il portait un costume de tweed beige fané, avec une cravate noire comme signe de son deuil. Son teint mat avait une teinte un peu jaune. Sous ses lourdes paupières, il jeta un regard en dessous vers les visiteurs.

– Bonjour, Tristan, dit le docteur. Voici monsieur Dorians qui voudrait visiter Mazerolles, car il porte grand intérêt aux choses du passé.

– Cette demeure ressemble à tous les vieux châteaux que vous avez déjà pu voir. Il y en a quelques centaines comme cela en France.

Le ton était plutôt maussade. Tout en parlant, le jeune baron tendait à Régis une main que celui-ci serra à peine, ce contact froid lui paraissant désagréable.

– Pas mal sont en ruines, mon cher, dit le docteur. Le vôtre est assez bien conservé, du moins dans certaines de ses parties.

– Eh bien, je vais vous montrer celles-là.

– À tout à l’heure, messieurs, dit la baronne, de sa voix la plus mielleuse.

À la suite de Tristan, le docteur et Régis commencèrent la visite du château. Il leur montra des salles voûtées, une des tours avec son escalier creusé dans l’épaisseur du mur. Par un dédale de couloirs, il les conduisit à la chapelle, délabrée, mais qui conservait encore ses antiques vitraux.

– J’ai beaucoup étudié les constructions de cette époque, dit Régis, comme ils s’en allaient. Presque toutes présentent des passages secrets, des chambres dérochées.

– Oui, il y en a ici également, dit Tristan. C’était nécessaire, en cas de siège. Nous avons aussi une ancienne citerne qui servait au ravitaillement en eau.

– Et la salle des gardes ! Montrez-la à monsieur Dorians, Tristan. Elle est très belle.

– Mon grand-père l’avait transformée en salle de billard et en bibliothèque.

Tristan semblait s’humaniser, flatté sans doute

de voir l'étranger s'intéresser visiblement à ces souvenirs du passé des Carlandes. Descendant un escalier de pierre en spirale, il introduisit ses hôtes dans une grande salle, dont la voûte aux nervures élégantes attira aussitôt l'attention de Régis.

– Très belle, en effet. Les sculptures ont une finesse étonnante. Ceci est dû, probablement comme beaucoup d'autres choses de ce temps, à quelque artiste inconnu.

Abaisant son regard, Régis vit le lourd billard d'acajou orné de bronzes, qui occupait le milieu de la salle. Deux bibliothèques se faisaient face, de chaque côté d'une haute cheminée dont le manteau portait les armoiries de Carlande. Trois hautes fenêtres encore garnies de leurs vitraux éclairaient cette salle. Sur la paroi, en face de celle qui occupait le milieu, se trouvait une panoplie d'armes à feu et d'armes blanches.

Régis tressaillit. S'avancant de ce côté, il feignit de regarder de nouveau la voûte. Mais d'un rapide coup d'œil, tandis que Tristan répondait à une remarque du docteur de Bard, il

avait inventorié la panoplie. Entre deux petits poignards à manche damasquiné se trouvait un stylet à tête de faucon.

Ah ! s'il avait pu, le prendre entre ses doigts, l'examiner... Impossible !

Les trois hommes reprirent le chemin du salon. M<sup>me</sup> de Carlande n'était plus seule. Iris, assise près d'elle sur une chaise basse, accueillit les arrivants par le sourire ambigu de ses belles lèvres roses.

– Eh bien, monsieur Dorians, que dites-vous de Mazerolles ? Comme architecte, vous devez trouver qu'il y aurait fort à faire ?

– Beaucoup à faire, en effet, mademoiselle. Mais il en vaudrait la peine.

M<sup>me</sup> de Carlande soupira.

– Hélas ! il ne saurait en être question. Si mon pauvre Tristan n'avait pas été déshérité, c'aurait été tout autre chose. Mais depuis longtemps il savait que cette fortune ne serait pas pour lui.

Tristan, après avoir serré la main d'Iris, s'était assis près d'elle. Il tenait les yeux baissés, mais

Régis voyait sa mâchoire un peu crispée, ce qui semblait être chez lui un signe d'émotion violente, et ses mains, ses courtes mains musculeuses appuyées au bras de son fauteuil, qui se contractaient nerveusement.

– C'est fort mal de la part de l'oncle, dit Iris d'une voix suave. Vous étiez le dernier des Carlande, l'héritier légitime. Mais il faut s'incliner devant l'inéluctable.

– S'incliner... oui, on ne peut faire autrement.

L'accent de la baronne était amer, et dans son regard un instant dévoilé, Régis crut voir une lueur de haine.

La pauvre Béatrix doit avoir en elle la plus féroce ennemie, pensa-t-il. Est-elle au courant ? Peut-être pas. Mais elle doit avoir sa part de responsabilité, si ce que je crois maintenant s'avère juste.

Un peu après, les visiteurs prenaient congé. Régis respira plus librement, hors de cette déplaisante atmosphère. Cette femme qui donnait l'impression d'une profonde fausseté, Tristan, si

trouble... et l'inquiétante Iris...

Que faisait-elle entre ces deux êtres, la mère et le fils ? La baronne semblait lui témoigner de l'affection, tout au moins apparente. Quant à Tristan, Régis avait surpris tout à l'heure quelques regards glissés vers M<sup>lle</sup> Puymaurier, et il ne doutait pas qu'il fût dévoré par la passion.

Mais quel but poursuivait Iris en venant dans cette demeure appauvrie où rien ni personne ne semblait devoir l'attirer ?

– Croyez-vous que monsieur Honoré de Carlande avait informé son neveu qu'il devait léguer ses biens à sa femme ? demanda Régis après un moment de songerie.

– Je n'en sais rien, mais c'est très possible. Il ne cachait pas son aversion pour Tristan et celui-ci savait qu'il ne toucherait rien de son héritage.

– En ce cas, la mère et le fils devaient lui en vouloir mortellement.

– Sans nul doute. Toutefois, je les crois habiles à dissimuler. Tristan conservait avec son oncle et sa tante des rapports cérémonieux et je

n'ai jamais rien ouï dire. Monsieur Honoré, lui, ne se gênait pas pour lui adresser une remarque blessante ou pour en émettre une à son égard devant autrui. C'est ainsi que je l'ai entendu dire un jour, avec son mauvais sourire sardonique : Très correct, mon neveu, tout à fait correct. Et je suis certain qu'il ne m'assassinera pas, puisqu'il sait que mon testament ne fait pas mention de lui.

– Une victime bien peu sympathique, en somme, ce monsieur de Carlande ?

– Certes ! certes ! Si jamais sa veuve passait en jugement, on trouverait des circonstances atténuantes...

– Oh ! n'envisageons pas cela ! dit brusquement Régis.

Son compagnon lui jeta un coup d'œil surpris. Il vit un profil un peu tendu, une bouche pensive. Paul lui avait dit la veille : Vois-tu, père, je crois que Régis a quelque chose dans l'idée au sujet de cette affaire. Il ne dit rien, car c'est un esprit prudent, mais je ne serais pas surpris qu'un de ces jours il nous réserve quelque surprise.

## XV

Quand Régis arriva à *la Tête d'or*, M<sup>me</sup> Bugle lui dit :

– L'inspecteur vous demande d'aller lui parler avant le dîner, monsieur Dorians.

Et avec une lueur de curiosité dans ses petits yeux vifs, elle ajouta :

– Est-ce que vous travaillez donc avec lui ? Est-ce que vous allez trouver quelque chose de nouveau ? Ah ! si on pouvait m'annoncer que la jeune dame est reconnue innocente, on me ferait bien plaisir, et je pourrais répondre comme il convient à ces gens qui disent pis que pendre sur elle ! Et sa pauvre petite demoiselle serait bien heureuse ! Elle est si jolie, si gracieuse, mademoiselle Alix !

– Vous êtes une brave femme, madame Bugle, dit Régis avec émotion. Oui, j'espère que nous

trouverons le vrai coupable. En attendant, ne faites connaître à personne que j'ai des rapports avec l'inspecteur.

– Oh ! il n'y a pas de crainte ! répliqua fièrement M<sup>me</sup> Bugle. Pour bavarder, je ne suis pas la dernière, mais je sais tenir ma langue pour les choses sérieuses. Madame Bugle, tu sais donner un tour de clef à la serrure quand il faut, me dit quelquefois monsieur Bugle qui est un homme tout ce qu'il y a de discret.

Amusé un instant par la mine importante de la toute ronde hôtelière, Régis reprit son sérieux en allant frapper à la porte de l'inspecteur. Celui-ci, qui fumait en réfléchissant, lui offrit une cigarette et entama aussitôt l'entretien.

– J'ai les renseignements. Primo, il n'y a pas de croix gravée sur le stylet trouvé dans la panoplie du défunt. Secundo, le valet de chambre déclare que cette croix existait sur la poignée maintes fois fourbie par lui, et en particulier une huitaine de jours avant le meurtre de son maître.

Régis sentit son cœur bondir de joie.

– Et moi, j’ai vu aujourd’hui l’autre stylet, au château de Mazerolles où je m’étais rendu avec le docteur de Bard. Le baron de Carlande, sur ma demande, m’a fait visiter les parties intéressantes de sa demeure. Dans l’ancienne salle des gardes, il y a une panoplie. Le stylet se trouve là.

L’inspecteur émit un léger sifflement.

– Très bien ! Mais il faudrait le voir de près.

– Cela vous regardera, quand les faits seront assez probants pour que vous obteniez un mandat de perquisition. Autre chose : la baronne de Carlande était aujourd’hui vêtue d’une longue pèlerine qui m’a paru ressembler fort à celle du mystérieux personnage qui pénétra la nuit du crime dans la maison du jardinier.

Blondain eut un vif mouvement de surprise.

– Ah ! ah ! de mieux en mieux.

– Cet individu boitait, comme Tristan de Carlande.

– Vous en concluez donc que le meurtrier a pénétré dans l’hôtel de Carlande par le logis voisin ?

– Cela me paraît indubitable.

– À moi aussi. Mais comment ? Par où ? Le problème reste entier sur ce point. Je vais faire un examen sérieux dans l’hôtel de Carlande, m’informer près du domestique s’il n’a pas entendu parler de quelque communication secrète. Dans ces vieilles maisons... En tout cas, il me semble que ces découvertes peuvent donner de l’espoir pour disculper madame de Carlande. Quant au mobile... Le baron de Carlande savait-il que son oncle le déshériterait ?

– Il le savait. Mais il savait aussi que l’héritière serait madame de Carlande... à moins que, condamnée pour ce crime...

L’inspecteur sursauta sur sa chaise.

– Naturellement, elle ne pouvait hériter de sa victime ! Et la fortune revenait au neveu ! Ah ! c’était bien joué ! Il ne manque pas de malice, d’une malice diabolique, ce Carlande !

– C’est un être odieux ! dit Régis avec dégoût.

Pendant un moment, les deux hommes fumèrent en silence. Puis Régis dit pensivement :

– Je me demande si la baronne de Carlande était au courant de cet odieux projet ? Peut-être a-t-elle seulement soupçonné la vérité ? D’après ce que m’a dit mademoiselle de Ponty, la grand-tante de Béatrix de Carlande, elle a excité de son mieux Agénor, son mari, contre monsieur Honoré ! Fort probablement, elle a agi de même pour son fils. Ces excitations à la haine, à la cupidité, ont dû rencontrer en lui un terrain favorable. De là au crime, il n’y a qu’un pas.

En se levant, Régis ajouta :

– Je vous quitte, inspecteur. Nous allons réfléchir à la seule question qui reste insoluble. J’irai voir mademoiselle de Ponty. Elle a beaucoup connu les Carlande, qu’elle déteste, et me donnera peut-être une indication.

– C’est cela. De mon côté, j’irai faire une visite minutieuse de l’hôtel de Carlande. À demain.

Cette nuit-là, Régis dort très peu. Trop de pensées se pressaient dans son esprit. Il se leva tôt pour se rendre à Ormoy, et au retour, vers dix heures, il s’arrêta chez M<sup>lle</sup> de Ponty.

La vieille demoiselle se trouvait dans la cour. Appuyée sur sa canne, elle considérait les évolutions de deux poules cherchant leur pitance dans l'herbe. À la vue du jeune homme, elle redressa un peu sa taille contrefaite et lui adressa une sorte de sourire.

– M'apportez-vous des nouvelles, mon jeune ami ?

– Précisément, mademoiselle, et de bonnes nouvelles.

– Ah ! ah ! ah ! Venez par ici...

Elle le conduisit sur un banc croulant, placé à l'ombre d'un vieux figuier, près du puits.

– Asseyez-vous avec précaution, car il pourrait se briser sous vous... Alors, ces nouvelles ?

– Nous savons qui est l'assassin.

Les petits yeux noirs flambèrent.

– Enfin ! C'est vous qui l'avez trouvé ?

– J'y ai du moins aidé, répondit modestement Régis. D'heureuses circonstances m'avaient permis de faire quelques remarques. Et vous-

même, mademoiselle, m'avez donné l'autre jour un renseignement précieux.

– Lequel ?

– Au sujet des stylets.

– Les stylets ? comment cela ?

– Vous m'avez appris qu'il y en avait deux.

– Oui. Mais alors ?

– Eh bien, celui qui a tué monsieur de Carlande n'était pas le sien. Il ne portait pas la croix gravée.

M<sup>lle</sup> de Ponty sursauta, et le vieux banc gémit lamentablement sous son poids cependant léger.

– Il ne... En ce cas, c'est... c'est Tristan ?

– On n'en peut douter, d'autant que j'ai apporté à l'inspecteur d'autres témoignages.

– Abominable ! cria la vieille demoiselle.

Elle élevait vers le ciel ses mains tout à coup tremblantes.

– ... Le monstre ! Et laisser accuser Béatrix !

– Non seulement la laisser accuser, mais

encore vouloir qu'elle le soit, dès avant l'accomplissement du crime. Il y a là toute une mystérieuse préméditation dont je voudrais bien avoir la clef. Mais le motif du crime est fort clair, quand l'on sait que le meurtrier ne peut hériter de sa victime.

– C'est lui, alors, qui aurait eu la fortune, si Béatrix avait été condamnée ?

– En effet.

– Ah ! le misérable ! Ah ! le maudit !

La main agitée levait la canne, la brandissait furieusement.

– ... Ma pauvre Béatrix ! Ah ! je voudrais le tenir ici, ce chafouin, pour lui tordre le cou ! Et son affreuse mère ? Elle est bien capable de l'avoir encouragé ! Alors, Béatrix va être libre ?

– Pas encore, mademoiselle. Il nous reste à découvrir comment, par où l'assassin a pu pénétrer dans cet appartement clos.

– Ah ! mais oui ! Comment ? Comment ?

– Vous qui avez connu les Carlande, vous n'avez jamais entendu parler d'une

communication secrète entre l'hôtel du Palmier et son voisin ? Vous avez dû fréquenter souvent ce logis ?

– Très souvent, puisque mon amie, la mère d'Agénor et d'Honoré, y habitait la plus grande partie de l'année. Mais elle ne m'a jamais soufflé mot de cela... Si. pourtant, je me rappelle ceci : elle me raconta un jour qu'une grande discussion avait eu lieu entre Armand, son mari et Elzéar, le frère de celui-ci, qui habitait alors l'hôtel voisin. Tremblante au son de ces voix irritées, elle s'était avancée au pied de l'escalier pour tâcher de connaître le motif de cette querelle. Celle-ci avait cessé peu après. Armand était sorti presque aussitôt, mais à sa grande surprise, mon amie n'avait pas vu descendre Elzéar.

– Il était donc passé directement de l'hôtel du Palmier dans son logis ?

– Sans doute, vous m'y faites penser maintenant. Mais où peut se trouver cette issue secrète, je l'ignore absolument.

– Eh bien, nous tâcherons de la découvrir. Je vais maintenant me rendre chez le docteur de

Bard. Il doit conduire cette après-midi mademoiselle d'Amberval à Figeac et elle pourra donner à sa mère ce grand espoir, cette certitude, mieux vaut dire.

La vieille demoiselle joignit ses mains maigres.

– Pauvre petite enfant, si courageuse, et qui souffrait tant cependant ! Oui, allez vite la rassurer !... Et merci !

## XVI

Chez le docteur de Bard, il n'y avait personne dans les pièces du rez-de-chaussée. Mais en s'avancant vers une des portes vitrées donnant sur le jardin, Régis vit Alix assise à l'ombre d'un catalpa, un ouvrage entre les doigts. Elle leva la tête, le vit et lui sourit.

– Ah ! monsieur Dorians ! Vous venez voir votre ami ? Il est sorti, son père aussi. Guillemine est en courses...

– C'est vous surtout que je souhaitais rencontrer, mademoiselle. J'ai quelque chose d'heureux à vous apprendre.

– Quelque chose d'heureux ?

Le regard mélancolique, aussitôt reprenait vie.

– L'inspecteur et moi savons qui est le meurtrier.

Elle jeta une exclamation :

– Oh ! dites vite !

Prenant la chaise qu'elle lui désignait, Régis conta ses découvertes. Toute pâlie par l'émotion, par l'horreur, elle murmurait : Oh ! est-ce possible ! Tristan ! Quelle chose épouvantable...

Quand il eut terminé, elle mit son visage entre ses mains qui tremblaient un peu.

– Et il laissait accuser ma pauvre mère ! Il s'était même arrangé pour qu'elle le fût plus sûrement ! Être abominable !

Elle laissa retomber ses mains et Régis vit une physionomie bouleversée, un regard plein de flamme.

– Alors, on va l'arrêter, lui, à son tour ?

– Très probablement, cela ne tardera pas. Il reste cependant...

À ce moment, Guillemine parut au seuil du salon. Alix se leva précipitamment, laissant tomber à terre son ouvrage, et s'élança vers elle.

– Amie, vous ne vous doutez pas de ce que monsieur Dorians vient de m'apprendre ? Maman... maman va être disculpée !

Guillemine eut un cri de joie.

– Vraiment ? Le meurtrier est découvert ?

Régis recommença son récit. M<sup>me</sup> de Bard le ponctuait de « oh ! » stupéfaits ou indignés, levait les bras au ciel en un geste vengeur.

– Le misérable ! Quelle astuce ! Car d’après cela il aurait envisagé toute l’horrible suite des événements qui devaient l’amener à recueillir cette fortune ?... Je me souviens d’avoir lu la relation d’une affaire presque semblable, quand j’habitais chez le président. Le meurtrier avait tué son oncle et s’était arrangé pour que tout accusât un autre neveu qui devait seul recueillir l’héritage. Mais une femme abandonnée par lui le dénonça comme la condamnation de l’innocent était déjà prononcée.

– Vous avez lu cette relation, dans un livre appartenant au président ? demanda vivement Régis.

– Oui, il était dans la partie de sa bibliothèque où il m’avait permis de puiser. Son titre était : « Quelques erreurs judiciaires. » Cela a l’air de

vous intéresser ?

Elle regardait Régis avec curiosité.

– Beaucoup. J’avais quelques idées qui se trouvent ainsi confirmées. Je vous les confierai plus tard, quand je serai sûr qu’elles ne sont pas des hypothèses. Maintenant je rentre, car j’ai à écrire à monsieur Lebœuf au sujet d’Ormoy. Puis il reste encore à savoir comment cet homme a pu pénétrer chez votre beau-père, mademoiselle.

– Je ne puis malheureusement vous donner aucune indication à ce sujet, dit Alix.

Et tout à coup inquiète, elle demanda :

– Si on ne le découvre pas, est-ce que... cela changerait... ?

– Pas le moins du monde ! Les preuves suffisent pour disculper madame votre mère. Ne vous faites plus de tourment, je vous en prie.

Il regardait avec émotion ce visage où déjà reparaisait une teinte rose.

– ... Bientôt, vous reverrez madame de Carlande. Maintenant, je me sauve. Vous raconterez tout cela au docteur et à Paul, en

gardant encore à l'égard de tout autre le secret complet.

– Et vous viendrez en parler avec nous ce soir, au dîner ? demanda M<sup>me</sup> de Bard.

– Je devrais vous dire non, avec tout le travail que j'ai à faire. Mais cependant je...

De beaux yeux bruns teintés de vert le regardaient avec une douceur émue. Il acheva dans un sourire qui s'adressait à M<sup>lle</sup> d'Amberval :

– Je viendrai quand même ce soir.

Pour rentrer à son logis, il prit par le jardin de l'hôtel. Sous le cytise maintenant défleuri, il aperçut le vieux Blaise. S'approchant, il lui souhaita le bonjour.

– Eh bien, père Blaise, ces rhumatismes ?

– Un peu moins méchants en ce moment, monsieur, merci bien... Et vous voilà toujours en course, toujours bien fringant ?

Il examinait le jeune homme d'un regard où paraissait ce matin un peu d'intelligence.

– Eh oui ! J’ai mon travail. Et puis je profite de mon séjour pour voir les environs. Hier, j’ai été avec le docteur de Bard visiter Mazerolles.

La lueur se fit plus vive dans les yeux du vieillard.

– Ah ! Mazerolles ! C’était beau, dans les temps d’autrefois. Mais depuis longtemps il n’y a plus d’entretien. C’est triste, monsieur, de voir ces vieilles familles tomber dans la gêne. Monsieur Agénor voulait que son fils fasse quelque chose, qu’il entre dans l’armée par exemple. Mais monsieur Tristan n’a jamais aimé le travail, malheureusement, et sa mère le gâtait trop.

Il hocha la tête, marmotta entre ses dents.

– Oui, c’est dommage pour le château, dit Régis. Quelques parties sont encore assez bien conservées. La salle des gardes, entre autres.

– Ah ! oui, elle est belle, n’est-ce pas, monsieur ? Mais elle ne doit bien sûr pas être astiquée comme de mon temps. Il y a un jeune domestique...

La bouche flétrie eut une moue de dédain.

– Oui, il ne doit pas y apporter autant de soin que vous. Mais il y fallait du temps... Rien que pour entretenir cette panoplie. Il y a là des choses assez curieuses. Ce stylet à tête de faucon, entre autres.

– Ah ! oui, celui que monsieur le baron avait donné à son fils aîné, monsieur Agénor.

– On m’a dit qu’il avait donné le pareil à son fils cadet, mais que celui-ci était marqué d’une croix ?

– Ça, je n’en sais rien.

– Il n’y avait pas de croix sur celui de monsieur Agénor ?

– Non, bien sûr. Je l’ai assez souvent fourbi.

Régis fit quelques pas, devant le banc où était assis le vieillard. Puis il reprit :

– Il est bien regrettable aussi qu’on laisse à l’abandon l’hôtel du Palmier. Il y a longtemps qu’il est inhabité ?

– Une dizaine d’années, un peu après la mort

de monsieur Agénor. C'est un beau logis, vu du dehors, mais en dedans il y a pas mal d'incommodités. Avec de l'argent, bien sûr, on aurait pu arranger ça. Oui, c'est malheureux... malheureux.

Il secoua la tête, en tapant sur ses genoux, de sa vieille main déformée.

– J'aurais aimé le visiter. Ces demeures anciennes m'intéressent beaucoup. N'y a-t-il pas dans celle-là quelque cachette, quelque passage secret comme on en trouve souvent dans les constructions de cette époque ?

Le vieux prit un air rusé.

– Il y en a, bien sûr. Mais je ne les connais pas.

– Est-ce tout à fait certain ? demanda Régis, prenant le ton de la plaisanterie.

Blaise, sans répondre, tira sa pipe d'une poche et se mit ensuite à chercher son tabac. Régis comprit à son air buté qu'il n'en apprendrait pas davantage.

– Je crois pourtant qu'il doit savoir quelque

chose ! dit-il à l'inspecteur qu'il rencontra vers la fin de l'après-midi. Mais il est à craindre qu'il s'enferme dans un entêtement sénile, ou bien encore, s'il se doute qu'on soupçonne son ancien maître, qu'il refuse de lui nuire.

– C'est possible. Il faudrait alors que nous tâchions de découvrir par nous-mêmes... En perquisitionnant, à l'hôtel du Palmier, un hasard peut nous faire trouver le secret.

– Avez-vous l'intention d'opérer cette perquisition ?

– Demain, probablement. J'ai vu ce matin monsieur Merlin, le juge d'instruction. Il reconnaît que nos découvertes disculpent madame de Carlande. Son idée est de faire une reconstitution du crime. Madame de Carlande serait amenée. Tristan convoqué en même temps sous prétexte qu'il doit se trouver présent comme proche parent du défunt. Mais c'est la reconstitution de son crime qu'on lui présenterait.

– Je comprends ! Excellente idée. Je me figure qu'il n'a pas les nerfs assez solides pour supporter cela sans se trahir.

– Avec preuves à l’appui, il lui faudra bien avouer. Dès qu’il sera parti de Mazerolles pour venir ici, mes agents pénétreront au château pour enlever la pèlerine et le stylet, pièces à conviction. Et je crois que nous l’aurons, cette fois, le mystérieux meurtrier d’Honoré de Carlande !

## XVII

Régis reçut le lendemain matin une lettre de son oncle, M. Martin Dorians, après l'avoir entretenu des travaux en cours dans des régions diverses, s'étonnait qu'il s'attardât à Maussenac où une présence aussi assidue ne semblait pas nécessaire.

Il a raison, le cher oncle, pensa Régis.

« Serait-ce ton problème policier qui te retient ? ajoutait M. Dorians.

« Tu m'as paru le prendre fort à cœur. As-tu découvert du nouveau ? Je ne pensais pas que tu t'intéresserais tant à une affaire de ce genre. Ne serait-ce pas, mon cher enfant, que ton cœur est touché ? D'après ce que tu m'as dit, la fille de cette belle veuve est ravissante... »

Le cher oncle a deviné, pensa Régis, souriant.

Car, avec sa lucidité, sa franchise habituelle à

l'égard de lui-même, il ne se dissimulait pas ses sentiments pour M<sup>lle</sup> d'Amberval. Étaient-ils réciproques ? Il n'osait se l'affirmer encore. Mais avant tout, il devait poursuivre la tâche commencée, ou plutôt presque achevée maintenant : écarter tout soupçon de l'épouse faussement accusée. Toutefois cet amour mettait en lui une joie profonde et lui faisait trouver charmant ce séjour à Maussenac.

Tandis qu'il roulait en bicyclette sur la route d'Ormoy, Régis se remémorait sa soirée de la veille, chez ses amis. Naturellement, il avait été presque constamment question de Tristan, de son crime odieux. Régis avait été félicité de sa clairvoyance, et Alix lui avait dit avec son délicat sourire :

– C'est grâce à vous que maman sera sauvée.

Quelle plus parfaite récompense pouvait-il souhaiter, que ce sourire, ces larmes de bonheur dans les beaux yeux que déjà il aimait tant ?

Il s'attarda à Ormoy, en rêvant dans ce qui aurait été les allées d'un parc, dans l'ombre des vieux arbres depuis longtemps livrés à leurs

fantaisies. Tu es un peu romantique, mon petit, lui disait quelquefois son oncle en plaisantant. Après tout, c'était peut-être vrai. Mais tant d'autres ne voient que trop le réalisme de la vie !

Comme, au retour, il arrivait près de *la Tête d'or*, il vit sortir de la cour Iris Puymaurier. Elle s'arrêta et il sauta de sa bicyclette pour la saluer.

– Je viens de porter à madame Bugle un message pour vous, de la part de grand-père. Il serait très heureux que vous vouliez bien venir le trouver, car il a un conseil à vous demander.

– Je suis à sa disposition. Quand désire-t-il me voir ?

– Mais c'est à votre gré ! Grand-père sort très peu, et vous, vous avez vos occupations.

Elle avait sur les lèvres ce sourire qu'il détestait, et dans les yeux une sorte de caresse langoureuse.

La voix de Régis, déjà froide auparavant, se glaça encore pour répondre :

– Je puis me rendre chez monsieur Puymaurier ce soir, s'il le désire.

– Eh bien, c’est entendu ! Vous revenez d’Ormoy ? Vous êtes satisfait ?

– Certainement.

– Tant mieux ! J’espère que nous aurons le plaisir de vous garder un peu longtemps dans notre petite ville, qui doit cependant vous paraître peu récréative... Mais à propos, que fait donc encore ici cet inspecteur ? Que peut-il chercher, maintenant que la cause est entendue ? Quoique que ce soit si affreux de penser...

La phrase resta en suspension, la voix parut sombrer dans une émotion douloureuse.

– Peut-être trouve-t-il quelques fêlures dans cette affaire trop bien orchestrée.

L’attention de Régis, secrètement tendue, nota un frémissement de la bouche, une lueur d’inquiétude peut-être ?... dans le regard.

– Comment, trop bien orchestrée ? Que voulez-vous dire ?

– Que toutes les charges contre madame de Carlande semblent trop parfaitement préparées, comme par quelque habile cerveau.

– Quelle singulière idée ! Naturellement, je souhaite que les juges l’adoptent, mais je doute...  
À ce soir donc, monsieur.

Elle lui tendit la main. Il hésita un moment avant de la prendre, cette main fine et douce, avec plus de répulsion encore que celle de Tristan, l’autre jour.

À la fin de l’après-midi, vers six heures, l’inspecteur vint le trouver, après sa perquisition à l’hôtel du Palmier. Pour ne pas éveiller l’attention, il était entré avec ses hommes par la maison du jardinier. Dans l’hôtel, sur les dallages et les parquets, couverts de poussière, il avait trouvé des traces de pas qui menaient jusqu’à une pièce contiguë à l’hôtel de Carlande. Les murs étaient garnis de hautes boiseries sculptées où devait se trouver dissimulé quelque ressort secret.

– J’ai fait relever ces empreintes de pas, ajouta Bondain. Naturellement, il n’existe nulle part d’empreintes digitales, car le meurtrier avait pris l’élémentaire précaution de se ganter avant d’entreprendre sa criminelle expédition. Mais nous avons ce qu’il faut sans cela pour le

confondre. Demain à deux heures aura lieu la reconstitution du crime. Vous plairait-il d'y assister ?

– Certes ! Je veux voir comment cet homme réagira. Mais dans cette affaire, il n'est certainement pas le seul coupable, ni le plus coupable peut-être.

– Comment cela ?

– Je vous le dirai plus tard. En tout cas, c'est lui qui paiera pour l'autre, que la justice humaine ne peut atteindre.

Laissant l'inspecteur intrigué, Régis sortit pour se rendre chez le président. Celui-ci l'accueillit dans sa bibliothèque et, en s'excusant de l'avoir dérangé, le conduisit dans une pièce voisine, devant un fort beau cabinet de la Renaissance qu'aussitôt admira Régis.

– On m'a dit qu'il devait avoir une grande valeur, expliqua le président. Il me coûte beaucoup de le vendre, mais la vie est difficile... je suis fort démuni. D'après ce que m'a dit Guillemine, vous êtes très connaisseur. Qu'en

pensez-vous ? Combien pourrais-je en demander, et à qui m'adresser ?

– Il me serait difficile de vous répondre pertinemment. Mais je connais à Paris un expert dont je puis vous garantir la probité. S'il vous convenait de le voir, il se dérangerait facilement pour venir ici, sur ma demande. Quant à un acheteur, il ne faudrait peut-être pas le chercher bien loin. Monsieur Lebœuf cherche pour Ormoy des meubles de cette époque...

Le président dit avec un air d'effroi :

– Impossible ! Ma femme n'y consentirait jamais. Le nom seul de ce brave Arsène a le don de lui porter sur les nerfs.

– Oui, je m'en suis aperçu, dit Régis en riant. Il serait peut-être possible d'arranger une vente par intermédiaire. En tout cas, monsieur Paumier vous donnerait des indications.

– Eh bien, écrivez-lui, mon jeune ami. Je serai enchanté de le recevoir.

Ils revinrent tous deux dans la bibliothèque, où M. Puymaurier fit asseoir son hôte. Après avoir

effleuré divers sujets, Régis demanda :

– Croyez-vous, en l'état actuel des choses, que l'accusation puisse être maintenue contre madame de Carlande ?

– Hélas, je le crains ! Comment sortir de ce dilemme ? Ces portes closes... Et pourtant...

– Pourtant, vous la supposez toujours innocente ?

– Je ne peux pas m'imaginer !... non, je ne peux pas !

– Quelle terrible erreur judiciaire ce serait ! Vous en avez connu quelques-unes dans votre carrière, monsieur le président ?

– Si j'ai eu le malheur d'en commettre, je les ai ignorées. Mais certaines causes m'ont donné bien de l'angoisse, monsieur Dorians.

– Madame de Bard m'a dit que vous aviez un ouvrage très intéressant traitant de ce sujet ?

– Oui. Il est dû à la plume d'un de mes collègues, Laurent-Dufour. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

– En effet. C’est un agréable écrivain. Mais je ne connais pas cet ouvrage.

– Eh bien, je vais vous le prêter.

Se levant, M. Puymaurier alla prendre dans sa bibliothèque un volume qu’il revint mettre entre les mains de Régis. Peu après, celui-ci prit congé. Il avait pensé à voir au passage ses amis, mais, ne voulant pas être questionné au sujet du livre qu’il emportait, il gagna directement *la Tête d’or*.

Dans la soirée, il lut la relation de l’affaire dont lui avait parlé M<sup>me</sup> de Bard. Dans une petite ville du Midi, un célibataire, Victor Baudin, ancien commerçant, vivait seul avec un de ses neveux, Augustin, qu’il tenait en grande affection et dont il ne cachait pas qu’il faisait son héritier. Un matin, l’oncle fut trouvé mort. On l’avait étouffé avec des oreillers. Les deux hommes vivaient seuls dans cette maison. M. Baudin couchait au rez-de-chaussée. Augustin au premier. Toutes les portes étaient fermées. On savait que le défunt ne manquait jamais de vérifier chaque soir cette fermeture, depuis une tentative de cambriolage, quelques années

auparavant. Les soupçons aussitôt se portèrent sur Augustin. Une femme qui venait faire le ménage raconta qu'elle avait entendu peu auparavant une vive discussion entre eux. Il s'agissait d'un mariage que voulait faire Augustin et qui déplaisait à l'oncle. Arrêté, jugé, le malheureux fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. L'héritage échut à un autre neveu, petit avocat de province sans clients. Mais peu après, une femme qu'il avait abandonnée révéla qu'il était le coupable. Couvert de dettes, prétendant malgré tout mener joyeuse vie, il avait préparé soigneusement le crime afin que l'accusation tombât sur son cousin. Ayant habité longtemps cette maison avec sa mère, sœur de M. Baudin, il en connaissait tous les aîtres. Enfant, en jouant, il avait découvert un passage conduisant dans une vieille carrière voisine abandonnée depuis des siècles. Un jour, ayant bu plus que de coutume, il avait fait à cette femme la confidence de son forfait. Par vengeance, quand il lui donna une rivale, elle le dénonça. Contre lui fut prononcée une condamnation à mort.

– Tout s'éclaire, murmura Régis. Voilà où ils ont trouvé l'idée de leur crime.

## XVIII

Régis déjeunait le lendemain chez ses amis. Il arriva un peu avant midi et rejoignit dans le jardin Guillemine et Alix. Celle-ci, en lui tendant la main, dit avec émotion :

– Ma mère m’a chargé de vous remercier, monsieur, d’avoir pris à cœur de faire prouver son innocence.

– J’ai été fort aidé par le hasard, mademoiselle...

– Mais ce hasard, vous avez su vous en servir et en tirer les déductions nécessaires, interrompit Guillemine. Le monstre se croyait bien à l’abri, derrière sa machination diabolique. Je ne l’aurais pas cru capable de tant d’astuce. Mon beau-père et Paul non plus, d’ailleurs, car ils l’ont toujours jugé peu intelligent et assez peu débrouillard. J’ai eu ce matin un sursaut d’horreur, quand je l’ai aperçu dans la rue des Trois-Grâces. Il se rendait

à l'hôtel Puymaurier. Allait-il consulter le président au sujet de cette convocation ?

– Qui l'inquiète peut-être, ajouta Alix.

– C'est possible...

Mais Régis pensait : Non, ce n'est pas le président qu'il allait voir.

Pendant le déjeuner, il ne fut guère question que de ce qui se préparait. Comme Guillemine disait qu'elle plaignait la baronne de Carlande, bien qu'elle lui fût peu sympathique, Alix fit observer :

– Qui sait si son influence n'est pas à l'origine de ce crime ? D'après ma tante de Ponty, elle a toujours excité la jalousie de son mari contre son beau-frère. Ne peut-on supposer qu'il en fut de même pour son fils ?

– C'est même très probable, dit Paul. Tombant dans un terrain tout disposé à la recevoir, la semence de haine a donné ses fruits.

– S'il en est ainsi, je retire ma pitié ! déclara M<sup>me</sup> de Bard. Il serait le digne fils d'une telle mère.

À mesure qu’avançait l’heure, Alix devenait un peu nerveuse. La pensée de voir bientôt sa mère libre la remplissait d’une joie grave, à laquelle se mêlait quelque anxiété.

Un peu avant deux heures, Régis s’en alla pour gagner l’hôtel de Carlande. Il tenait à la main un paquet, un livre, semblait-il, qu’il avait apporté en venant chez le docteur de Bard et déposé dans le vestibule.

Le portail de la cour, la porte de l’hôtel étaient ouverts. Dans le vestibule se tenait l’inspecteur. Il dit à mi-voix :

– L’oiseau est là, dans le fumoir. Mes hommes sont en train de perquisitionner à Mazerolles. Madame de Carlande est dans le petit salon ici. Voulez-vous la voir ?

– Certainement, je serais heureux de la saluer.

Elle était assise près d’une fenêtre ouverte, le visage tourné vers le jardin, son voile relevé tombant derrière sa nuque. Sans doute contemplait-elle ces parterres, cette roseraie qu’elle avait cru ne jamais revoir. À l’entrée de

Régis, elle eut un léger tressaillement, se détourna. Sur cette physionomie marquée par l'angoisse des précédentes semaines, un sourire fugitif parut comme un rayon de lumière.

– Ah ! c'est vous, monsieur !

Elle lui tendait la main. Il s'inclina et la baisa.

– ... Merci à celui qui n'a pas douté de mon innocence.

– Pas un instant, madame !

– Merci, répéta la voix basse et profonde. Je n'oublierai jamais ce que je dois à votre pénétration.

– Madame, l'inspecteur...

– Il ne serait probablement arrivé à rien sans vous. Loyalement, il me l'a laissé entendre. Vous lui avez préparé les voies. Ma fille m'a dit avec quelle bonté vous l'avez encouragée dans la confiance, rassurée dès qu'il était possible de le faire.

Il y avait une flamme d'émotion dans ces yeux bleus qu'il avait vus si froids, si lointains.

L'inspecteur ouvrait à ce moment la porte.

– Le juge d'instruction est là. Veuillez monter, madame. Monsieur Dorians vous accompagnera.

Dans la chambre du défunt, ils trouvèrent M. Merlin, le juge, et son greffier. Au fond de la pièce se tenaient deux policiers. Le juge s'avança, salua M<sup>me</sup> de Carlande et la pria de s'asseoir.

– Je comprends qu'il soit pénible pour vous de vous trouver en présence de cet homme, dit-il, en remarquant son émotion. Mais il le fallait, pour que jusqu'au dernier moment il crût à la réussite de son plan.

– Je serais prête à d'autres épreuves, pour le confondre, répondit-elle fermement.

À cet instant, la porte fut ouverte, Tristan entra, suivi de l'inspecteur. Il s'arrêta un instant, glissant un rapide coup d'œil vers M<sup>me</sup> de Carlande, puis fit quelques pas et salua le juge.

– Vous m'avez demandé de venir, monsieur... Je ne comprends pas bien le motif...

– Je vais vous l'expliquer, dit M. Merlin.

C'était un homme grand et sec, de mine froide, intelligente. On le disait ambitieux et un peu aigri de n'avoir pu encore obtenir l'avancement souhaité. La sensationnelle bifurcation de cette affaire criminelle, qui eût pu tourner à l'erreur judiciaire, devait le mettre en vedette.

Sa voix s'éleva, nette et calme :

– Le vendredi 10 juin, entre minuit et une heure du matin, monsieur Honoré de Carlande était assassiné là...

Il étendait la main vers le lit recouvert de sa courtepointe de soie brochée. Régis qui ne quittait pas des yeux le visage dont le teint semblait aujourd'hui plus jaune qu'à l'ordinaire, vit le regard se détourner, se cacher sous les paupières aux cils clairsemés.

– ... Au matin, on trouva les portes closes comme à l'ordinaire. Dans cette panoplie, un stylet appartenant à la victime conservait des traces de sang. Les médecins déclarèrent, après examen de la blessure, qu'il avait été l'arme employée pour tuer monsieur de Carlande. Les

soupçons, aussitôt, se portèrent sur sa femme. Puisque personne d'autre qu'elle ne pouvait pénétrer dans ces pièces fermées, la solution du problème semblait simple, trop simple peut-être.

Le juge s'interrompit un instant. Tristan crispait un peu les doigts sur les gants qu'il tenait.

– ... En outre, madame de Carlande savait qu'elle hériterait de son mari. La femme de charge racontait qu'une violente scène avait eu lieu entre eux, dans la soirée précédant le crime. Bref, les charges semblaient suffisantes pour que la veuve de monsieur de Carlande fût inculpée. Cependant, j'hésitai beaucoup avant de signer le mandat d'amener, car, je le répète, tout paraissait trop simple, trop préparé. On aurait dit que l'accusée avait tout arrangé pour que les soupçons se portassent inévitablement sur elle.

Tristan fit un léger mouvement. Ses épaules tressaillirent et il s'appuya plus fort sur sa jambe droite.

– ... Ces jours derniers, une singulière découverte fut faite, qui nous mit sur la trace du véritable criminel.

Cette fois, Tristan souleva ses paupières et l'on put voir dans ses yeux une terreur qui montait.

– ... Voici donc comment nous avons reconstitué le crime : l'homme entre par la maison du jardinier, derrière l'hôtel du Palmier. Il s'introduit dans cette dernière demeure, gagne une pièce où il sait que se trouve une communication secrète avec le logis voisin. Ce passage aboutit dans la chambre même de monsieur de Carlande. Vers minuit, le meurtrier pénètre dans cette chambre, qu'éclaire une veilleuse. Il tient à la main un stylet à tête de faucon, pris dans une panoplie, dans sa propre demeure. Il va droit au lit. Monsieur de Carlande dort profondément, ayant pris un somnifère, d'après le témoignage de son valet de chambre. Il frappe le malheureux, puis retire le stylet, qui serait un indice contre lui. Mais en se détournant pour sortir, il voit près de la porte secrète cette panoplie...

Le juge étendit le bras dans cette direction.

– ... Il y a là un stylet semblable. Une idée lui

vient. Il retire l'arme qui appartient à monsieur de Carlande et la remplace par la sienne, après l'avoir essuyée en ayant soin d'y laisser quelques traces de sang. Il emporte l'autre qu'il met dans sa propre panoplie...

Tristan ne bougeait pas, mais son teint maintenant était verdâtre, et tout son corps semblait tendu, contracté.

– Que pensez-vous de cela, monsieur Tristan de Carlande ?

Il fit un mouvement, essaya une sorte de rictus.

– Je ne comprends pas où... comment vous avez imaginé cette histoire...

Sa voix était rauque, presque indistincte.

– Une histoire vraie. Le stylet appartenant à votre oncle était marqué d'une croix gravée, qui n'existait pas sur le vôtre, d'après des témoignages irrécusables : ceux de Blaise Monier, votre ancien domestique, et de Lambert, le valet de chambre du défunt. En outre...

Le juge fit signe à un homme qui venait

d'entrer. Il s'approcha, portant sur son bras une grande pèlerine noire. De l'autre, il tenait le second stylet.

– ... C'est bien une pèlerine semblable que vous avez vue sur le dos de l'homme qui s'est introduit dans la maison du jardinier, monsieur Dorians ?

– C'est bien cela.

– Où l'avez-vous trouvée, Robin ?

– Dans le vestibule du château de Mazerolles, monsieur le juge. La dame ne voulait pas que je l'emporte, disant que c'était à elle. L'arme était dans la panoplie de la salle des gardes...

– Donnez, dit le juge.

Il prit le stylet, l'examina.

– Il y a bien une croix gravée. C'est donc celui de votre oncle. Vous avez tué celui-ci avec le vôtre, Tristan de Carlande.

Le misérable ne bougeait plus. Il semblait figé, sans un tressaillement.

– Et les empreintes, Robin ?

– S’adaptent exactement aux chaussures que j’ai trouvées là-bas, dans son appartement.

– Ainsi donc, Tristan de Carlande, je vous inculpe de meurtre sur la personne de votre oncle, monsieur Honoré de Carlande.

Il eut un soubresaut. Ses yeux, devenus hagards, s’attachèrent sur le juge.

– C’est... c’est... c’est faux...

Il bégayait, la bouche un peu tordue.

– ... pourquoi... pourquoi l’aurais-je fait ?

– Parce que, madame de Carlande ayant été reconnue coupable et condamnée, vous héritiez du défunt.

Tristan baissa la tête, effondré cette fois.

Sur un signe du magistrat, l’inspecteur s’approcha et lui passa rapidement les menottes. Le prenant par le bras, il l’emmena hors de la chambre.

M. Merlin se tourna vers M<sup>me</sup> de Carlande.

– Veuillez recevoir tous mes regrets, madame, pour cette lamentable erreur.

– Je ne vous en veux pas, monsieur le juge. Je reconnais que bien des choses semblaient me désigner comme la coupable.

Son visage était un peu plus pâle que tout à l'heure. Cette scène, visiblement, l'avait quelque peu bouleversée. Elle se leva, prit le bras que lui offrait Régis.

– Maintenant, je vais retrouver ma fille, dit-elle. Ma pauvre Alix...

Sa voix tremblait un peu.

Elle descendit, suivie de Régis, franchit le seuil de l'hôtel. Lambert, le domestique, s'avança, tout rouge d'émotion.

– Oh ! que je suis content de voir madame libre ! On a emmené monsieur Tristan... C'était donc lui ?

– C'était lui. Merci, Lambert. Continuez d'assurer la garde de cet hôtel, car je ne l'habiterai pas de sitôt...

En descendant les marches du perron, elle ajouta, baissant la voix, se parlant à elle-même :

– Je ne l’habiterai probablement jamais. Il me rappellerait trop de pénibles choses.

## XIX

Dans la cour attendait la voiture qui avait amené le juge. Une autre, où venaient de monter l'inspecteur et ses hommes, conduisait le meurtrier vers son destin. Au dehors, des groupes de curieux stationnaient. À la vue de M<sup>me</sup> de Carlande, libre, il se produisit parmi eux un remous de stupéfaction. Elle eut un léger mouvement de recul, puis, résolument, son visage dissimulé par le long voile, la tête un peu redressée, elle avança près de Régis. Devant elle, les groupes s'écartèrent. Des hommes saluèrent. Le docteur de Bard arrivait, venant aux nouvelles. M<sup>me</sup> de Carlande lui tendit les deux mains sans rien dire, d'un geste spontané.

– Enfin... enfin ! dit-il en les serrant chaleureusement.

Ce furent les seuls mots que son émotion lui permit de prononcer.

– Je vous laisse en la compagnie de notre excellent ami, dit Régis. Tout à l’heure, je vous rejoindrai. Mais j’ai affaire ici.

Il montrait l’hôtel Puymaurier.

– Ici ?

Le docteur le regardait avec surprise.

– Oui. Je vous expliquerai plus tard. Il ne me faut que quelques minutes.

Régis s’approcha du portail, fit retomber le heurtoir à tête de femme. Au vieux domestique qui ouvrait, il demanda :

– Je voudrais voir mademoiselle Puymaurier.

Les sons du piano se faisaient entendre. Tandis que le serviteur le précédait sous la voûte, puis dans le sombre vestibule, Régis reconnut « Le jardin sous la pluie ».

Le salon où il entra donnait sur le jardin. Le chaud soleil d’été s’écartait à cette heure de la façade orientée à l’est. Par les fenêtres ouvertes entraient un parfum de réséda et de chèvrefeuille. Devant le piano, était assise Iris, vêtue de sa robe couleur de géranium. Le domestique s’approcha.

– Monsieur Dorians désire parler à mademoiselle.

Elle se détourna aussitôt, souriante.

– Qu’y a-t-il ?

Sans quitter la banquette, elle faisait face à Régis, en lui tendant la main. Mais il ne parut pas s’apercevoir de ce geste. Sa physionomie était froide, d’une sévérité implacable.

– Je ne veux pas déranger monsieur Puymaurier, qui fait, paraît-il, une assez longue sieste à cette heure-ci. Mais sachant combien il s’intéressait à madame de Carlande et demeurait incrédule au sujet de sa culpabilité, je vous demande, mademoiselle, de le rassurer à ce sujet. Elle vient d’être mise en liberté.

Comment ce teint blanc, laiteux, pouvait-il prendre cette teinte presque verdâtre ? Comment le rose de ses lèvres pouvait-il ainsi pâlir ? Dans les yeux aux nuances changeantes passait comme un affolement.

– Mise... en liberté ?

La voix semblait sortir difficilement de la

bouche crispée.

– ... Les preuves, cependant...

– N'existent plus. L'arme qui a tué n'appartenait pas à la victime et il a été constaté que l'on pouvait pénétrer dans son appartement par une entrée secrète communiquant avec l'hôtel du Palmier. Or, un témoin a vu Tristan de Carlande y pénétrer dans la nuit du crime.

– Tristan...

Ce fut d'abord un murmure qui passa entre les lèvres tremblantes. Quelque chose d'égaré flotta pendant quelques secondes dans le regard d'iris. Puis elle se redressa d'un mouvement violent, repoussa la banquette qui alla tomber plus loin. Le sang, tout à coup, colorait son visage. Elle cria presque :

– Tristan ? C'est fou ! Allons donc ! Qui a imaginé cela ? Et pourquoi l'aurait-il fait ?

– Il savait que, madame de Carlande condamnée pour ce meurtre, il hériterait de son oncle.

Elle recula jusqu'au piano, s'y appuya comme

si, tout à coup, elle ne pouvait plus se soutenir. Le sang se retirait, cette pâleur cadavérique reparaisait sur son visage.

– C’est... vraiment, c’est une chose incroyable. Comment a-t-il pu avoir l’idée de... cette chose ? Lui, qui semblait si... inoffensif... doux, en somme. Mais il souffrait du manque de fortune, sa mère était ambitieuse et haïssait madame de Carlande.

Déjà, elle se reprenait, elle s’apprêtait à rejeter dans le néant tout ce qui avait pu l’attacher au misérable Tristan.

– Oui, l’homme arrêté tout à l’heure, s’il est coupable, a subi des influences trop fortes pour que résistât une conscience déjà peut-être pervertie. Sans doute ne fut-il qu’un jouet au service de quelque odieuse ambition, de quelque affreuse cupidité. Mais je vous laisse maintenant, mademoiselle. Veuillez remettre au président cet ouvrage qu’il m’avait prêtée...

Il développait le paquet qu’il tenait toujours à la main, en sortit un livre qu’il tendit à Iris.

– ... Je l’ai lu avec intérêt, en particulier cette affaire Baudin qui présente bien des analogies avec celle dont le baron de Carlande est le triste héros. Qui sait ? l’idée en a peut-être été puisée dans cet ouvrage.

– Je... non... peut-être...

Cette fois, Iris baissait les yeux sous le regard de Régis.

– ... Je suis d’ailleurs persuadé que cet homme a eu un autre motif que la cupidité. Il était amoureux.

De nouveau, elle relevait la tête, et il vit un défi dans ses yeux.

– Amoureux, lui ?

Une sorte de ricanement distendait ses lèvres.

– Amoureux fou. Sans doute d’une femme qu’il savait décidée à n’épouser qu’un homme riche – et le lui avait peut-être déclaré catégoriquement. Il aura voulu se procurer cette fortune, fût-ce au prix d’un crime, cette fortune que seule recherchait l’objet de sa passion et pour laquelle il valait la peine d’accepter en même

temps ce peu séduisant prétendant.

Le ricanement s'accroît, tendit un peu la bouche.

– Quel roman !

– Un roman vrai, malheureusement.

Dans les yeux d'iris, il vit une fugitive lueur de haine.

– Qui vous a raconté cela ?

– Personne. Je sais voir et observer. Cette femme, complice, est la plus coupable des deux. Elle savait qu'elle ne risquait rien, elle, en lui donnant l'idée du crime et de la machination diabolique destinée à faire condamner une innocente. Tristan de Carlande est un misérable, mais elle...

Il laissa la phrase en suspens. Mais le ton, le regard suffisaient à exprimer l'horreur et le mépris.

Elle détourna un peu les yeux, en laissant échapper le livre qui tomba sur le tapis. Régis quitta la pièce, emportant la vision vengeresse de

cette jeune fille vêtue de rouge, blême, la bouche  
tremblante. Une vaincue.

## XX

Quand, un peu après, Régis conta ces faits à ses amis parmi lesquels se trouvait M<sup>me</sup> de Carlande qui acceptait l'hospitalité du docteur, ce fut une stupéfaction horrifiée chez le docteur, son fils et Alix. Mais M<sup>me</sup> de Carlande et Guillemine déclarèrent que tout ce qu'on pourrait leur dire sur Iris ne les surprendrait pas.

– Je l'ai toujours jugée comme la fausseté même, déclara M<sup>me</sup> de Bard. En outre, bien qu'elle feignît le désintéressement, les grands sentiments, elle laissait parfois paraître, malgré tout, sa haine pour une existence simple, peu fortunée, sa soif de luxe et de plaisirs. Un jour où elle avait eu avec son grand-père une discussion au sujet d'une somme qu'elle lui demandait, elle laissa échapper devant moi ces mots : Ah ! m'en aller d'ici à tout prix !... Vivre, vivre enfin ! Et je me souviens du ton, de la physionomie, qui

produisirent sur moi une si pénible impression.

– J’ai toujours eu pour elle la plus profonde antipathie, ajouta M<sup>me</sup> de Carlande. Je la jugeais une dangereuse coquette, cachant sournoisement son jeu. J’avais en outre l’impression qu’elle me détestait, peut-être parce qu’elle sentait que je l’avais devinée.

– C’est égal, de là à imaginer cette chose abominable ! s’écria Paul. Il fallait ton sens d’observateur, Régis, pour démêler cela. Grâce à toi, tout est devenu parfaitement clair.

– Oui, tout est clair, dit pensivement M<sup>me</sup> de Carlande.

Elle souriait à sa fille, assise près d’elle sur un tabouret et qui appuyait son visage contre elle. Un sourire où demeurait quelque chose encore de la contrainte, de la souffrance de tant d’années, et des angoisses de ces dernières semaines.

Peu après, le docteur de Bard l’emmena dans sa voiture à Ronceval, car elle voulait donner à M<sup>lle</sup> de Ponty la joie de la revoir aussitôt. Laisant Guillemine, encore toute secouée par ces

événements, les commenter avec Alix, Paul accompagna son ami jusqu'à *la Tête d'or*. M<sup>me</sup> Bugle, agitée, toute rouge d'émotion, vint dans la salle au-devant d'eux.

– Est-ce que c'est vrai, ce qu'on vient de me dire ? Le baron ?... c'est lui qui a tué ?

– Lui-même, madame Bugle.

Elle leva les bras au ciel.

– Quelle abomination ! Tu entends, monsieur Bugle ?

Elle se tournait du côté de la cuisine, au seuil de laquelle se dressait la courte silhouette de l'hôtelier.

– J'entends, madame Bugle...

Il fit trois pas, en redressant sa petite tête où cette fois la toque blanche était irréprochablement posée.

– ... J'ai toujours dit à l'oncle Blaise que ce garçon-là avait un vilain air... un très vilain air. Vous voyez donc devant vous, messieurs, un homme pas étonné du tout de ce qu'il vient d'apprendre.

M<sup>me</sup> Bugle hocha la tête, avec un coup d'œil approbateur et admiratif vers son petit époux.

– Il est toujours plein de bon sens, ce Bugle. Pas de risque qu'il se trompe sur le compte des gens ! Mais tout de même, ce crime... Qu'est-ce que va dire l'oncle Blaise quand il saura ça ? Lui qui a vu ce monstre tout petit ! Et sa mère ? Ah ! la pauvre dame ! Elle n'est guère aimable, mais enfin, c'est son fils !

– Elle l'a peut-être mal élevé. Alors, elle a une part dans le mal qu'il a fait, déclara sentencieusement l'hôtelier.

– Vous voyez juste, monsieur Bugle, répliqua Paul de Bard. Aussi, dans ce cas, est-il difficile de plaindre la mère plus que le fils.

La petite ville se trouvait de nouveau en ébullition. La bifurcation imprévue de cette affaire criminelle dont elle avait été le théâtre, donnait un aliment de choix aux conversations et commérages. Ceux qui s'étaient montrés acharnés contre M<sup>me</sup> de Carlande opéraient une

volte-face complète et tombaient sur les châtelains de Mazerolles.

Le docteur de Bard se rendit chez M Puymaurier, qui l'avait fait prier de venir lui donner les détails relatifs à l'arrestation de Tristan.

– Iris m'a dit ne rien savoir, expliqua le président, sinon que Béatrix était mise hors de cause et que Tristan était inculpé.

Le docteur lui fit le récit des événements. Ce crime d'un homme qu'il connaissait depuis l'enfance et qui lui était quelque peu parent semblait accabler le vieux magistrat.

– C'est odieux !... odieux ! répétait-il, Iris aussi en paraît bouleversée. Elle les voyait assez souvent, sa mère et lui. Je n'ai jamais compris sa sympathie à leur égard, par exemple. Mais c'est une fille si bizarre.

Le docteur s'abstint de donner à son voisin et ami des explications à ce sujet. Le pauvre homme ne devrait jamais connaître le rôle joué dans ce drame par sa petite-fille.

Après cette visite au président, le docteur de Bard dut se rendre près de M<sup>me</sup> Puymaurier, qui l'avait fait demander. Il la trouva sur sa chaise longue, vêtue d'un peignoir de soie lilas garni de dentelle, la figure bien poudrée, la mine abattue. Cette nouvelle, que son mari était venu lui apprendre la veille, l'avait littéralement fauchée, déclara-t-elle.

– Et nous recevions cet être, cet atroce démon ! Horrible, docteur !... horrible ! Je n'en ai pas dormi de la nuit. Aussi dans quel état me voyez-vous ce matin ! Une loque, cher docteur ! Une pauvre loque.

– Un bon déjeuner vous remettra, dit le médecin, avec cet air imperturbable qui lui était habituel ici.

Elle leva au plafond des yeux horrifiés.

– Un bon déjeuner ! Vous êtes fou ! Rien ne passera dans ce pauvre estomac serré ! Mais je suis ravie pour Béatrix ! Chère enfant, si charmante ! Ah ! je n'ai jamais cru à sa culpabilité, moi !

– Elle a osé me dire cela ! racontait un peu après à ses enfants le docteur de Bard, mi-sardonique, mi-indigné. Si elle n'est pas inconsciente, alors il n'y a qu'à la mépriser profondément.

– Elle l'est à moitié, je pense, répliqua Guillemine. À force de vivre dans un perpétuel mensonge, elle ne se rend plus compte, je suppose. Vous n'avez pas vu Iris, mon père ?

– Non, heureusement ! Je me demande ce qu'elle va faire désormais ? Rester ici me semble impossible, maintenant qu'elle se sait démasquée par nous.

– Oh ! elle trouvera bien un moyen d'en sortir à son avantage ! dit Guillemine avec mépris. Pourvu que le pauvre président ignore son infamie, voilà tout ce que nous pouvons demander.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Régis se rendit à Ronceval. M<sup>lle</sup> de Ponty lui avait fait dire par sa nièce qu'elle désirait le voir. Il la trouva dans sa bergère, tabatière en main, les yeux tout pétillants de joie.

– Venez que je vous remercie, habile jeune homme ! Grâce à vous, j’ai revu ma chère Béatrix...

– Mais, mademoiselle...

– Oui, oui, je sais, vous allez me dire que c’est le hasard, un heureux concours de circonstances... Possible, mais vous y avez mis du vôtre, de votre intelligence, de votre cœur. Je l’ai dit à Béatrix, qui en a convenu comme moi.

Elle ouvrit sa tabatière, prit une prise, l’aspira longuement.

– ... Ces Carlande ! Nous les avons eus tout de même ! Quand je vous disais que c’était une race maudite ! Enfin, la voilà libre, ma pauvre Béatrix !

Sa physionomie devint songeuse. Ses petits doigts maigres maniaient distraitement le couvercle de la tabatière.

– ... Que va-t-elle faire de cette liberté ? On l’a recherchée, désirée. Mais elle n’a jamais aimé, sauf... Oui, je crois, d’après ce qu’elle m’a dit, qu’un de ses soupirants a su toucher son cœur.

Mais elle l'a écarté, comme c'était son devoir de le faire. Cependant, quand sa fille sera mariée, elle se trouvera bien seule, jeune encore. Si elle pouvait avoir un peu de bonheur...

Avec cette soudaine vivacité qui lui était particulière, la vieille demoiselle redressa la tête.

– Il faudra d'abord qu'elle trouve pour sa fille un bon mari... dans votre genre, monsieur Régis Dorians.

Le teint mat de Régis se colora légèrement. M<sup>lle</sup> de Ponty fit entendre son petit rire de crécelle.

– ... Oui, je crois qu'elle aimerait ce genre-là, cette petite Alix. Elle vous a en grande estime... et peut-être quelque chose de plus. Vous lui avez rendu sa mère, d'ailleurs...

– Mais, mademoiselle !...

– Oh ! taisez-vous ! Ne recommencez pas à faire le modeste, le petit liseron des champs. Vous êtes un homme de valeur, et un homme de cœur, je l'ai compris aussitôt. Oui, on ne trompe pas la vieille Clorinde de Ponty. Voyez-vous,

mon enfant...

Sa main se posa sur celle du jeune homme.

– ... J'ai toujours été une originale, j'ai eu parfois bec et ongles contre les gens qui me déplaisaient. J'espère que le Seigneur me le pardonnera, car souvent c'étaient de bien vilaines gens. Mais ceux que j'ai aimés, ceux que j'estimais, je les aurais défendus au risque de ma vie. Ainsi donc, vous trouverez toujours en moi une amie, et si un jour...

Elle s'interrompit, appuya plus fort sa main sur celle de Régis et glissa vers le jeune homme un vif regard de malice.

– ... Oui, je pourrai dire un mot à Béatrix. Mais ne comptez pas sur moi avant que vous en ayez fini avec Arsène Lebœuf, car il me serait odieux de penser que mon petit-neveu travaille pour installer ce coucou dans le nid des seigneurs d'Ormoy.

## XXI

Régis repartit le surlendemain pour Paris. La veille, il avait dîné chez le docteur de Bard et emportait comme un trésor le souvenir du regard ému et attristé dont Alix avait accompagné son adieu. Elle devait partir quelques jours plus tard avec sa mère pour une petite station des Alpes où M<sup>me</sup> de Carlande comptait finir l'été dans la paix et la solitude. Ensuite, elle comptait s'installer provisoirement à Versailles. Régis avait donc l'espoir de les revoir à l'automne. M<sup>me</sup> de Carlande lui avait dit : Vous serez toujours le très bienvenu. Dès que nous serons là-bas, je vous téléphonerai. Elle avait accompagné ces mots d'un sourire et d'une chaude pression de mains qui témoignaient que M<sup>lle</sup> de Ponty avait dû accomplir sa promesse.

– Alors, te voilà, bel amoureux ? dit M. Martin Dorians en accueillant son neveu. Eh ! eh ! tu as

bonne mine, tu as un air heureux qui me plaît. Mais il faut que ta tante et moi fassions connaissance de la jeune personne ?

– Vous la verrez dans quelques semaines, cher oncle. Sa mère doit louer pour l’hiver une demeure à Versailles. Elle m’a dit qu’elle serait fort heureuse de faire votre connaissance.

– Et nous de même. Je suis assez curieux de connaître l’héroïne d’un tel drame. D’après ce que tu m’as écrit, elle doit avoir une grande force de caractère ?

– Oui, beaucoup d’énergie, une forte dose d’orgueil, et plus de sensibilité peut-être que je ne le supposais d’abord. Quelque chose en elle a dû être froissé, refoulé au cours de sa lamentable union. Mais madame de Bard m’a dit – et j’ai eu aussi cette impression – qu’elle semble comme dégagée d’une gangue, moralement plus jeune, et témoigne à sa fille une affection qu’elle semblait lui refuser jusqu’alors.

Après un instant de silence, Régis ajouta :

– Peut-être se remariera-t-elle. Je le voudrais,

car je ne tiens pas à ce que la trop considérable fortune de monsieur de Carlande revienne à mademoiselle d'Amberval.

– Je te comprends, bien que ta situation soit assez belle pour que tu n'aies pas de scrupules sur ce point. Enfin, nous verrons ! Tu vas nous rester quelque temps maintenant ?

– Oui, tout peut marcher sans moi pour le moment. Dans un mois, je retournerai avec monsieur Lebœuf et j'y mettrai la dernière main.

Entre temps, Régis reçut une lettre de Paul, lui annonçant quelques nouvelles. M<sup>me</sup> la baronne de Carlande avait succombé à une crise cardiaque, en revenant de voir son fils. Tristan avait avoué son forfait, après quelques maladroitesses déniations.

« Il lui était d'ailleurs difficile d'agir autrement, ajoutait Paul de Bard. Les preuves sont trop fortes. Le vieux Blaise, convoqué par le juge d'instruction, a fini par avouer qu'il avait surpris autrefois le secret de la communication entre les

deux hôtels – secret jalousement gardé par lui. Le pauvre homme a été frappé par l’arrestation de son ancien maître qu’il ne sait plus parler que de cela. Nous en avons la cervelle fendue, et nous voudrions bien qu’il redevienne à peu près comme avant ! déclare M<sup>me</sup> Bugle.

« En passant, je t’envoie de sa part toutes ses salutations, et ses vœux pour que tu reparaisse bientôt à Maussenac. Elle n’a jamais vu, dit-elle, de jeune homme aussi bien, aussi aimable, aussi... Enfin, toute une litanie, à me rendre jaloux, si j’en étais capable.

« Autre chose : Iris Puymaurier va partir pour Paris. Elle a déclaré à son grand-père qu’elle avait à faire son avenir et comptait travailler pour le théâtre. Comme elle est majeure, il ne peut l’en empêcher. Mais elle lui a demandé de l’argent. Il y a eu des scènes violentes, auxquelles s’est mêlée madame Puymaurier. Le pauvre président a dit à mon père : De l’argent, j’en ai bien peu et en tout cas je ne lui en donnerais pas pour s’en aller seule à Paris, où elle ne connaît personne. Mais elle est comme un diable déchaîné ! Je ne

lui avais pas connu cette nature-là jusqu'ici !

« Comment finira ce conflit ? Je me le demande, avec une pareille créature. Et quel mal fera-t-elle encore au cours de son existence, dénuée de scrupules, capable de tout comme elle en a donné la preuve ? »

Quand Régis, quinze jours plus tard, regagna Maussenac, il trouva ses amis dans la consternation. Le président venait d'être frappé d'une attaque et son état ne laissait pas d'espoir. Iris était partie un matin, emportant une forte somme d'argent, produit de la vente du meuble Renaissance à M. Lebœuf, opérée par intermédiaire comme l'avait conseillé Régis. En s'en apercevant, le malheureux vieillard était tombé, assommé par ce coup. M<sup>me</sup> Puymaurier, avec son inconséquence habituelle, racontait la chose à tout venant, se lamentant, non sur l'état de son mari, ni sur le déshonneur atteignant sa petite-fille, mais sur la perte de cet argent qui la laissait, disait-elle, « à la mendicité ».

– Il s'en faut de quelque chose, ajouta le docteur de Bard. Mais elle devra probablement

vendre l'hôtel, qui était déjà pour eux une lourde charge, et supprimer deux des trois domestiques jugés par elle indispensables pour assurer son confort. Je ne la plains pas, cette parfaite égoïste. Mais mon pauvre vieil ami, hélas !

Puis M<sup>me</sup> de Bard donna à Régis des nouvelles de M<sup>me</sup> de Carlande et d'Alix. Elles lui avaient écrit plusieurs fois. Alix semblait heureuse, disait que sa mère se montrait bien affectueuse pour elle.

Et elle ajoutait : C'est tellement bon de sentir qu'elle ne souffre plus, comme avant !

M<sup>lle</sup> de Ponty aussi avait reçu des lettres de ses nièces. Elle en fit part à Régis quand il alla lui rendre visite. Il la trouva un peu affaissée, ne reprenant sa vivacité que lorsqu'il était question des Carlande.

– Je baisse, mon enfant, dit-elle en hochant sa petite tête. Je voudrais que Béatrix fût là quand il s'agira pour moi de quitter ce monde pour aller rendre mes comptes à mon Créateur. La vie, je ne la regretterai pas. J'ai été une disgraciée, vivant le plus possible à l'écart du monde. En dehors de

Béatrix, personne ne m'a aimée.

Quand Régis la quitta, elle lui dit avec son regard redevenu un instant pétillant de malice :

– Dépêchez-vous d'en finir avec Arsène, vous savez pourquoi ?

Ils se séparèrent, riant tous deux. Mais Régis emportait une impression de tristesse en s'éloignant du logis en ruines, enfoui dans la verdure déjà un peu touchée par l'approche de l'automne, et où demeurerait cette femme solitaire dont l'existence allait s'achever, bientôt peut-être. Après quoi, la vieille demeure des Ponty tomberait sous la pioche des démolisseurs et l'herbe, les buissons en couvriraient les décombres.

En revenant, Régis entrevit la silhouette de Mazerolles entre les frondaisons de son parc. Là aussi, c'était la fin d'une race, la ruine – et de plus le déshonneur. Le destin de la dernière des Ponty était encore préférable à celui des Carlande.

Ce fut un soir de septembre que Régis entendit au téléphone la voix d'Alix. Elle demandait :

– Seriez-vous libre demain, dans l'après-midi, pour venir nous voir ? Vous resteriez dîner avec nous.

Il répondit affirmativement, le cœur bondissant de joie. Alix lui donna l'adresse de la villa meublée que sa mère avait louée à Versailles pour l'hiver. Sa voix avait un petit frémissement joyeux en disant : À demain !

En voyant reparaître son neveu dans le salon où il se tenait avec sa femme en attendant le dîner, M. Dorians dit en riant :

– Je crois qu'il n'est pas nécessaire de demander qui t'a téléphoné ? Ta physionomie le dit assez.

– Oui, c'est elle, mon oncle. Demain, je serai fixé sur mon sort.

– Oh ! il ne m'inspire pas beaucoup d'inquiétude ! riposta M. Dorians en se frottant les mains. Je pense que je pourrai dès maintenant prévenir ton père pour l'officielle demande en

mariage.

– Ne vous emballez pas, Martin., dit la prudente M<sup>me</sup> Dorians. Madame de Carlande peut avoir des objections... peut-être trouver sa fille trop jeune...

– Allons, allons, Louise, ne faites pas la pessimiste ! Voilà la figure de ce cher garçon qui se rembrunit. Madame de Carlande a pu juger de ce que vaut Régis et lui confiera certainement sa fille sans crainte.

Néanmoins, ce ne fut pas sans un sentiment d'anxiété que Régis prit le lendemain la route de Versailles. Il arrêta sa voiture devant une villa entourée d'un petit parc, dont la porte lui fut ouverte par le valet de chambre Lambert, que M<sup>me</sup> de Carlande avait conservé à son service. Béatrix se trouvait dans le salon où fut introduit le visiteur. Elle l'accueillit avec affabilité. Il ne retrouvait plus chez elle cet air lointain, indifférent qui l'avait frappé lorsqu'il l'avait vue chez elle avant le crime. Ils parlèrent d'abord de M<sup>lle</sup> de Ponty. M<sup>me</sup> de Carlande l'avait vue à son retour des Alpes et, comme Régis, l'avait trouvée

un peu déclinante.

– ... Mais impossible de lui faire quitter ses ruines. Elle veut y mourir comme elle y a vécu. Pauvre vieille tante Clorinde ! Elle a toujours été bonne pour moi et elle fut toujours ma seule confidente pendant les jours douloureux. Maintenant, m'a-t-elle dit, je mourrai heureuse, puisque tu n'as plus besoin de moi.

Béatrix se tut un moment, les yeux songeurs, sa belle bouche un peu crispée, sans doute au souvenir de ces jours d'amertume. Puis elle regarda de nouveau Régis et sourit légèrement.

– Elle m'a aussi parlé de vous, monsieur. Elle m'a dit que vous aimiez ma fille.

– C'est vrai, madame, et si mademoiselle d'Amberval voulait bien accepter le don de ma vie, elle me rendrait le plus heureux des hommes.

– Elle aussi vous aime. Rien ne s'oppose à ce qu'elle devienne votre femme, car je vous la confierai sans crainte. Mais avant de vous engager, il y a quelques questions à régler.

Elle se tut encore, étendit ses belles mains sans

bague sur sa jupe noire. Puis elle reprit, de sa voix grave et nette :

– Il a été fait état, lorsque cette affreuse accusation pesait sur moi, des sentiments que me portait un diplomate que j’avais connu à Rome. En effet, il m’aimait – et je l’aimais aussi. Mais ne voulant pas succomber, je l’écartai, je refusai toujours de le revoir. Se trouvant en France au printemps dernier, il vint à Figeac, d’où il m’écrivit pour me demander de le revoir, me promettant de ne pas chercher à peser sur ma volonté. Après bien des hésitations qui me torturèrent, je décidai de ne pas lui répondre. Il vint aux obsèques...

– Je l’ai vu en effet.

– ... Mais en apprenant que j’étais arrêtée, il comprit que toute intervention de sa part serait désastreuse pour moi. Aussitôt après ma mise en liberté, il m’écrivit – et cette fois je n’avais plus de raisons pour ne pas lui répondre. Nous avons correspondu pendant mon séjour dans les Alpes et je l’ai revu il y a quelques jours à Paris. Nous nous marierons quand les délais légaux seront

écoulés. C'est un homme de cœur, un vrai gentilhomme, loyal et désintéressé. Il n'est pas très riche, mais possède une large aisance qui suffira à nos goûts. Car il ne veut pas de cette fortune léguée par monsieur de Carlande et moi non plus. Je la distribuerai à des œuvres charitables, après avoir prélevé de quoi constituer une dot convenable pour ma fille.

– Non, c'est inutile ! Elle seule me suffit. Non, pas de dot, madame !

– C'est très généreux à vous, monsieur, mais je ne souffrirais pas qu'elle fût entièrement à la charge de son mari, puisqu'il peut en être autrement. Vous avez parlé de ce projet de mariage à votre famille ?

– Mon oncle et ma tante sont au courant de tout. J'en ai dit un mot à mon père dans ma dernière lettre. Si mademoiselle d'Amberval m'agrée, il viendra très prochainement s'entendre avec vous, madame, et connaître sa future fille.

– Vous allez voir Alix, vous lui parlerez. C'est une joie pour moi de la donner à un homme qui la comprendra si bien. Elle n'a pas été bien

heureuse jusqu'ici. Elle souffrait de ma souffrance, de la vie douloureuse. Puis je n'ai pas été une mère affectueuse. Ces grandes amertumes de mon existence, ce continuel effort pour me roidir contre les blessures dont j'étais accablée m'avaient accoutumée à me murer dans une apparence d'insensibilité, de froideur. Je me repliais en quelque sorte sur moi-même afin de moins souffrir, peut-être aussi par orgueil. Je ne voulais pas que ma fille connût toutes ces lamentables tristesses de la vie qui m'était faite. Cependant, elle en a compris quelque chose, assez pour que sa jeune âme en fût meurtrie.

M<sup>me</sup> de Carlande parlait lentement, gravement, avec une noble franchise. Sa physionomie détendue avait quelque chose d'adouci, de sensible.

– ... J'ai voulu vous dire cela pour que vous compreniez la raison de cette attitude qui fut pénible pour Alix. Je me la reproche, croyez-le bien. Maintenant, nous écarterons le souvenir de ces lourdes années. Préparez, vous deux, votre jeune bonheur. Alix vous attend dans le jardin.

Elle sourit à Régis qui se levait en la regardant avec reconnaissance. Il sortit par la porte vitrée, allant au hasard devant lui. Dans un bosquet, Alix était assise, un livre sur ses genoux, les épaules couvertes d'une longue écharpe neigeuse. Elle tendit ses deux mains à Régis, qui les baisa tour à tour.

– Vous voulez bien ?...

– Je veux, oui ! dit-elle.

Ses yeux avaient un doux éclat, ses lèvres tremblaient légèrement.

– ... Je serai heureuse d'avoir en vous un appui et... une grande affection.

– Vous aurez mon amour.

Il s'assit, gardant une de ses mains entre les siennes. Les paupières un peu baissées, une teinte rose à ses joues mates, Alix restait silencieuse. Elle écoutait les mots de délicate tendresse qui émouvaient profondément son cœur avide des joies que lui promettait l'amour de Régis.

À la fin de novembre, comme les nouveaux

époux terminaient leur voyage de noces dans le Midi, M<sup>me</sup> de Carlande leur écrivit pour leur apprendre la mort de sa grand-tante. Elle avait pu arriver pour la voir encore vivante. Ils partirent aussitôt pour se rendre aux obsèques. Ce leur fut une occasion de revoir leurs amis de Bard. Ils apprirent que Tristan venait de passer en jugement et d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité. Le président Puymaurier était mort et sa femme vivait à Agen dans une maison de retraite, où elle doit faire gagner aux religieuses dix fois leur paradis, assurait M<sup>me</sup> de Bard. L'hôtel avait été acheté par M<sup>me</sup> de Carlande, ainsi que l'hôtel du Palmier. Elle voulait, ainsi que dans celui où était mort son mari, y installer des orphelins, en dotant largement cet établissement.

– Nous conserverons ainsi ces vieilles demeures, que personne ne veut plus ou ne peut plus habiter, disait-elle.

Régis et Alix allèrent revoir une dernière fois la gentilhommière de Ponty. Dans quelques mois, selon la volonté de la vieille demoiselle, elle

disparaîtrait à son tour.

Ils errèrent dans les sous-bois humides et dépouillés où tombait la tristesse de l'automne. Ils revirent le petit étang lugubre où si souvent s'étaient posés les regards de M<sup>lle</sup> de Ponty. Dans la brume qui s'abaissait avec l'approche du soir, ils reprirent le chemin de Maussenac. Entre les squelettes de ses arbres, le château de Mazerolles leur apparut un instant, sinistre, pour eux qui savaient quel crime s'était préparé là, dans une conscience enténébrée. Alix frissonna en murmurant :

– Qu'il nous a fait souffrir, le malheureux !

Mais quelque part dans Paris, il y avait une femme qui oubliait allègrement dans sa poursuite de toutes les jouissances, l'homme qu'elle avait poussé vers l'abîme.



Cet ouvrage est le 345<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.